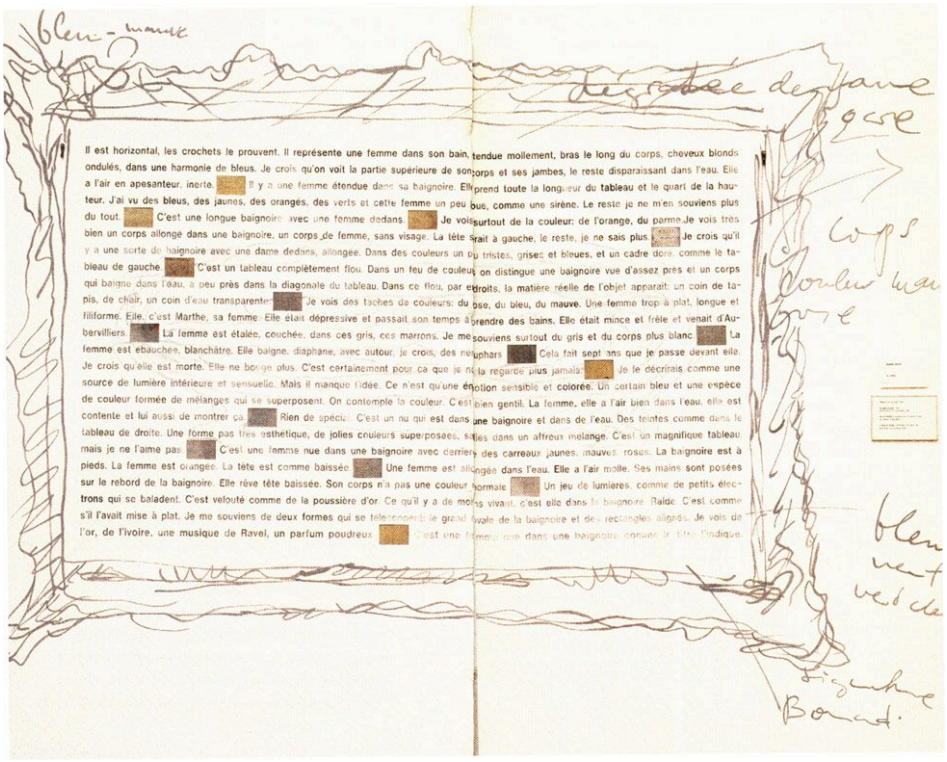
Université de Nantes – ECOLE POLYTECHNIQUE DE L'UNIVERSITE DE NANTES
Ecole d'Architecture de Nantes – CERMA
Ecole d'Architecture de Grenoble - CRESSON

Diplôme d'**E**tudes **A**pprofondies
Ambiances Architecturales et Urbaines
Option : éclairage et acoustique

PROCESSUS DE MEMORISATION DES AMBIANCES URBAINES

Imaginaire des espaces publics dans les cheminements habituels



Sophie Calle – *Fantômes*. Actes Sud, mai 2000

Soutenu le 9 juillet 2002
Par PASCALINE POBE

DEVANT LA COMMISSION D'EXAMEN COMPOSEE DE :
Nicolas Tixier, Maître assistant des écoles d'architecture
Jean-Paul Thibaud, chargé de recherche CNRS, sociologue, urbaniste
Daniel Siret, chercheur Ministère de la culture
Dominique Groleaux, chercheur Ministère de la culture

ET SOUS LA DIRECTION DE :
Henry Torgue, ingénieur CNRS, sociologue, urbaniste, compositeur

Résumé

Ce travail de DEA s'inscrit dans la problématique de définition des ambiances architecturales et urbaines menée au Cresson. Il vise à définir la constitution de la mémoire habitante afin de comprendre les modalités sensibles, notamment à travers l'étude des cheminements habituels.

L'habitant établit une relation, par l'expérience sensible, avec son environnement sans cesse mémorisé et actualisé. Par des dispositifs, l'habitant écrit une rhétorique de son territoire. Les processus de mémorisation des ambiances identifient l'interaction entre l'habitant et son territoire, l'interaction entre ces dispositifs et un imaginaire.

Grâce à des méthodes d'observations *in situ*, s'appuyant sur la perception en mouvement et le récit habitant, nous mettons à jour un répertoire de repères mémorisés, d'effets, de figures et de motifs qui qualifient les processus de mémorisation. Effet d'anticipation, figure de l'historien, motif du raccourci par exemple, définissent une ritournelle où habiter, c'est imaginer un territoire par les modalités sensibles mémorisées.

MOTS CLES : Ambiances
Cheminement
Dispositifs
Espace public
Expérience
Habitude
Indices
Imaginaire
Mémoire
Perception
Processus de mémorisation
Relation
Représentation
Routine

REMERCIEMENTS

Je tenais particulièrement remercier toutes les personnes qui ont été présentes durant ce DEA :

Henry Torgue pour votre soutien et votre disponibilité, votre écoute et vos conseils
Nicolas Tixier, pour cette motivation et les encouragements que tu as sus m'insuffler
Jean-Paul Thibaud et Yves Chalas, pour votre intérêt à ce travail
Rachel Charpenay, Jean-Jacques Delétré, Dominique Gremeaux,
Nathalie Fournet pour leur collaboration

Manue, Nadja, Thomas, Stéphanie, pour tous ces moments d'amitiés
Françoise, pour ta disponibilité et tes attentions

Et celui qui a partagé, motivé, et participé à l'élaboration de ce travail au jour le jour… E.

Sommaire

INTRODUCTION 7

Problématique 9

1. SITUATION DU SUJET

1.1. QUESTIONNEMENT SEMANTIQUE DU FONCTIONNEMENT DE LA MEMOIRE 9

A. Fonctionnement de la mémoire 9

B. La notion de mémoire collective 13

1.2. LA MEMOIRE ET LES AMBIANCES 14

A. Les ambiances comme processus relationnel 14

B. Espace vécu, mémorisation de l'habituel 16

2. VERS UNE DEFINITION DES INDICES ET PROCESSUS DE MEMORISATION

2.1.QUESTIONS 19

2.2. HYPOTHESES 19

A. Mémoire et modalités sensorielles 19

B. Mémoire et imaginaire habitant 21

C. Au travail ! Le choix de méthodes in situ 23

Méthodologie 24

1. L'EXPERIENCE IN SITU POUR ACCEDER A LA MEMORISATION

1.1. LA PERCEPTION EN MOUVEMENT 24

A. L'action 24

B. Le récit 24

1.2. ACCEDER AUX PROCESSUS DE MEMORISATION 25

A. L'habitant mis en position de connaisseur 25

B. Attention et habitude 26

1.3. LA DIMENSION PHYSIQUE DES PHENOMENES 26

2. LE SITE : L'AXE CARGO-CAMPUS DANS L'AGGLOMERATION GRENOBLOISE

2.1. UNE REALITE DE PROJET URBAIN 27

2.2. PRESENTATION DU SITE 28

A. Diversité des quartiers autour de l'axe 28

B. Cité Léon Jouhaux 29

3. TROIS METHODES COMPLEMENTAIRES

3.1. L'ALBUM PHOTOS 30

A. Démarche 30

B. Protocole 30

3.2. LA VISITE COMMENTEE 31

A. Démarche 31

B. Protocole 32

C. Etat des lieux 33

3.3. MESURES, UN RETOUR SUR LES ENTRETIENS 34

Analyse 36

1. DE L'IMAGINAIRE QUALIFIANT A UNE MEMOIRE COLLECTIVE

1.1. IDENTIFICATION D'UN TERRITOIRE, RECIT ET IMAGINAIRE 36
A. Reconnaissance spatiale de l'axe Cargo-Campus ? 36
B. Pratiques observées 37
C. Imaginaire convoqué 37
1.2. IMAGES DE MEMOIRE 39
A. Mémoire existante de l'axe Cargo-Campus 39
B. Mémoire du quartier Léon Jouhaux 40

2. DES DISPOSITIFS AUX PROCESSUS :
L'HABITANT, SA MEMORISATION, SES PRATIQUES ET SES IMAGES

2.1. LES DISPOSITIFS SENSIBLES 42
A. Support de mémorisation, le repère spatial 42
B. Le repère sensible 43
C. La relation de l'habitant à son habitude, le repère temporel 44
2.2. LES PROCESSUS DE MEMORISATION 46
A. Effets 46
B. Figures 48
C. Motifs 49
2.3. CHEMINEMENTS HABITUELS, UNE ATTITUDE EUPRAXIQUE MEMORISEE 51
A. Effets 51
B. Figures 52
C. Motifs 53
2.4. L'HABITANT, A LA RENCONTRE DE SA MEMOIRE ET DE SON IMAGINAIRE 55
A. Structurer 55
B. S'approprier 55
C. Evoquer 55
D. Symboliser 55
E. Fantasmer 56
F. Imaginer 56

3. RETOUR CRITIQUE

3.1. RETOUR CRITIQUE SUR LES DEMARCHES EMPLOYEES 58
A. Une validité à mesurer 58
B. Limites de l'album photos 58
C. Limites de la visite commentée 58
3.2. RETOUR CRITIQUE SUR LE REPERTOIRE ETABLI 59
A. Images choisies 59
B. Liste non exhaustive 59

CONCLUSION 60
BIBLIOGRAPHIE 62
ANNEXES 65

« Machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain ; je portai à mes lèvres une cuillères de thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais, à l'instant même où la gorgée, mêlée de miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. »

Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, t. 1, p.88-89

Les villes fascinent, interrogent, dérangent. Libre de se perdre, mais aussi obliger d'emprunter les rues pour accéder à un lieu défini, notre attitude dans la ville est polyvalente.

Pierre Sansot parle de *« villes sensibles, villes invisibles »*[1] et présente les différents rapports que l'homme entretient avec la ville. Pour Sansot, la ville sensible se découvre par une sollicitation des sens et un ressenti lors d'un vagabondage, par l'appropriation d'un temps perdu dans la ville : l'expérience guide l'habitant au travers de sons, de lumières, d'odeurs... La découverte de cette autre ville, cette ville des sens, dépasse le réel en laissant place à **l'imagination**. Elle s'apparente à un personnage avec lequel on entretient une relation : l'habitant l'aborde, la séduit, la découvre, la repousse, il l'évite, la fuit, l'assiège… La ville invisible serait alors cette ville idéale que l'on porte en soi, une association d'expériences délicieuses qui se juxtaposeraient les unes à côté des autres, des sensations mémorisées au hasard de nos pas.

« La ville existe par l'imaginaire qu 'elle suscite et qui y fait retour, qu'elle alimente et dont elle se nourrit, auquel elle donne naissance et fait renaître à chaque instant. »[2]

Le voyageur, lui, part à la découverte d'une ville inconnue. Il s'empresse de la connaître, de la maîtriser. Tout d'abord perdu, il commence à distinguer les endroits où il est déjà passé, qu'il reconnaît. Peu à peu, sa présence est aisée, il se hasarde à se perdre à nouveau.

Etre voyageur pose la question du rapport de l'individu au temps et à l'espace. Le voyageur prend le temps de regarder, de ressentir la ville. Il essaie de se construire une expérience globale dans le temps qu'il possède, de fixer des images sensibles de cette ville inconnue. La description spatiale est toujours plus difficile que la description temporelle : l'exemple du carnet de voyage le montre, il organise le temps mais l'espace reste fragmenté. Car l'expérience est première, la perception « neuve ». Le voyageur reste actif et attentif à son environnement pour pouvoir s'orienter, sélectionner ses attentions, ses destinations. Il mémorise alors des fragments de son expérience pour se constituer un souvenir général, une impression, une réflexion.

La figure du voyageur est intéressante car elle pose la question du voyage ordinaire, du voyageur dans sa propre ville[3]. En effet, quels sont les moments où nous empruntons l'attitude du voyageur dans notre routine ? Est-il antagoniste d'être à la fois habitant et voyageur dans sa ville ? L'**évènement** dans le quotidien peut s'approcher de l'attitude du voyageur : il est la rupture du rythme de l'action coutumière.

[1] Conférence de SANSOT Pierre « Villes sensibles, villes invisibles » à l'Ecole d'Architecture de Grenoble, lundi 4 mars 2002

[2] AUGE Marc – *L'impossible voyage. Le tourisme et ses images*. Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque, p.142

[3] On peut faire référence au travail des artistes d'Ici-Même dans le cadre de la saison 2001/02 du Cargo de Grenoble : *Ici e(s)t ailleurs*. L'idée est de faire un voyage de trois semaines dans Grenoble pour poser la question du voyageur dans sa propre ville, du temps perdu et de la relation espace public/espace intime.

Cette introduction sur la routine et l'événement met en évidence deux qualités non exclusives de l'individu dans la ville : il est habitant, il est voyageur. Et cette distinction se retrouve lors de la perception du milieu dans lequel l'individu évolue. On peut parler d'une perception « minimum », mémorisées, anticipées dans les actions routinières ; et d'une perception « active » ou « activée » dans les actions évènementielles.
Alors que l'on considère que l'événement est une brèche dans la routine, il révèle toutefois un constat : nous mémorisons nos perceptions routinières ce qui permet d'être attentif à un minimum de sollicitations des sens. Aussi, il semble intéressant de privilégier cet état quotidien, cet état habitant en essayant de comprendre : comment se construit un imaginaire urbain appuyé sur la mémorisation des perceptions routinières ? Comment mémorise-t-on cette « routine » et comment se « dessine » cette mémorisation mentale de l'espace pratiqué ?

Ces questionnements prennent place dans une réalité de projet urbain car il nous semblait nécessaire d'associer cette recherche à une pratique architecturale et urbaine. Ce mémoire est la rencontre d'une collaboration entre le Cresson et La Métro, société d'agglomération de Grenoble (38).

Nous allons développer, tout d'abord, la problématique de ce sujet : les processus de mémorisation des ambiances ; puis le site choisi, les méthodes utilisées et enfin, le répertoire définissant l'interaction entre les processus de mémorisation et l'imaginaire habitant.

1. SITUATION DU SUJET

1.1. QUESTIONNEMENT SEMANTIQUE DU FONCTIONNEMENT DE LA MEMOIRE

S'interroger sur la mémoire habitante ouvre un champ de réflexions extrêmement large. Dans le cadre de ce travail de recherche, nous tenterons cependant de présenter une approche, des réflexions, des positionnements qui ont conduit aux hypothèses exprimées plus loin. Tout d'abord, nous abordons le fonctionnement même de la mémoire par un regard pluridisciplinaire, puis la notion de mémoire collective qui permettra de revenir au champ de l'urbain.

A. FONCTIONNEMENT DE LA MEMOIRE

La mémoire est sujet à un questionnement qui balaie à la fois la psychologie, la physiologie, la neurophysiologie, les sciences cognitives, mais aussi la littérature, la philosophie, l'art. Cette diversité d'approches en souligne sa complexité et une certaine complémentarité.

Rapide historique des études du fonctionnement de la mémoire

Quelques théories scientifiques, succédant aux théories philosophiques, ont tenté de démanteler le fonctionnement de la mémoire afin de la comprendre. La première grande recherche a été menée par Hermann Ebbinghaus (1850-1909), qui, influencé par la théorie de Fechner sur les stimuli-réponses, avec une investigation expérimentale d'une année, présenta une courbe de l'oubli. Cette courbe logarithmique, rapide d'abord et se ralentissant ensuite, montre que l'oubli est plus important dans les premiers instants après la mémorisation[4]. Cet ouvrage a contribué de façon conséquente à dissocier la philosophie de la psychologie. Théodule Ribot (1839-1916) insiste sur l'importance des phénomènes psychologiques inconscients et s'appuie sur la pathologie expérimentale pour fonder une hypothèse d'hérédité psychologique. Il présenta la notion d'association en définissant la mémoire qui *« n'est donc pas une collection d'empreintes, mais un ensemble d'associations dynamiques très stables et très promptes à s'éveiller »*. Alfred Binet (1857-1911) étudie plus particulièrement les mémoires extraordinaires et précise l'existence de mémoires partielles interdépendantes entre elles dont chacune aurait sa qualité propre[5].

Cependant, ces premières théories du XIX^{ème} siècle n'ont pas structuré un courant de recherche expérimentale valorisant l'apport d'une connaissance du fonctionnement de la mémoire. Avec le développement du behavorisme en psychologie, les études expérimentales sur la mémoire ont été largement freinées. Ce n'est qu'avec la naissance de la psychologie cognitive dans les années 60, que de nouvelles recherches ont été menées.

Nous allons donc présenter les études actuelles qui permettent de comprendre les processus de mémorisation des individus.

Processus de mémorisation

L'étude de la mémoire par la psychologie cognitive a fait évoluer les concepts fondamentaux du fonctionnement de la mémoire. La métaphore de la « mémoire–ordinateur » est aujourd'hui évincée au profit d'une idée de fonctionnement plus dynamique.

---

[4] BADDELEY Alan – *La mémoire humaine, théorie et pratique*. Grenoble, PUG, 1992, traduction de l'anglais sous la direction de Solange Hollard, p.281

[5] NICOLAS Serge – *La mémoire humaine.* Une perspective fonctionnaliste. L'Harmattan, 2000. Il présente les grandes recherches du XIXème siècle, celles de Charles Bonnet, Hermann Ebbinghaus, Théodule Ribot, Alfred Binnet pour asseoir sa recherche fonctionnaliste de la mémoire. Elles restent les premières grandes approches d'une recherche sur la mémoire.

Daniel L. Schacter[6] met en évidence le fait que la mémoire n'est pas une unité à l'intérieur du cerveau, une région localisée où tous nos souvenirs seraient stockés. La mémoire est composée de **processus** et de systèmes dissociables.

En effet, il existe depuis longtemps deux définitions de la mémoire : la première concerne notre capacité à conserver des informations, la deuxième s'attache aux opérations d'évocation des informations conservées. Piaget explique la mémoire comme *« la conservation de tout ce qui est acquis durant l'existence personnelle, c'est-à-dire l'histoire des expériences personnelles telles qu'elles sont inscrites dans le cerveau »* et décrit ce que Serge Nicolas nomme *« la mémoire-état »* qu'il définit comme un produit. Il la distingue des *« processus »*[7] ou opérations de la mémoire, même s'il est difficile de séparer la mémoire de ses processus.

L'un de ces processus complexes est **l'encodage** : c'est *« une procédure qui transforme ce qu'une personne voit, entend, pense ou ressent en un souvenir »*. Il permet à l'individu de stocker des informations mémorisées et de sélectionner celles qui seront encodées. Aussi, une même scène vécue par deux personnes sera encodée différemment selon chacune.

Pour la suite de notre développement, nous rappelons trois définitions de phases de fonctionnement de la mémoire :

- l'*engraphie* qui est l'encodage de l'information en mémoire
- l'*engramme* ou *trace mnésique* qui se réfère aux modifications durables dans le système nerveux qui conservent les effets des expériences dans le temps
- l'*ecphorie* qui est le processus de récupération d'un souvenir[8]

Aussi, s'il existe un système de codage des informations mémorisées, comment peut-on à nouveau accéder à ces éléments stockés ? En effet, la façon dont est mémorisé un évènement dans l'engramme passe par un **indice d'encodage**. Cet indice est non seulement essentiel au souvenir de nos événements passés, mais s'intègre au processus de mémorisation en se combinant à l'engramme pour encoder ces événements dans notre cerveau. Le souvenir est évoqué au travers d'un **indice de récupération** : se souvenir, se serait donc retrouver le bon indice qui permet d'accéder à l'engramme d'encodage.

On peut donc résumer **les processus de mémorisation** par :

- Lors de la mémorisation, nous fixons des *indices d'encodage*
- Ces indices se construisent par *la perception*
- Ils associent plusieurs *modalités sensorielles*

Par ailleurs, Antonio Damasio démonte bien l'idée de la « mémoire-ordinateur » en expliquant qu'il n'y a pas une localisation unique de l'engramme d'un événement encodé dans notre cerveau. Il définit le souvenir comme *« une constellation temporaire de l'activité de plusieurs régions distinctes du cerveau – une construction formée de nombreux éléments. »*[9] Il existe des « zones de convergence » qui associent des codes à des fragments sensoriels d'un encodage passé ; le souvenir intervenant lorsque des signaux émergeants de ces zones de convergences sont déclenchés simultanément.

Cette thèse nouvelle fait apparaître toute la complexité du processus de mémorisation et de souvenir. Cependant, elle met en évidence une association d'informations sensorielles qui composent le souvenir. Il n'existe pas une image fixe de notre souvenir mais une multiplicité d'informations qui rappellent l'expérience. La thèse de Tulving est bien d'affirmer qu'un *« indice de récupération se combine avec l'engramme de manière à former une expérience subjective que nous appelons souvenir. »*

---

[6] L. SCHACTER Daniel – *A la recherche de la mémoire. Le passé, l'esprit et le cerveau*. De Boeck Université, 1999 – Traduction française de Béatrice Desgranges et Francis Eustache.
[7] NICOLAS Serge, op. cit.p.9
[8] Termes définis par SEMON Richard en 1904, cité par Daniel L. SCHACTER, ibid., p.75
[9] DAMASIO Antonio cité par Daniel L. SCHACTER, ibid., p.85

Et l'idée de puzzle apparaît. Cette métaphore semble plutôt bien adaptée pour décrire la mémoire. Damasio explique que les zones de convergence, auparavant définies, combinent des niveaux différents et localisent l'assemblage des souvenirs : *« selon de nombreux chercheurs, la région temporale interne contient une sorte d'index qui « oriente » vers les localisations de différentes informations stockées dans des régions corticales séparées. L'index est nécessaire pour conserver la trace de toutes les visions, sons et pensées qui forment un épisode, jusqu'à ce que l'engramme puisse les maintenir ensemble par des connexions directes entre les régions corticales elles-mêmes »*. Aussi, le souvenir d'un événement se définit comme une collection de nombreuses pièces d'un puzzle qui répondent tous à un indice. Ce sont les instructions dans la région temporale interne qui commandent la façon d'assembler les différentes pièces de ce puzzle.

Différentes mémoires

La mémoire se réactualise sans cesse de façon explicite par l'évocation des souvenirs et de façon implicite au cours d'expériences sensibles. Daniel L. Schacter nomme la mémoire explicite et la mémoire implicite, ce que Delboeuf distinguait entre l'acte de conservation et l'acte de reproduction[10]. Actuellement, un débat scientifique porte sur un questionnement de l'existence de l'unicité ou de la multiplicité des mémoires : il existe les théories structurales ou multi-systèmes, et les théories fonctionnelles ou uni-système.

Plusieurs mémoires ont été définies : la mémoire à court terme, la mémoire de travail, la mémoire à long terme, la mémoire explicite, la mémoire implicite.

La **mémoire à court terme** est celle qui nous permet de mémoriser des informations pendant quelques instants ; la **mémoire de travail**, elle, implique en plus un traitement de ces informations. On peut prendre l'exemple du calcul mental qui demande une mémorisation de quelques instants avec un traitement des données.

On distingue deux systèmes qui compose la **mémoire à long terme** : la mémoire explicite et la mémoire implicite. La mémoire explicite est définie elle-même par la mémoire épisodique et la mémoire sémantique, alors que la mémoire implicite fait référence à la mémoire procédurale et aux systèmes PRS. On distingue*« la mémoire épisodique, qui nous permet de nous rappeler des épisodes spécifiques de notre passé ; la mémoire sémantique le vaste réseau d'associations et de concepts qui sous-tend notre connaissance générale du monde ; et la mémoire procédurale qui nous permet d'apprendre des habiletés et de savoir comment faire les choses. »* La mémoire à long terme est celle qui stocke les souvenirs comme présenté précédemment avec le processus d'encodage.

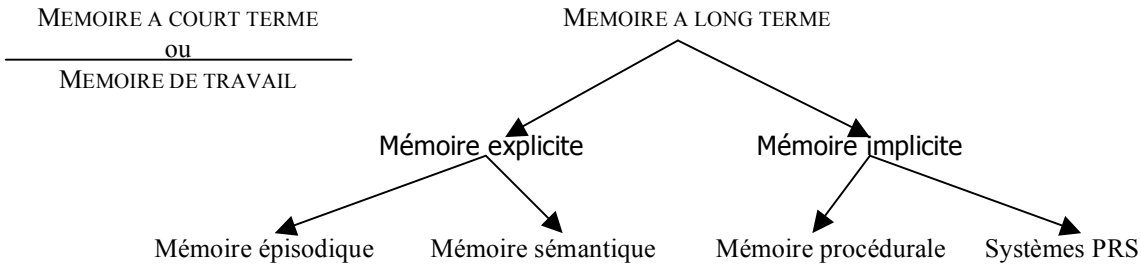
La **mémoire explicite** regroupe donc l'ensemble des souvenirs de faits personnels.

Toutes les actions que nous faisons quotidiennement, de façon presque inconsciente font appel à la **mémoire procédurale**. Pour Valery, la marche est un apprentissage constant du souvenir dans notre vie quotidienne : *« Celui qui marche se souvient de savoir marcher – mais ce souvenir n'est pas conscient – on ne se remet pas à l'époque de l'éducation de la marche mais on marche comme si on avait toujours marché – et de même pour les mots comme si on les avait toujours sus. »*[11] Pour L. Schacter, la mémoire implicite agit à la fois dans le domaine conceptuel et dans le domaine perceptif et influence les situations de la vie réelle.

Bergson définit ces deux mémoires complémentaires comme *« l'une, fixée dans l'organisme qui fait que nous nous adaptons aux situations présentes, l'autre qui retient à la suite les uns aux autres tous nos états au fur et à mesure qu'ils se produisent. »*

Ce schéma[12] ci-dessous résume l'organisation des différentes mémoires :

[10] DELBOEUF cité par NICOLAS Serge, op. cit. p.38
[11] VALERY Paul cité par TADIE Jean-Yves et Marc – *Le sens de la mémoire*. Gallimard, 1999, p.155
[12] Dessiné avec Nathalie Fournet, Professeur à l'Université de Savoie, spécialiste de la mémoire de travail



Nos actions quotidiennes font appel à cette mémoire implicite. Notre intérêt portera sur l'étude de la mémoire procédurale afin de comprendre la mémorisation des trajets habituels.

La mémoire sensitive de Proust

Dans la littérature, le passage de la « Madeleine de Proust »[13] est l'un des extrait les plus illustratif du processus de remémoration. Proust part à la recherche de ses souvenirs d'enfance pour nous offrir des textes qui sont regroupés dans l'essai : *A la recherche du temps perdu*.

Au début de sa rédaction, il semble que la mémoire de Proust lui fasse défaut ; mais au moment où il mange une madeleine trempée dans une tasse de thé, un sentiment agréable, de joie d'enfance l'envahit. Il ne comprend pas au début d'où vient cette délicieuse expérience, puis, se rappelle que c'était sa Tante à Combray, le village de son enfance, qui lui proposait ces madeleines le dimanche trempées dans une tisane. A cet instant-là, Proust se remémore tous les fragments de son passé, ses souvenirs de ce village. Il décrit cette reconnaissance des sensations liées aux expériences remémorées.

Finalement, la madeleine s'apparente bien à un indice de rappel qui ouvre tous les engrammes constituants les souvenirs de Proust. Proust nous décrit une mémoire sensitive qui met en relation à la fois l'expérience et les sensations ressenties au moment de cette expérience.

Remémoration au travers d'une expérience spatiale

Sophie Calle a effectué un travail artistique sur la mémoire. Dans *Souvenirs de Berlin-Est*[14], elle photographie des emplacements vides où des symboles de l'Allemagne de l'Est avaient été installés. Elle interrogea les gens pour leur demander de décrire les symboles enlevés et ce sont des descriptions qui assurent le souvenir de leurs existences passées. Le vide ne désigne pas l'oubli mais participe à la mémoire collective ; le vide, le lieu devient aussi une expérience de souvenir pour les gens qui connaissent son histoire.

Par ailleurs, Jacques Roubaud définit une phénoménologie de la mémoire[15]. Il souligne qu'une approche écologique de la mémoire permet de la considérer plus globalement pour mieux la comprendre. L'homme agit dans un environnement qu'il perçoit et qu'il mémorise. Il arrive à la conclusion que la mémoire se fixe sur des images et des lieux, au moyen d'une expérience sensible. On pourrait renverser ce raisonnement et dire que ce sont les lieux et les images qui fixent la mémoire au travers de l'expérience. L'action fait accéder aux processus de remémoration, le lieu fixe des expériences sensibles.

Cette thèse, qui est un positionnement sur les théories de la mémoire, a l'intérêt de mettre en relation l'espace et les représentations ce qui la place dans le processus de perception des ambiances.

---

[13] PROUST Marcel – *A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*. Paris, Le livre de poche classique, 1992. pp 88 à 91 pour la description de la madeleine

[14] CALLE Sophie – *Souvenirs de Berlin-Est.* Actes Sud, 1998

[15] ROUBAUD Jacques, BERNARD Maurice – *Quel avenir pour la mémoire ?* Paris, Découvertes Gallimard n°349, 1997, chapitre 3 : l'écologie de la mémoire

Pour finir, après avoir présenté le fonctionnement de la mémoire selon un processus d'encodage, la notion de mémoire de travail et une approche phénoménologique, nous aborderons le champ de l'urbain et une définition de la mémoire collective.

B. LA NOTION DE MEMOIRE COLLECTIVE

En effet, lorsqu'on fait référence à la mémoire dans le champ urbanistique, c'est le terme de mémoire collective qui renvoie à un imaginaire habitant. Cependant, cette notion reste une sémantique de l'imaginaire statique alors que nous la considérerons comme un processus dynamique.

En effet, ce positionnement est venu du constat que ce qui se nomme mémoire collective, comme l'explique très bien Pascal Amphoux, est défini *« comme un ensemble de représentations ou comme un corpus d'images »*[16]. Maurice Halbwachs[17] explique la mémoire collective comme un ensemble d'images communes à tous et s'appuie sur une représentation visuelle pour décrire une représentation sociale, culturelle et historique. On parle donc d'images de mémoire collective en se contentant de stigmatiser le passé par des faits ordonnés.

Pascal Amphoux propose une deuxième définition de la mémoire collective plus dynamique. Elle est *« comme un flux d'images soumises à un ensemble de fluctuations et de déplacements »*, elle serait en perpétuelle reconstruction s'appuyant sur le présent. Cette différenciation fait comprendre que ce que nous appelons le « vécu », dans une étude urbanistique, se référence à un passé très proche mais qui n'est plus l'actualité. En effet, c'est l'habitant seul, dépositaire de cette notion, qui réajuste à chaque instant ce vécu, confronté à des situations nouvelles. Il faut donc s'attacher à comprendre les expériences qui constituent ce vécu en privilégiant l'observation des modalités d'existence, le « comment » de la fabrication de nouvelles images.

Pascal Amphoux introduit alors le terme de figure : *« On va essayer de toucher beaucoup plus le présent. Et ce n'est plus un sujet qui est dépositaire du passé comme précédemment, mais c'est une figure, fictive mais pourtant bien réelle dans l'imaginaire de chacun qui est sans cesse recomposée, reconstruite et porteuse d'un présent qui, par définition, recule sans cesse et qu'on ne peut prétendre épuiser. »*[18]

Cette définition de figure par rapport à la mémoire nous intéresse pour trois raisons :

- **la notion de mémoire renvoie à une *dynamique***
- **elle ne se restreint pas à constituer uniquement des images figées**[19]
- **elle s'inscrit dans le *présent*.**

Aussi, ce terme sera retenu pour nommer la représentation de la mémoire collective habitante.

1.2. LA MEMOIRE ET LES AMBIANCES

Comprendre les processus de mémorisation des ambiances urbaines pose la question de l'articulation des perceptions aux sensations, de l'interaction de l'environnement sur l'individu et de la construction de son imaginaire. Aussi, il va être développé tout d'abord l'état actuel de

[16] AMPHOUX Pascal « Mémoire collective et identité en milieu urbain » in Séminaire du développement local et identité – *Du quartier à la métropole*. Berne, Unesco, 1990
[17] HALBWACHS Maurice – *La mémoire collective*. PUF, 1964
[18] AMPHOUX Pascal, op. cit.
[19] La notion d'images est complexe et renvoie à un champ de références philosophiques et sociales très vaste. Aussi le choix du terme figure se justifie par le fait qu'elle est liée à un comportement personnel alors que l'image est considérée ici, dans un sens plus générique.

la recherche sur les ambiances ; puis une présentation du champ de travail choisi : l'espace vécu ordinaire de l'habitant.

A. LES AMBIANCES COMME PROCESSUS RELATIONNEL

L'étude des ambiances architecturales et urbaines repositionne l'homme au centre de son environnement. Son espace sensible prend à la fois une dimension sociale, culturelle mais aussi une dimension physique. C'est pourquoi il s'agit de présenter tout d'abord une définition des ambiances, s'inscrivant dans le cadre des recherches menées par le laboratoire Cresson, mettant en relation la perception et le mouvement ; puis la notion de dynamique.

Une définition des ambiances : la perception en mouvement

Une ambiance est un ensemble de phénomènes physiques et sensibles, dans un environnement spatial construit, qui met en relation la perception, l'action et les représentations sociales et culturelles d'un individu[20]. Il s'agit donc de s'interroger sur les conditions d'émergence des signaux physiques. Dans le cadre de cette recherche, nous observons comment les formes sociales s'articulent aux formes construites, comment les modalités d'usages définissent les qualités sensibles de l'espace. Une étude des ambiances est pluridisciplinaire car elle fait appel à la fois aux normes, à la connaissance des phénomènes physiques ; mais aussi aux usages, aux conditions d'émergences sociales et culturelles.

L'approche écologique et phénoménologique des ambiances fait qu'il n'existe pas un seul point de vue dans l'espace étudié. En effet, une ambiance n'est pas un concept, elle est toujours en cours de production. Comme les individus baignent continuellement dedans, il est difficile de s'en détacher. Il s'agit donc, non seulement de décrire les phénomènes, mais **aussi de comprendre leurs modalités d'existence au travers de perceptions, d'actions et de représentations.**

Erwin Straus[21] met en relation la perception et le mouvement en montrant que tout sentir est un se-mouvoir. L'individu s'oriente dans son environnement par l'organisation de ses perceptions. En effet, à chaque instant, l'environnement dans lequel il évolue change et à chaque mouvement, l'individu modifie son point de vue. Aussi, le processus même de perception fait appel à une action. Straus affirme que le sentir n'est pas une condition préliminaire à la connaissance du monde, mais il appartient nécessairement au se-mouvoir : il n'existe pas de relation au monde si on sépare la perception de l'expérience que l'on en fait. C'est donc par cette expérience d'existence que l'individu accède à la connaissance.

Erwin Straus distingue donc deux attitudes perceptives : une pathique, nous sommes plongés dans une ambiance ; et une gnostique, nous arrivons à une connaissance. Sa pensée, complétée par la théorie de l'écologie de la perception, mène à l'idée que le contexte interagit avec l'organisation sensorielle. Mais contrairement à Gibson, Straus intègre la mémoire dans toute perception et donc dans toute connaissance.

Gibson[22], lui, définit la perception comme la prise d'informations dans un contexte. Ce contexte n'est pas neutre pour l'individu et lui offre des objets qu'il nomme « affordances » (offrandes). Cette saisie n'est possible que par l'action de l'individu. Cependant, les auteurs Vicki et Green, dans l'analyse de la théorie de Gibson, considèrent qu'il n'y a pas la prise en compte d'une mémoire dans la perception, l'information ne restant décrite uniquement saisie et non traitée.

---

[20] AUGOYARD Jean-François « Eléments pour une théorie des ambiances architecturales et urbaines »in Les cahiers de la recherche architecturale n°42/43 – *Ambiances architecturales et urbaines*. Ed. Parenthèses, 1998

[21] STRAUS Erwin – *Du sens des sens*. Grenoble, Ed. Jérôme Million, 1989, traduit de l'allemand par G. Thines et J-P. Legrand. Référence à la partie 3, chap.1 et partie 4, chap.3

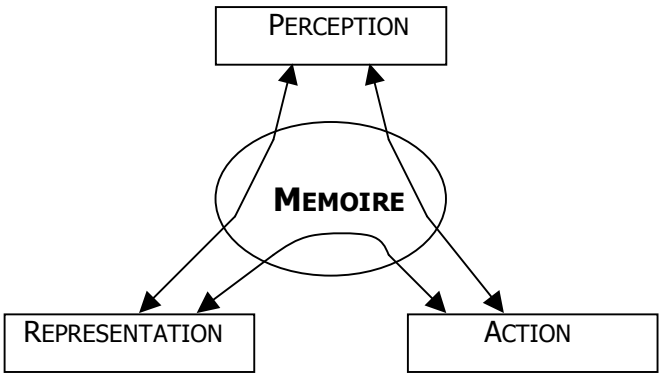
[22] VICKI Bruce, GREEN Patrick – *La perception visuelle, physiologie, psychologie et écologie.* Grenoble, PUG, 1993.

Jean-Paul Thibaud[23] présente les différentes relations qu'entretient l'individu avec son environnement et met en réflexion un potentiel de contextualisation de l'individu dans une ambiance. Il complète la théorie de Gibson en considérant que la perception accède à des représentations. Il existe des gradations de coexistences de l'individu et des ambiances : selon les trois régimes d'emprise des ambiances qui sont l'acclimatation, la qualification et la recomposition, l'individu contrôle, s'associe, subit l'ambiance d'un lieu. L'habitant se situe dans une relation fluctuante entre un monde vécu, une perception située et des relations en public ; cette relation se définissant par l'ambiance.

Pour résumer, la recherche actuelle sur la définition des ambiances replace la mémoire au centre de l'articulation de la perception, de la représentation et de l'action. En effet :

- il n'y a pas de perception des ambiances sans action
- il n'y a pas de perception sans représentation
- il n'y a pas de perception sans mémorisation

Aussi, on peut poser **qu'il n'y aurait pas de mémorisation sans perception, sans action, sans représentation.**



Il s'agit bien d'interroger, par la question des processus de mémorisation, les rapports de l'individu au monde, la relation perception/action/représentation qui est au centre de la définition des ambiances.

La mémoire : interaction de l'individu avec son environnement

Nous allons voir maintenant comment ce rapport au monde peut s'identifier par la dynamique définie par Nicolas Tixier[24].

Il présente, dans sa thèse, la notion de dynamique construite par trois étages : la relation, le processus et l'expérience. Tout d'abord, pour qu'une relation soit active, il faut que ses éléments de liaison soient en action, qu'ils permettent la mise en relation des éléments. Il s'agit donc de s'attarder plus sur la définition même des liaisons, leur nature afin de comprendre les conditions d'existence des éléments eux-mêmes, dans un contexte. Ensuite, le processus met en évidence à la fois une chronologie du temps et une organisation de l'espace. Il construit une dynamique dans la mesure où il se réactualise sans cesse dans le présent et dans l'espace et qu'il fait événement. Enfin, l'expérience sollicite nos sens et notre perception, elle investit l'individu dans son contexte. Finalement, l'expérience est une façon d'agir sur son environnement comme l'environnement permet de faire expérience.

[23] LEROUX Martine, THIBAUD Jean-Paul et ali. – *Composition sensibles de la ville.* Ville émergente et sensorialité. Rapport de recherche, laboratoire Cresson, UMR CNRS 1563, juin 2000

[24] TIXIER Nicolas – *Morphodynamique des ambiances construites*. Sous la direction de Jean-François Augoyard, thèse de Doctorat Sciences pour l'ingénieur spécialité architecture, Ecole polytechnique de l'Université de Nantes, Cresson UMR CNRS 1563, novembre 2001. On s'attachera plus particulièrement au chapitre 3 et à la conclusion finale.

Cette définition rapportée à la mémoire complète les éléments énoncés auparavant. La mémoire est sollicitée lors de toute action et il existe bien une imbrication de relation, de processus et d'expérience à chaque action. **La mémoire se définit donc par une dynamique. On peut alors dire que toute expérience sensible, situant l'individu dans un contexte, prend existence au travers d'une mémoire.**

Nous cernons maintenant plus précisément dans quel contexte et dans quelle action les habitants vont être sollicités pour cette recherche.

B. ESPACE VECU, MEMORISATION DE L'HABITUEL

Nous avons choisi de considérer l'habitant dans sa situation de routine, d'habitudes en se penchant sur ses cheminements quotidiens. Ce choix oriente un questionnement, non pas sur des situations de remémorations particulières, mais sur la situation ordinaire de mémorisation des perceptions en espace public.

L'habituel, un regard ordinaire

Car il existe bien un savoir-faire du citadin. Son domaine est **l'ordinaire**, les choses banales de sa vie. *« Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ? »*[25] Georges Perec met en avant par ses descriptions toute l'expertise qui réside dans un regard, celui d'un individu. Il suffit de le solliciter afin qu'il raconte ce qu'il perçoit, car décrire la banalité de l'espace public n'est pas évident en soi[26]. Nous déplaçons l'intérêt d'une collection d'images stigmatisées pour s'attarder sur le regard de l'individu, son ressenti. Jean-Paul Thibaud[27] présente la question de l'invention du quotidien à travers quatre points : les conduites perceptives plurielles, l'existence d'un savoir faire et d'un savoir percevoir, l'activité expressive du citadin et sa perception comme construction sociale.

Par ailleurs, Yves Chalas présente la **routine** comme une condition essentielle, pour que l'homme puisse « *confirmer sa propre existence* »[28]. La fixité est définie comme « *la fixation les lieux que l'on fréquente* » rendue possible par la répétition du quotidien. Cette répétition des attitudes, des sensations est le moyen d'identifier l'habitable. Elle devient une installation, une habitation : l'individu construit son espace et le maîtrise. La routine caractérise donc l'habitant qui répète chaque jour les mêmes figures dans sa ville alors que l'événement deviendrait cet état où l'habitant est dérangé, fait une erreur : il est alors déstabilisé dans son installation.

Dans l'idée de routine, il semble intéressant de cibler **l'habitude**. *« C'est une disposition acquise par des actes répétés, une manière de vivre »*[29]. L'habitude est une situation où l'individu a mémorisé ses perceptions et organisé ses actions dans le temps. C'est par l'habitude que la mémorisation de la routine, des trajets, des gestes, des actions, s'effectue et c'est grâce à elle que la perception anticipe à chaque instant les sensations mémorisées jour après jour. Elle est donc l'attitude nécessaire dans la routine, la posture qui donne une dimension à une géographie constante, à un temps répétitif.

Cheminements quotidiens, réécriture d'un vécu

---

[25] PEREC Georges– *L'infra-ordinaire*. Ed. du seuil, la librairie du XXIe siècle, septembre 1989, p.11

[26] THIBAUD Jean-Paul, TIXIER Nicolas - « L'ordinaire du regard » in Le Cabinet d'armateur n°7-8. Toulouse, PUM, décembre 1998, p.51

[27] THIBAUD Jean-Paul – Cours de DEA Ambiances Architecturales et Urbaines, module d'écologie, Cresson, octobre 2001

[28] CHALAS Yves « La routine. Analyse d'une composante de la vie quotidienne à travers les pratiques d'habiter. » in Les Cahiers internationaux de Sociologie, vol. 85, 1988, p.243

[29] D'après la définition du Petit Larousse, 1986

Cette habitude se retrouve au niveau des cheminements quotidiens. Ils constituent une pratique de la routine et nous intéresse pour plusieurs raisons : ils interrogent l'espace public, ils le configurent, ils le réécrivent.

L'espace public n'est pas seulement un espace construit et fini. Il caractérise les conditions d'existence des expériences sensibles, replace l'individu dans un espace exposé. Car la publicité[30] détermine des gradations de relations entre l'individu et l'espace construit. Hanna Arendt définit l'espace public comme un **espace d'apparition**, un modèle d'ordre esthétique. Toute discussion doit être possible sur la place publique, notamment pour les choix politiques et esthétiques. Cette considération de l'espace public montre qu'il n'existe pas d'universalité, chaque individu valorise alors son point de vue. Aussi, elle s'intéresse au caractère phénoménal de l'espace public : c'est un espace de lisibilité, d'exposition de l'individu ; on peut y lire un scénario[31]. Nous serions tous des acteurs qui se positionnent inconsciemment en relation les uns par rapport aux autres.

L'espace public a un caractère émergent car il ne représente pas une réalité en soi, il est **le résultat d'un processus**, d'une mise en forme sensible, sociale et spatiale. On discerne donc trois propriétés : son accessibilité, sa mise en sociabilité et sa perception.

Par ailleurs, Jean-François Augoyard explique que *« marcher, c'est modaliser »*[32], qu'il existe une rhétorique des cheminements urbains dont l'habitant est le seul acteur. L'espace public ne peut plus être aujourd'hui uniquement assujetti à l'espace construit. Les habitants utilisent cet espace, se l'approprient, le détournent, c'est ce qu'on appelle « l'espace vécu ». Et il semble intéressant de comprendre comment cet espace vécu se dessine par des cheminements. Le travail de Jean-François Augoyard sur les cheminements vient du constat que l'espace conçu devrait déterminer l'espace vécu : ce vécu habitant viendrait remplir les espaces de vie mis à disposition. Mais cette logique oublie la qualité modale des cheminements. La démarche expliquée met en relation le caractère univoque tout aussi déterminant de l'expression et de l'exprimé. L'habitant s'exprime et comprendre comment il s'exprime nous permet tout autant de comprendre ce qu'il exprime.

Interroger les cheminements habituels identifient **les modalités sensibles** d'existence de l'individu dans son environnement : Michel de Certeau parle d'*« arts de faire »* et explique les *« combinatoires d'opérations qui composent aussi une culture »*[33].

De plus, l'habitant ne se contente pas d'écrire une rhétorique par ses trajets, il réécrit aussi son espace. Tout vécu, toute présence même dans l'espace public participe au processus de configuration de cet espace. Cette réécriture met en relation la posture de l'individu dans le temps, une pratique prenant existence en en occultant une ancienne, par exemple. Nicolas Tixier précise que *« projeter, c'est alors structurer un processus dynamique, c'est réécrire l'espace pour que s'écrive le temps. »*[34] L'individu n'est pas un objet neutre dans l'espace public, il existe bien une interaction au même sens que le définit Nicolas Bourriaud dans son essai : *« L'espace où leurs œuvres se déploient est tout entier celui de l'interaction, celui de l'ouverture qu'inaugure tout dialogue. Ce qu'elles produisent sont des espaces-temps relationnels, des expériences interhumaines qui s'essaient à se libérer des contraintes de l'idéologie de communication de masse ; en quelque sorte, des lieux où s'élaborent des sociabilités alternatives, des modèles critiques, des moments de convivialité construite. »*[35]. L'habitant est sollicité et interagit sur son espace, il est acteur de sa ville.

---

[30] Au sens de public

[31] ARENDT Hanna – *La condition de l'homme moderne* cité par Thibaud Jean-Paul, cours de Première année de Troisième cycle d'architecture, Ecole d'Architecture de Grenoble, Cresson, avril 2000

[32] AUGOYARD Jean-François– *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Paris, Ed. du Seuil, 1979, p.159

[33] DE CERTEAU Michel– *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Ed. Gallimard, folio essais n°146, 1990, p.36 Introduction générale

[34] TIXIER Nicolas – *Morphodynamique des ambiances construites.* Op. cit., p.18

[35] BOURRIAUD Nicolas – *Esthétique relationnelle.* Dijon, Ed des Presses du Réel, 1998, p.46-47

Par rapport à ce qu'il a été défini pour la mémoire, nous rappelons ce qui nous intéresse dans l'étude des cheminements habituels :

- la routine fixe l'habitant dans l'existence
- l'habitude est une attitude de réécriture de l'espace public
- l'espace public est le résultat d'un processus spatial, social et temporel

L'individu est acteur du processus dynamique d'actualisation de l'espace public dans ses pratiques et dans son temps ordinaire. **Aussi, comprendre les processus de mémorisation des modalités sensibles d'existence de l'individu participe à la compréhension du processus d'émergence de la perception en espace public.**

2. VERS UNE DEFINITION DES INDICES ET PROCESSUS DE MEMORISATION

Après avoir défini l'ensemble du cadre du sujet, nous allons plus précisément exprimer les questionnements et hypothèses de cette recherche.

2.1. QUESTIONS

La mémoire devient l'élément qui met en relation l'environnement extérieur et la perception codée de l'individu. Car toute perception appelle une mémorisation, sinon la perception n'est pas traitée et ne fait pas appel à une sensation, c'est le cas du réflexe. *« La mémoire est la fonction de notre cerveau qui réalise le lien entre ce que nous percevons du monde extérieur et ce que nous créons, ce que nous avons été et ce que nous serons. »*[36]

Les processus de mémorisation commencent, en psychologie cognitive, à être décrits et définis. Cependant, dans la relation de la perception à la sensation et dans le cadre qui nous intéresse, celui des ambiances urbaines, la compréhension de la mémorisation routinière reste effleurée. Il s'agit bien de s'interroger sur la perception des modalités sensibles d'un individu dans son environnement. Or, nous savons déjà que la mémorisation s'effectue par des indices au travers d'une expérience du lieu, et que la répétition sollicite cette mémorisation des perceptions habituelles.

Cette recherche s'interroge finalement sur le « quoi » et le « comment » des processus de mémorisation.

En effet, même s'il existe des indices de mémorisation, la définition de leurs qualités n'est pas connue. Nous arrivons alors au premier champ de notre problématique :

- Quels sont les éléments du contexte sur lesquels s'appuient une mémorisation ? Relèvent-ils de l'objet, de l'expérience, de l'émotion ? Comment participent-ils à la mémorisation de l'expérience sensible?

Comme il existe une interaction entre l'individu et son contexte, l'identification de la nature de cette interaction ne se contente pas de définir les deux éléments, mais la nature de leur liaison. Ce sera le deuxième champ de notre problématique :

- Comment l'habitant mémorise-t-il les « fragments » de perception de son environnement social et sensible ? Comment peut-on les identifier et définir la relation sensible que l'habitant entretient avec son environnement par les éléments mémorisés et les processus qui les mémorisent ? Est-elle spatiale, temporelle, sociale, psychologique, … ?

2.2. HYPOTHESES

Dans ces deux champs exposés, nous ne répondrons pas à l'ensemble de ces questions et nous avons donc énoncé des hypothèses possibles, resserrant le cadre de ce travail. Ces hypothèses, qui ouvrent une recherche assez large, resteront traitées à l'échelle du travail de DEA et s'inscrivent au cœur de la problématique des ambiances développée par le Cresson.

A. MEMOIRE ET MODALITES SENSORIELLES

Première hypothèse : la mémorisation des ambiances ne s'effectue pas uniquement par la perception[37] visuelle, mais par la perception « d'indices sensibles » lors d'une expérience. C'est la réponse au « quoi » de nos questions.

Indices sensibles ?

[36] TADIE Jean-Yves et Marc – *Le sens de la mémoire*. Gallimard, 1999, p.295

[37] Le terme perception, pour la suite de ce mémoire, sera utilisé non pas pour désigner le sens perceptif, mais la dimension d'une expérience sensible qui met en relation l'action, la représentation et la perception.

Nous énonçons une première définition des indices sensibles et le champ auquel ils appartiennent : l'intersensorialité.

Ces **indices** se composent à la fois d'objets, de l'ordre du matériel, mais aussi d'émotions, de l'ordre de l'immatériel. En effet, lors d'une perception, l'information accède à notre cerveau au travers d'une représentation traitée. Car cette information arrive aux différentes aires spécialisées du cerveau : l'aire visuelle, l'aire gustative, olfactive, auditive, tactile. Ces aires sont situées dans des lobes différents et les sensations sont identifiées, reconnues : elles deviennent des sensations conscientes. Ce mécanisme, qui est l'identification des sensations, nécessite l'existence d'une mémoire associée à chacune de ces aires « sensibles » qui permet la reconnaissance. De toutes ces « zones » du cerveau, les connexions se regroupent et aboutissent à la formation hippocampique[38]. Cette formation serait comme une centrale où se connectent tous les codages des perceptions transmis par les « parties » spécialisées du cerveau. *« La **répétition** de ces afférences, donc de ces perceptions est un des modes de mise en mémoire. »*[39]

Aussi, en comprenant que les sens disposent chacun d'une aire spécifique à l'intérieur du cerveau, on peut s'interroger sur la composition d'une sensation. Car toute perception en espace public ne sollicite pas uniquement un sens à chaque stimulus. Marie-Christine Couic, dans sa thèse, présente une logique de modalités intersensorielles : entre autres, elle arrive à la conclusion qu'il existerait des associations de modalités sensorielles immédiates, des associations sensori-temporelles, des associations de modalités sensorielles et d'expression[40]. On se rend compte que les champs du sensible ne sont pas étanches et que l'unicité des sens est une notion aujourd'hui critiquée. Au sein de la réflexion des ambiances urbaines et de la recherche d'un vocabulaire, c'est souvent la définition d'un mode de représentation qui incite à valoriser plus une modalité sensorielle; et il existe des modalités plus difficiles à étudier que d'autres[41]. On peut prendre l'exemple de l'effet sonore, qui a été développé au sein des recherches du Cresson, définissant maintenant, dans le même sens, l'effet lumineux, l'effet olfactif.

Pour cette hypothèse, nous n'allons pas répondre à la question de la sélectivité des sens dans la perception car cette interrogation mérite une thèse à elle seule. Cependant, il est intéressant de développer la notion « d'indices sensibles », que nous nommons comme telle pour l'instant, afin de ne pas se contenter de définir des indices visuels. Nous effleurons donc la notion d'intersensorialité sans la traiter, car un travail spécifique sur une modalité sensorielle ne se justifiait pas. L'hypothèse porte donc sur une identification de vocabulaire des indices de mémorisation des ambiances.

« Et si on trouvait des mots à ce qu'on cherche ? »

A la recherche d'un vocabulaire, il est intéressant de faire l'état des lieux des notions actuelles sur les représentations mentales.

Dans la compréhension du processus de mémorisation, il existe une interconnexion des informations codées par les différentes aires relatives aux modalités sensorielles. *« Chacun de nos cinq sens a son propre mode d'images et tout souvenir contient à la fois distinctes, détachables et simultanément entrelacées, des images dans chaque mode. »*[42] Aussi, on peut s'interroger sur leur association et la façon dont elles sont représentées dans notre mémoire. Toute perception appelle une représentation et cette relation n'est pas neutre : *« Cette*

[38] La formation hippocampique est composée de l'hippocampe et des formations voisines sur le plan anatomique et fonctionnel, les tubercules mamillaires, par exemple.
[39] TADIE Jean-Yves et Marc, op.cit. p.86
[40] COUIC Marie-Christine – *La dimension intersensorielle dans la pratique de l'espace urbain*. Sous la direction de Jean-François Augoyard, thèse de Doctorat Sciences pour l'ingénieur spécialité architecture, Ecole polytechnique de l'Université de Nantes, Cresson UMR CNRS 1563, janvier 2000
[41] On peut faire référence à la dominance du visuel dans notre perception au détriment de tout notre ressenti sensible.
[42] ROUBAUD Jacques, BERNARD Maurice, op. cit. p.54

impuissance constitutive qui condamne la pensée à ne jamais pouvoir intuitionner objectivement une chose, mais à l'intégrer immédiatement dans un sens, Cassirer l'appelle la prégnance symbolique. Mais cette impuissance n'est que l'envers d'un immense pouvoir : celui de la prégnance inéluctable du sens qui fait que, pour la conscience humaine, rien n'est jamais simplement présenté, mais tout est représenté. »[43]

La représentation mentale d'une perception se caractérise de plusieurs façons. Actuellement, plusieurs thèses se proposent de la définir au moyen d'images ou de concepts. Mais qu'elles argumentent un parti, elles se trouvent toutes structurées par quatre points essentiels : les représentations mentales sont organisées, elles sont stables, utiles et vivantes[44]. Dans les années 70, Eleanor H. Rosch développe l'idée de prototype défini comme : *« une représentation [qui] n'est pas constituée d'une mini-base de données exhaustives sur le sujet ; elle se présente comme le prototype le plus courant de sa catégorie. »* Apparaissent ensuite d'autres modèles mentaux, mais c'est en philosophie qu'on retrouve la volonté de définir une « réduction » des représentations mentales autour un noyau stable : c'est ce qui est nommé par les notions de thématas, de paradigmes.

Car les représentations mentales ne se contentent pas de décrire la réalité, elles intègrent l'évaluation de l'objet désigné et une interaction potentielle avec celui-ci. L'intentionnalité, comme elle a pu être définie par la phénoménologie montre que *« les idées qui nous servent à penser le monde passent par des représentations qui sont orientées par nos désirs et nos projets. »* Aussi, ces représentations seraient comme des outils de compréhension de notre environnement qui s'effectueraient de manière inconsciente, un décodage qui guiderait nos conduites, nos réactions.

Trouver un terme de vocabulaire n'est pas simple mais clarifie les sens qu'il peut prendre : *« Le langage joue dans ce contexte un rôle de fil conducteur ; l'analyse tente de mettre en évidence les critères d'application d'un terme utilisé au sein d'une communauté linguistique, et pour ce faire, elle retrace les liens constitutifs entre les différents concepts employés de manière implicite ou explicite par le locuteur lorsqu'il utilise le terme. »*[45]

La recherche des mots s'arrête pour ce moment dans la mesure où ce sera la confrontation de cette hypothèse aux résultats de l'analyse qui permettra de définir ou de garder le terme « d'indices sensibles ».

B. MEMOIRE ET IMAGINAIRE HABITANT

Deuxième hypothèse : il existe des motifs, effets, figures de construction de l'imaginaire habitant au travers des mémorisations des modalités sensibles : ils qualifient les interactions sensibles entre l'individu situé et sa perception/action. C'est la réponse au « comment » de nos questions.

Pascal Amphoux définit le spectre des ambiances comme une fonction sociologique car c'est un moyen de transfigurer le monde et de s'accommoder de son caractère instable, fragmentaire et communiquant. Trois concepts deviennent la connaissance de l'espace et de la présence de l'individu : le motif, la figure et l'effet.

Le motif, concept spatial, est ce qui co-détermine l'usage et l'espace, ce qui sédimente l'ambiance dans un lieu. Installation de l'habitude, fixation d'une pratique, le motif donne forme et anime. Il pourrait être la rétroaction de la mémoire sur elle-même : comment les souvenirs émergent de la mémoire, sont occultés, comment ils la composent, la décomposent ou la recomposent par rapport à l'action de l'individu.

La figure, concept social, est ce qui co-détermine la perception et le lieu, ce qui incarne l'ambiance dans un personnage. Caricature d'une attitude, reconstruction d'une collection

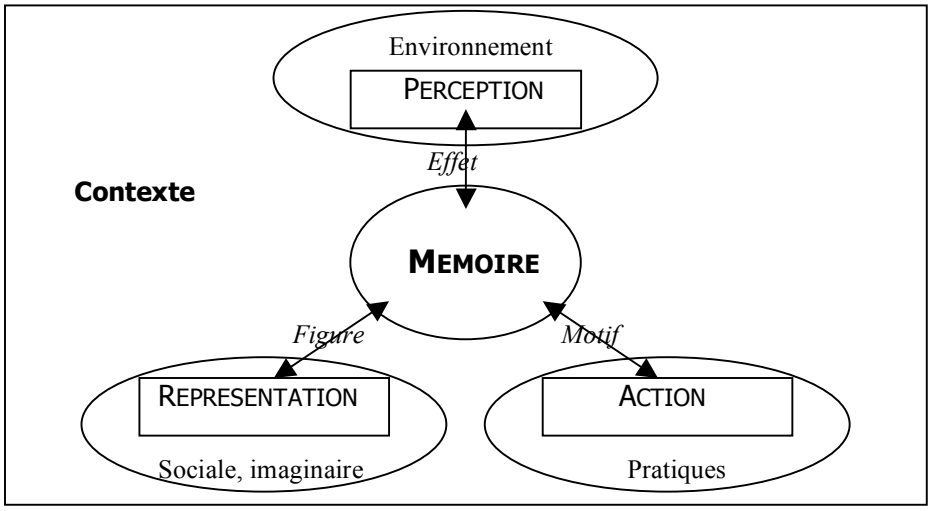
[43] TADIE Jean-Yves et Marc, op. cit. p.64
[44] DORTIER Jean-François « L'univers des représentations ou l'imaginaire de la grenouille » in Sciences Humaines – *Les représentations mentales*. N°128, juin 2002
[45] CASATI Roberto, DOKIC Jérôme – *La philosophie du son*. Nîmes, éd. Jacqueline Chambon, 1994, p.18

d'existences, la figure devient la forme schématique et le personnage. Elle serait un personnage fictif, l'interface entre une représentation codée et un imaginaire développé au travers de la mémoire.

L'effet, concept temporel, est ce qui co-détermine la donnée sensible, l'action et la perception, ce qui actualise l'ambiance dans le temps. Configuration spatiale qui s'actualise, phénomène changeant constamment, l'effet est la conséquence et la sensation. Il serait la rencontre des images et des indices lors de la mémorisation au travers des sens[46].

Pour notre hypothèse, ces trois termes définissent des degrés spatiaux, sociaux et temporels dans les processus de mémorisation. A la recherche d'un vocabulaire, nous empruntons ces notions pour les transposer, les utiliser dans notre analyse. Ils permettent d'intégrer l'imaginaire habitant car les indices mémorisés appellent une représentation filtrée par notre imaginaire. Aussi, comment se constitue cet imaginaire au travers de la mémorisation des ambiances ?

Il existe bien une sédimentation de l'imaginaire habitant au moyen d'une mémorisation habituelle. Celle-ci évoque plusieurs relations entre l'individu et l'espace qu'il se représente mentalement. C'est ce que nous essaierons de présenter dans les conclusions de notre analyse.



Pour résumer les enjeux de ce travail de DEA, nous partons à la recherche :

- d'un vocabulaire témoignant des indices sensibles

- de motifs, figures et effets à l'œuvre dans les processus de mémorisation, qui permettent l'accès à un imaginaire habitant dans les pratiques.

C. AU TRAVAIL ! : LE CHOIX DE METHODES *IN SITU*

Pour asseoir les hypothèses posées, il faut constituer des méthodes qui mènent à vérifier ce que nous supposions théoriquement.

Nous l'avons vu : l' « espace public » et l' « ambiance » ne sont pas des données constantes. Comme notre intérêt se porte sur l'individu et son environnement, nous ne pouvons pas rationaliser des situations et des attitudes *in vitro*. Il faut donc aller sur place pour observer les phénomènes et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, ce sont les conditions d'existence et d'émergence des phénomènes qui nous intéressent. Ensuite, il existe bien une place d'acteur de l'individu dans le projet urbain. Enfin, cette démarche est bien phénoménologique : une

[46] Pour ces trois concepts, on peut se référer à l'article de AMPHOUX Pascal « La valse des ambiances » in Autrement, numéro spécial sur *Le confort*, Paris, novembre 1992 et au cours d'écologie urbaine, DEA Ambiances Architecturales et Urbaines, Cresson, novembre 2001

ambiance est toujours en cours d'actualisation, elle se réfère à l'instant et non à la période ; notre point de vue se déplace au niveau de celui qui marche, qui parle, qui agit… dans l'espace public. Les méthodes s'effectueront donc *in situ* et s'apparentent à un processus de production de connaissances[47].

Nous allons donc présenter les méthodes choisies ainsi que le terrain d'études.

[47] Sous la direction de GROSJEAN Michèle et THIBAUD Jean-Paul. *L'espace urbain en méthodes*. Marseille, Parenthèses, 2001, p. 6 à 10

« Observer la rue, de temps en temps, peut-être avec un souci un peu systématique.
S'appliquer. Prendre son temps.
Noter le lieu : la terrasse d'un café près du carrefour Bac-St Germain
l'heure : sept heures du soir
la date : 15 mai 1973
Noter ce que l'on voit. Ce qui se passe de notable. Sait-on ce qui est notable ? Y a-t-il quelque chose qui nous frappe ? Rien ne nous frappe. Nous ne savons pas voir.
Il faut y aller doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne.» [48]

1. L'EXPERIENCE IN SITU POUR ACCEDER A LA MEMORISATION

La compréhension des ambiances s'effectue par une observation *in situ* et nous allons voir que l'accès à la mémorisation des habitants apparaît par une mise en action et un récit, confrontée aux dimensions physiques des phénomènes.

1.1. LA PERCEPTION EN MOUVEMENT[49]

Depuis les années 60, la sociologie a mis en valeur des méthodes d'observations directes des pratiques vécues. Des approches plus qualitatives se sont donc attachées à décrire et à observer les manifestations sociales. Par l'étude du lien social, ces approches valorisent ce qui peut être vu, entendu et décrit ; elles sollicitent la description du monde et de sa perception.

A. L'ACTION

L'étude de l'espace public cherche, tout d'abord, à comprendre les conduites sociales d'un individu, l'organisation de sa perception, et son exposition. Il existe bien un contexte sensoriel où l'individu évolue : ce sont les ambiances et la perception en mouvement qui nous intéressent. On se rend compte aussi que la description des postures, faits et gestes de l'individu en action participe à la compréhension de son comportement et que cette description passe par un récit. Cette description se porte sur un lieu à un instant donné, par une posture de l'individu et ne peut s'effectuer qu'*in situ*. Elle se veut au plus proche de l'individu et de son évolution dans l'espace public.

La description en mouvement offre la possibilité de récolter des récits pendant un parcours ; trois activités sont donc sollicitées : percevoir, marcher et décrire. Cette démarche associe l'individu à son contexte, dans son action et dans son récit. Car il n'existe pas de possibilité de positionnement en surplomb pour le chercheur : le contexte changeant à tout instant, le chercheur doit partager le point de vue que l'habitant dans l'espace. De plus, nous avons montré dans la première partie que tout sentir est un se-mouvoir et qu'il n'est pas possible de dissocier la perception de l'action. Pour comprendre la perception en espace public, il faut donc respecter le caractère phénoménologique du mouvement. Enfin, il existe une relation étroite entre percevoir et dire, le contexte sensible valorisant la mise en parole.

L'observation par la mise en mouvement de l'individu dans son contexte valorise un accès à la connaissance, le récit permettant l'articulation entre l'observation et l'analyse.

[48] PEREC Georges – *Espèces d'espaces*. Paris, éd. Gallilée, 1974, p.70

[49] THIBAUD Jean-Paul « La méthode des parcours commentés » sous la direction de GROSJEAN Michèle et THIBAUD Jean-Paul ibid., p. 79 à 85

B. LE RECIT

La parole est le lien entre la perception, l'action, la représentation. L'expertise du récit habitant apparaît dans la mesure où c'est l'habitant qui nomme les choses, les objets qu'il perçoit, les sensations qu'il ressent. Et la manière dont il raconte permet de comprendre sa relation à l'espace : l'individu entretient une relation d'affection et/ou de désaffection avec son environnement, c'est le choix des mots qu'il emploie qui transmet une expression, une subjectivité. *« Il est pourtant bien clair que la parole constituée, telle qu'elle joue dans la vie quotidienne, suppose accompli le pas décisif de l'expression. »*[50] Elle est importante dans notre étude car elle permet l'accès à l'imaginaire habitant.

Il se pose également la question de la reconfiguration de la perception par la description. Paul Ricoeur s'interroge sur la reconfiguration du temps par le récit au travers *« d'une vaste confrontation entre une aporétique de la temporalité et une poétique de la narrativité. »*[51] Car le récit ne suit pas toujours une temporalité continue et historique lorsqu'il s'exprime après les faits. Ricoeur montre la relation étroite qui existe entre le temps et le récit ce qui nous intéresse dans notre questionnement sur la mémoire. Car la mémoire émerge sous forme de récit individuel, entendu ou déjà raconté. Ces récits déjà figés dans la mémoire sont rattachés à des lieux ou des mises en situation. Aussi, l'attachement au récit pour notre méthode sera privilégié dans la mesure où il représente l'interface entre l'expérience spatiale et temporelle, la perception et la remémoration : il sera choisi dans l'instant, l'instant du cheminement et l'instant de la perception.

Aussi, dans l'étude des cheminements habituels, une méthode mettant en relation la perception, l'action et le récit semble adapter. Mais, dans quelle mesure cette méthode peut-elle mettre en avant les processus de mémorisation ?

1.2. ACCEDER AUX PROCESSUS DE MEMORISATION

Ces processus émergent de plusieurs mises en situation de l'habitant.

A. L'HABITANT MIS EN POSITION DE CONNAISSEUR

Ce n'est pas toujours ce que l'habitant va raconter qui laissera comprendre les processus de mémorisation. En effet, il faut aussi décrypter la relation entre le récit et l'action dans le temps, la perception et le récit, la perception et l'action. Ceci passe par les injonctions dans le récit, un questionnement un peu fastidieux parfois pour essayer de comprendre une pratique plus qu'une autre, une position spatiale, une description sélectionnée.

Il faut aussi trouver le support d'embrayage de récit. Demander de décrire les ambiances perçues en mouvement ne permet pas d'accéder forcément à la mémoire. Placé en situation d'expert, l'habitant est celui qui informe le chercheur. C'est donc lui qui fait appel à la fois à ses connaissances et à sa perception, à ses représentations et à ses pratiques. Il sélectionne ce qu'il considère « intéressant » ou non, il contrôle sa mise en action, sa maîtrise des lieux. Il devient le porte-parole de son quotidien, d'une mémoire individuelle et d'une mémoire collective sollicitées par la description. On accède donc, par cette mise en action, à l'imaginaire de l'habitant dans son quartier, dans ses lieux fréquentés ; à la construction de cet imaginaire.

B. ATTENTION ET HABITUDE

[50] MERLEAU-PONTY Maurice– *Phénoménologie de la perception*. Gallimard, coll. tel, 1945, p.214
[51] RICOEUR Paul – *Temps et récit. 3. Le temps raconté*. Ed. du seuil, essais, 1995, p.11

C'est la principale difficulté méthodologique de notre recherche. En effet, en travaillant sur les mémorisations habituelles, on se rend compte que demander de décrire une perception place déjà l'individu dans une situation autre que l'habitude.

L'attention, Merleau-Ponty la définit comme une création d' *« un champ, perceptif ou mental, que l'on puisse dominer, où des mouvements de l'organe explorateur, où des évolutions de la pensée soient possibles sans que la conscience perde à mesure son acquis et se perde elle-même dans les transformations qu'elle provoque. »*[52] Il existe bien un filtre entre la perception ordinaire et la demande d'attention. Cependant, ce filtre est considéré comme un atout. En effet, il souligne une sélectivité dans la perception qui se rapproche de celle de la mémoire. Même si l'individu n'est pas dans une perception proche de sa routine, sa description l'obligera à faire appel à ses perceptions mémorisées. Car c'est lors de sa perception active qu'il comparera ou associera ce qu'il a l'habitude de ressentir ou non, de pratiquer ou non et d'expliquer pourquoi.

L'enjeu de ce mémoire de DEA se situe donc au niveau méthodologique : il s'agit également d'une étude exploratoire qui teste des méthodes permettant l'accès aux processus de mémorisation des ambiances.

1.3. LA DIMENSION PHYSIQUE DES PHENOMENES

Un travail sur les ambiances sollicite une interdisciplinarité dans les approches. Aussi, dans les méthodes choisies, il paraît essentiel d'intégrer une dimension métrologique.

La perception des phénomènes implique la connaissance de leurs propriétés physiques. Un son, une onde lumineuse, une odeur, une chaleur, un goût répondent à des composantes physiques complexes. Pour certains, il est possible de les mesurer et de sélectionner un caractère phénoménal : c'est le cas, pour nous, du sonore et du lumineux.

De plus, une approche qualitative dans la description des perceptions est toujours intéressante lorsqu'on la confronte à une approche plus quantitative. Une situation confortable, pour un habitant, peut apparaître complètement paradoxale : par exemple, il peut qualifier de confortable un lieu où le niveau sonore est très élevé, où l'ensoleillement est direct. Ce paradoxe aide à comprendre pourquoi cette situation reste malgré tout confortable : existence forte d'une mémoire affective vis-à-vis de ce lieu, évocation d'un imaginaire délicieux, …

La prise de mesures seule n'a de sens que si elle est reliée au vécu, à la perception sensible de l'habitant. C'est ce que nous essaierons de faire dans le cadre de cette étude.

Après avoir développé le parti théorique encadrant les hypothèses méthodologiques de notre étude, nous allons présenter le site d'investigations choisi.

[52] MERLEAU-PONTY Maurice, op. cit. p.37

2. LE SITE : L'AXE CARGO – CAMPUS DANS L'AGGLOMERATION GRENOBLOISE

2.1. UNE REALITE DE PROJET URBAIN

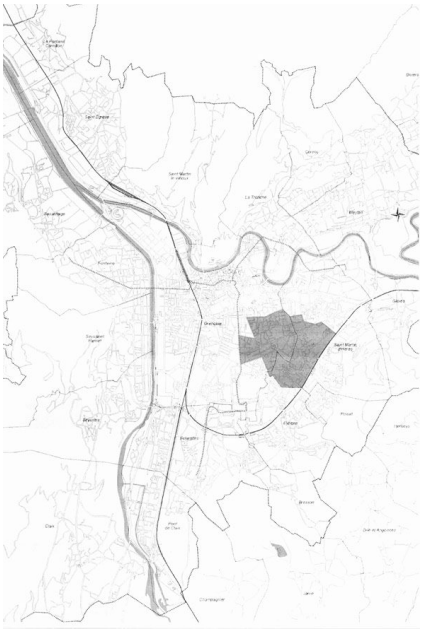
Le site choisi s'inscrit dans le développement du GPV (Grand Projet Urbain) de Grenoble par La Métro (société d'agglomération).

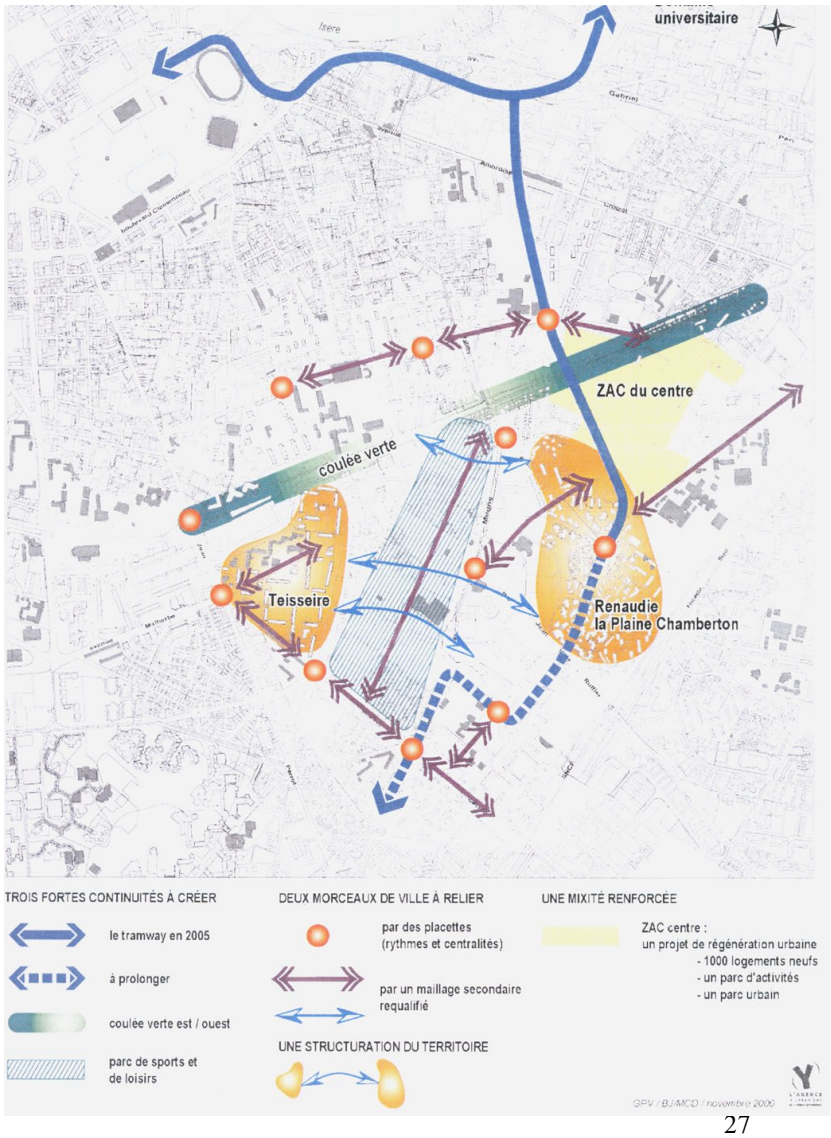
Le Grand Projet de ville est un dispositif national ayant pour but de revaloriser des sites urbains estimés handicapés. Celui de Grenoble se situe au centre-est de l'agglomération : aux franges est de la ville de Grenoble, l'ouest et le centre de St Martin d'Hères.

Ce Grand Projet est constitué de plusieurs pôles de projets sur le moyen et long terme : tout d'abord, la restructuration et réhabilitation du quartier Teysseire par l'agence d'urbanisme Panerai ; la rénovation du quartier Renaudie, La Plaine-Chamberton ; le développement d'un pôle de loisirs et sportifs ; l'aménagement d'un axe ouest – est reliant le Cargo au Campus : « la coulée verte ».

Lors d'une rencontre (Annexe1) avec la directrice du GPV, Dominique Gremeaux, ces différents pôles de projet ont été présentés et le choix s'est porté sur l'axe Cargo – Campus pour plusieurs raisons : c'est un projet qui n'est qu'à la phase de l'étude, c'est un lieu de pratiques diversifiées autour des cheminements, il regroupe plusieurs quartiers architecturalement très différents, il est qualifié lui-même par des tronçons de qualités différentes : tantôt avenue, uniquement piste cyclable, petite rue. Dans le projet d'une étude urbaine, notre recherche s'attache à connaître les pratiques habitantes, un imaginaire et la mémoire qui s'est fixée autour de cet axe.

SCHEMA D'INTENTION DU GPV
Source : La Métro





2.2. PRESENTATION DU SITE

Cet axe se situe sur deux communes de l'agglomération et se trouve donc aujourd'hui composé de plusieurs éléments : l'avenue des Jeux Olympiques (Grenoble), la piste cyclable (St Martin d'Hères) et l'avenue du Bataillon Carmagnole Liberté (St Martin d'Hères). Ces différents fragments ont toutefois un élément unitaire : la piste cyclable, la « coulée verte » qui commence de la gare et qui rejoint le Campus.

A. DIVERSITE DES QUARTIERS AUTOUR DE L'AXE

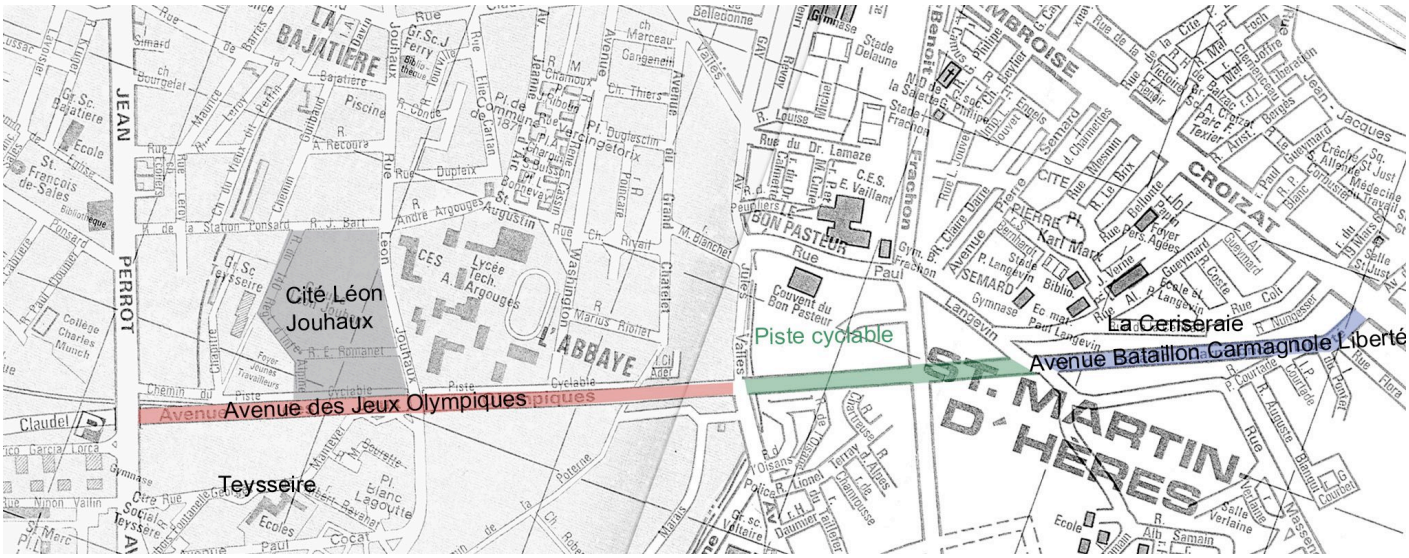
Description

Tout d'abord, le long de l'avenue des Jeux Olympiques, la piste cyclable est présente et plusieurs quartiers issus de l'urbanisme des années 60 sont traversés : Léon Jouhaux, Teysseire, l'Abbaye et le statut de l'avenue peut être posé.

Ensuite, à la limite de Grenoble et St Martin d'Hères, l'axe devient uniquement piste cyclable et piétonnière. Il traverse des maisons et un nouveau quartier en construction. En cet endroit, il est arboré et devient très opposé à l'avenue des Jeux Olympiques. Il est beaucoup fréquenté, notamment les week-ends, par les cyclistes et les promeneurs.

Enfin, la piste cyclable longe à nouveau une rue, côté St Martin d'Hères où se situent de part et d'autres : un lotissement de petites maisons en bois La Cerisaie, et un champ, puis des immeubles.

AXE CARGO-CAMPUS



Léon Jouhaux

Piste cyclable SMH

La Cerisaie

Projet urbain et espace vécu

Cet axe n'a donc pas d'existence qualifiée au sein du territoire. Il est le résultat d'un projet d'aménagement qui s'installe sur un existant. Aussi, notre questionnement est celui de se demander : quelle est la pertinence dans l'imaginaire et la mémoire d'un axe crée par la vision d'un aménagement urbanistique ?

On se rend compte que le territoire traversé par cet axe est très divers. Aussi, à travers notre étude sur la mémorisation des ambiances, nous pouvons poser plusieurs questions : existe-t-il aujourd'hui une unité à cet axe ? est-ce qu'il représente une « frontière » entre les quartiers ? quelles pratiques suscite-t-il ? quel imaginaire les habitants ont construit autour de ces avenues ? comment est qualifiée cette piste cyclable ? quels mots utilisent les habitants pour en parler ? Existe-t-il une mémoire autour de cet axe, comment s'exprime-t-elle ?

Comme ce site est très vaste et que notre étude s'effectue dans un temps assez court, nous avons sélectionné plus particulièrement le quartier Léon Jouhaux.

B. CITE LEON JOUHAUX

En effet, cette cité des années 60 est assez proche du quartier Teysseire, réhabilité actuellement. C'est une petite cité qui regroupe onze bâtiments et qui souffre d'une absence de restructuration de son espace public. Il n'existe pas de commerces à l'intérieur de la cité et les établissements publics ferment peu à peu : la MJC et prochainement le groupe scolaire. Cependant, c'est une cité placée à côté d'un pôle scolaire assez important : collège Jean Bart, lycée Argouges, école Jules Ferry. Elle se situe en bordure au sud de l'avenue des Jeux Olympiques, entre le quartier de la Bajatière au nord et de l'Abbaye à l'est.

Ce quartier, constitué uniquement de logements sociaux, a connu une première réhabilitation : rénovation des appartements, pose d'une isolation thermique, inclusion de balcons ; ce qui a sensiblement changé l'apparence extérieure des bâtiments. Aussi, un aménagement paysager a permis une potentielle appropriation des espaces publics de la cité. A l'emplacement de l'ancienne chaufferie et de sa destruction, la ville a construit un nouveau pôle festif dont l'ouverture est prochaine.

Intégré dans le périmètre du GPV et proche de Teysseire, cette cité nous semblait donc intéressante. Ce choix permettrait de connaître les cheminements des habitants de cette cité par rapport à l'avenue des Jeux Olympiques et la mémoire qui s'est façonnée en quarante ans à la fois dans leurs pratiques et dans leurs récits.

SECTEUR DU GPV
Source : La Métro

Après avoir exposé le site de l'axe Cargo-Campus, nous allons présenter les méthodes choisies pour notre recherche.

3. TROIS METHODES COMPLEMENTAIRES

D'après nos hypothèses méthodologiques, plusieurs méthodes ont été privilégiées car l'échelle du site s'est posée : les habitants n'effectuent pas de parcours le long de l'ensemble de l'axe. Il a fallu développer deux analyses à des échelles différentes et complémentaires : un questionnement des représentations autour de l'axe tout d'abord, puis des cheminements habituels dans un quartier. C'est pourquoi, pour répondre à cette étude, nous retenons : tout d'abord la méthode de l'album photos, puis celle de la visite guidée, enfin la prise de mesures acoustiques.

3.1 L'ALBUM PHOTOS

Cette méthode renvoie à l'échelle de l'ensemble de l'axe.

A. DEMARCHE

Notre position s'inscrit dans la métaphore de l'**anamnèse** comme elle est définie en phénoménologie : c'est la faculté de faire remonter les indices du passé. Car il s'agit de saisir les images, les échelles d'appropriation de l'espace telles qu'elles sont vécues et représentées dans la mémoire des habitants. Nous interrogeons, cherchons à isoler des indices et pour les trouver, il faut un déclencheur de récit : ce récit informe ou n'informe pas mais dans les deux cas, il est intéressant car ce qui n'est pas reconnu est considéré autant que ce qui est connu.

Par cette méthode, nous devons récolter des informations d'ordres différents :

- des indices de mémorisation et une mémoire émergent de ces indices
- des paroles et opinions issues de l'expérience perceptive sollicitée et faisant référence à une projection imaginaire
- des attitudes et pratiques que suscite le lieu désigné

Pour solliciter le récit, l'entretien direct seul n'a pas été choisi. En effet, il fallait trouver un support qui provoque[53] la parole, une réaction. C'est pourquoi, le principe de l'album photos développé par Yves Chalas et Henry Torgue a été choisi. Le choix de l'image visuelle n'est pourtant pas neutre, surtout dans notre approche qui ne se porte pas uniquement sur une modalité sensorielle. Mais elle permet d'accéder à une réponse qui dépasse souvent le cadre spatial présenté : le récit s'attarde sur la photo montrée, cherche à l'identifier, puis déborde par l'évocation de souvenirs, d'anecdotes, de pratiques.

L'album se présente comme une visite des différents lieux constituants l'axe Cargo-Campus. La parole n'émerge pas forcément dans la mesure où le lieu peut ne pas être identifié. Mais cette situation conduit à un entretien avec l'interlocuteur qui propose alors un questionnement adapté face aux réponses énoncées. Aussi, par un entretien un plus directif, le chercheur s'informe des pratiques et des représentations éventuelles autour du lieu montré. Finalement, l'image présentée à l'habitant fait ou non parler, mais renseigne l'enquêteur dans tous les cas.

B. PROTOCOLE

L'album photo est composé de 31 clichés pris le long de cet axe mettant en évidence à la fois ses qualités propres, mais aussi les quartiers auxquels il est rattaché. Mais la principale

[53] CHALAS Yves et TORGUE Henry – *La ville latente.* Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles. Université des Sciences Sociales de Grenoble, DUP SO 31396, octobre 1981, p.8

difficulté dans cette méthode vient des photos elles-mêmes. Il fallait trouver des images potentiellement symboliques sans tomber dans le cliché exceptionnel, elles ne devaient pas rentrer dans un schéma esthétique trop fort : leur cadrage, leur point de vue ont été le plus simple possible. Aussi, c'est en respectant le point de vue du passant, son champ perceptif que ces photos ont été prises. Leur sélection a été difficile car nous pensions que la position spatiale trop proche des photos pouvait être inutile. Elle s'est révélée en fait très intéressante lors les entretiens. Enfin, le nombre difficile à arrêter ne devait pas amarrer un temps d'entretien trop long.

L'entretien visait vingt à trente minutes car les habitants étaient sollicités sur place et ne devaient pas se sentir lassés. Les photos tout d'abord imprimées en format A4 n'étant pas satisfaisantes, aussi, l'ordinateur portable a été préféré. Cet outil a finalement mis en confiance les gens interrogés qui ont été placés en position d'expert, comme propriétaire de cette machine.

Enfin, la lecture des photos s'est effectuée linéairement, comme dans l'avancement d'un cheminement, de son début, jusqu'à sa fin. Les passants abordés sur place étaient aussi habitants des quartiers proches. Les moments de rencontre ont été diversifiés mais les catégories socioprofessionnelles des gens interrogés sont restées assez proches. Par contre, les âges sont un peu plus hétérogènes.

Les photos choisies dans l'ordre de l'album sont classées en annexe (Annexe3).

Suite à la présentation de la méthode de l'album photo, nous allons développer la méthode des visites commentées.

3.2. LA VISITE COMMENTEE

Cette méthode renvoie à l'échelle du quartier et de ses cheminements.

A. DEMARCHE

Cette méthode s'appuie sur la métaphore du **guide touristique** : c'est une personne experte des lieux qu'elle fait visiter qui commente et décrit ce qu'elle fait voir. Il s'agit de mettre en relation un espace étudié et une lecture à la fois ordinaire et métaphorique de celui-ci. Nous cherchons à isoler à nouveau les indices sensibles ainsi que les processus de mémorisation à l'échelle du quartier. Ce saut d'échelle par rapport à notre première méthode est important : il permet une sollicitation de l'habitant plus active dans ses cheminements dans la mesure où l'échelle choisie est celle de ses habitudes. Et pour les repérer, nous allons associer la description en mouvement à une visite du quartier.

Nos objectifs restent les mêmes que ceux énoncés pour la méthode de l'album photos, complétés par les suivants :

- il existe bien une relation dynamique entre l'action, le récit et la mémoire qui permet l'expression des processus de mémorisation
- nous accédons aux représentations mentales du quartier

Constitution d'une autre méthode

Cette démarche est l'hybride de deux méthodes jugées complémentaires pour notre étude : celle des parcours commentés de Jean-Paul Thibaud[54] et la méthode des itinéraires de Jean-Yves Petiteau et Elisabeth Pasquier[55].

[54] THIBAUD Jean-Paul « La méthode des parcours commentés », op. cit.
[55] PETITEAU Jean-Yves et PASQUIER Elisabeth « La méthode des itinéraires : récits et parcours » sous la direction de GROSJEAN Michèle et THIBAUD Jean-Paul op. cit., p.63 à 77

Les parcours commentés requièrent la description en mouvement de l'individu : l'habitant fait le récit en action de ses perceptions des ambiances dans un lieu. Pendant le parcours, l'individu est filmé pour mettre en évidence la relation de son récit à l'espace. Ensuite, on compose un récit polyglotte qui sert de synthèse analytique des informations récoltées, une recomposition des descriptions.

La méthode des itinéraires met en relation le chercheur et « l'autre » dans le temps unique de l'itinéraire. L'idée est de se faire guider par ceux qui habitent la ville. Pendant cette visite, un photographe choisit les variations d'attitudes, de directions, … Le sociologue devient « explorateur » d'un territoire et accède à « la rhétorique » de l'autre.

De ces deux méthodes, nous retenons plusieurs points qui servent de base à notre méthode :

PARCOURS COMMENTES	METHODE DES ITINERAIRES
· description en mouvement des perceptions par un récit · l'enquêteur sollicite la description	· l'habitant fait visiter son quartier · l'enquêteur est ignorant et se renseigne

« Faites-moi visiter votre quartier ! »

L'habitant devient le guide d'une visite de son quartier en empruntant les cheminements qu'il a le plus l'habitude de prendre. Il décrit sa perception, ce qu'il fait, ressent, pense à chaque moment. Ce récit s'articule à l'expérience par des photos.

Ces photos, prises par l'habitant, lui donnent l'opportunité de sélectionner des images proches de sa perception du quartier. Elles valorisent la perception visuelle, mais sont accompagnées d'une phrase explicative qui souvent se réfère à une expérience ou une perception plus élargie. Elles permettent de figer un point de vue plus remarquable et de faire ressortir des indices. Dés le début de la visite, l'habitant est informé de cette prise de photo et décide à tout moment de la visite de prendre un point de vue. Il doit l'expliquer et être limité à choisir 5 à 7 clichés.

La principale difficulté est l'obligation de décrire ce qui est habituel. Comme l'habitant, en situation ordinaire, ne s'interroge pas sur « le pourquoi » il fait cela, il est déstabilisé de l'expliquer. Mais, ce récit un peu forcé met souvent en évidence des éléments intéressants pour notre recherche. Ensuite, la personne pense souvent qu'elle ne dit que des choses évidentes, et qu'elle n'est pas pertinente. L'individu, en faisant un effort d'explication, se sent maladroit, l'enquêteur propose alors une relance de la parole. Il replace la narration dans les objectifs qui sont les siens et cherche à s'informer le plus possible : il lui donne alors un exemple de ce qu'il attend et encourage la description par des questions. Enfin, le récit porte souvent sur la perception visuelle, plus évidente, et néglige les autres modalités sensorielles. Il faut donc solliciter l'ensemble des perceptions et sensations en posant des questions plus directes.

L'enquêteur, dans cette démarche, ne se contente pas de rester passif et attentif aux explications, il réactive la description de l'habitant et la rend plus intéressante. Cependant, c'est l'habitant qui maîtrise le sens du parcours et les informations qu'il dévoile. Il est placé en position d'expert dont la parole n'est pas mise en doute.

B. PROTOCOLE

Dans le quartier Léon Jouhaux-la Bajatière, nous avons demandé aux habitants de nous faire visiter leur quartier par les parcours les plus habituels. Ces parcours débutent à l'endroit

où la personne habite pour nous emmener à des lieux qui ont été jugés caractéristiques du quartier, au choix de l'habitant. Appareil photo en main, il doit choisir des endroits, des moments représentatifs de sa perception du quartier. L'habitant explique les lieux où il emmène le chercheur, décrit des sensations, ce qu'il a l'habitude de faire et pourquoi il fait toujours comme cela. Ce récit est entièrement enregistré et cette situation donne bien le sentiment à l'habitant d'être le guide : il tient le micro, il désigne, il s'arrête, reprend son cheminement.

Les visites ont duré trente à quarante-cinq minutes, dans la mesure où un rendez-vous était pris à l'avance et la personne était disposée à consacrer son temps à notre exercice. Les habitants ont conservé au maximum leurs habitudes, même si parfois, ils voulaient en déroger. Très vite, le récit a fait appel à la mémoire et l'entretien relançait la discussion afin d'obtenir une meilleure compréhension de cette mémoire.

Enfin, les parcours n'ont pas été filmés ou photographiés car nous n'avons pas jugé cette représentation indispensable. Nous ne nous attachons pas à mettre en relation la posture lors du récit et ce qui est décrit. De plus, cette mise en place un peu lourde de la visite nécessitait plus de temps que celui imparti.

Cette méthode des visites commentées va nous permettre d'accéder à la mémorisation des perceptions et c'est sa mise en pratique qui assure la pertinence de cette méthode, offrant un retour critique enrichissant.

3.3. MISE EN PRATIQUE DES DEUX METHODES

A. DEROULEMENT

Les enquêtes se sont effectuées du 29 avril au 16 mai 2002. Les personnes étaient sollicitées soit sur place, soit par connaissance et par prise de rendez-vous. Certaines informations sont demandées afin de connaître : l'âge, la profession et le nombre d'années que la personne vivait dans le quartier. Une fiche est établie pour chaque habitant entretenu. Nous avons effectué dix entretiens pour l'album photos et cinq visites commentées.

Nos principales difficultés sont venues de la méthode et de sa mise en pratique. Pour l'album photos, comme le site est un lieu de nombreux cheminements, il est difficile d'aborder les gens en mouvement pour leur demander de décrire les photos. En conséquence, la plupart des gens interrogés, par qu'ils avaient du temps, étaient des personnes sans activité professionnelle pendant la journée. Pour la visite commentée, la difficulté résidait dans le fait même de rencontrer les gens : très peu d'habitants restent à l'extérieur dans la cité, la sollicitation était souvent renvoyée. C'est aussi la raison du nombre assez faible des visites retranscrites.

B. RESSAISISSEMENT

Album photos

Les entretiens de l'album photos ont été saisis par prises de notes avec la mise en évidence d'expressions types, écrites entre guillemets (Annexe 4). En effet, une retranscription intégrale, qui demandait beaucoup de temps, ne permettait pas de sélectionner les images, les paroles articulées aux lieux présentés. Pour chaque photo numérotée dans la présentation de l'album photos, le commentaire ou les idées émises sont notées. Peu d'entretiens contiennent un commentaire pour chaque photo, ce qui peut laisser croire que certaines photos étaient en trop ou inutiles.

Visites commentées

Les visites commentées sont retranscrites littéralement, en entier. Comme les visites sont enregistrées, des codes d'écriture sont utilisés lors de leur retranscription :

- l'interlocuteur est identifié par le signe E : (Enquêteur) afin de clarifier les questions posées et les réponses
- la personne entretenue est notée par la lettre A
- les pauses dans les réponses sont précisées par : (…), quand la personne réfléchit ou marque un temps ; […], quand le silence s'installe
- les difficultés d'audition lors de la réécoute sont annotées : [inaudible], quand l'enregistrement l'est ; (?) quand le mot n'est pas sûr

L'intégralité des entretiens est présentée en annexe 5. Les photos prises au cours des visites sont associées au commentaire qui expliquait le choix de l'habitant et sont introduites à la fin de la saisie de chaque visite.

3.4. MESURES, UN RETOUR SUR LES ENTRETIENS

Dans l'organisation des méthodes *in situ* issues du Cresson, le protocole met en relation tout d'abord des mesures, puis les entretiens. Or, nous avons procédé au contraire, par tout d'abord, les méthodes plus sociologiques, puis les mesures physiques et ce, pour plusieurs raisons.

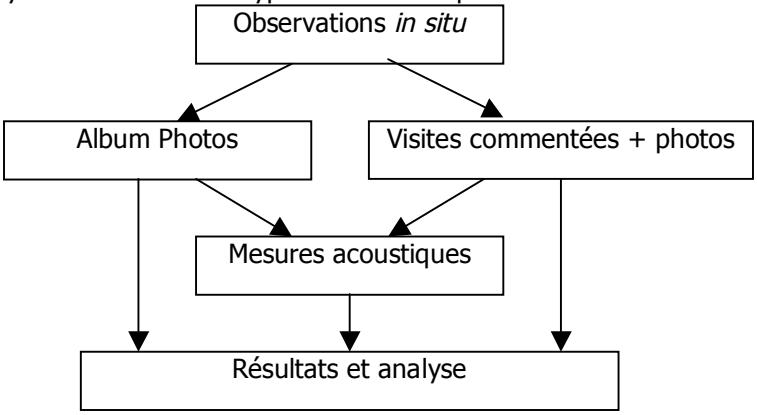
Tout d'abord, comme les cheminements habitants n'étaient pas connus, nous ne savions pas où prendre les mesures : les limites du territoire du quartier n'étant pas fixé, il ne s'agissait pas de prendre des mesures sans liaison avec ce qu'on pouvait comprendre des parcours.

Ensuite, c'est par l'analyse des entretiens, qu'on a pu faire émerger des situations remarquables qui nécessitaient une confrontation avec la mesure physique. Ces situations localisées et isolées ont fait donc l'objet de mesures.

Ces mesures sont uniquement acoustiques, le lumineux restant observé plus qualitativement. Les mesures acoustiques présentent des Leq (niveau sonore équivalent) sur trois minutes avec des observations plus attentives aux caractéristiques des phénomènes perçus (voir annexe 2). La mise en évidence d'effets sonores lors des mesures permet de comprendre comment l'espace construit « joue » avec les sons urbains. En parallèle, les ensoleillements et intensités lumineuses sont décrits oralement et enregistrés. Ces descriptions mettent en relation l'espace désigné, l'effet lumineux et la sensation perçue. Ces remarques sont confrontées aux entretiens récoltés.

Au-delà de ce protocole, l'insertion de mesures dans notre étude sur la mémoire et sur les cheminements n'était pas simple. Aussi, même si cette partie semble moins approfondie, elle reste nécessaire par rapport à notre méthodologie. Il était important de ne pas se contenter uniquement du fait d'obtenir des mesures, mais bien de montrer une relation existante entre les phénomènes mesurés et les perceptions décrites lors des entretiens.

Après avoir développé les méthodes d'études, privilégiées *in situ*, nous allons présenter les résultats d'analyse confrontant les hypothèses théoriques aux résultats obtenus.



« Nous prendrons donc des lieux, comme ils se présentent à la conscience naïve et parfois nous tâcherons d'en élucider la signification avec les mots de la conscience commune. Car ces mots, nous l'avons dit n'ont pas surgi au hasard. Ils font, en quelque sorte, partie de ces lieux. »[56]

Tous les récits que nous avons saisis vont nous permettre d'énoncer une interprétation sur la mémorisation des ambiances. Les paroles issues des entretiens, citées ci-après, ne restent pas des histoires insulaires mais sont considérées comme des paroles habitantes collectives. Car nous considérons que le vécu expressif *« est déjà fondé sur l'instance collective »*[57], comme le précise Jean-François Augoyard, lors de l'établissement de la méthode de la conduite de récit. En effet, même si nous nous appuyons sur quelques récits habitants, la démarche d'interprétation et de reconstruction de cette substance donne une qualité au vécu : à partir du moment où il est raconté, il caractérise du collectif.

Aussi, nous présenterons, tout d'abord, le glissement des images issues de l'imaginaire habitant vers les images d'une mémoire collective. Ensuite, nous définirons un vocabulaire qualifiant la relation des pratiques aux indices et processus de mémorisation des ambiances pour revenir à la question de l'imaginaire habitant d'un territoire. Enfin, nous énonçerons un retour critique sur les méthodes choisies et leurs résultats.

1. DE L'IMAGINAIRE QUALIFIANT A UNE MEMOIRE COLLECTIVE

1.1. IDENTIFICATION D'UN TERRITOIRE, RECIT ET IMAGINAIRE

Tout d'abord, nous mettons en évidence l'évocation d'un imaginaire par le récit descriptif.

A. RECONNAISSANCE SPATIALE DE L'AXE CARGO-CAMPUS ?

On se rend compte que la qualification existante du territoire ne permet d'identifier l'axe Cargo-Campus. On lui reconnaît une unité, celle de la piste cyclable qui le constitue, mais les habitants n'ont à aucun moment eu l'impression de parler de la même avenue, ou d'une continuité linéaire. Leur représentation mentale reste fragmentée, du fait qu'on leur montre des rues ou avenues différentes, et ceci est accentué par la diversité des quartiers traversés. Effectivement, il est difficile pour l'habitant de penser que l'avenue du Bataillon Carmagnole Lliberté (SMH), qui passe devant « les maisons en bois »[58], est la même avenue qui traverse la cité Teysseire. De plus, comme cet axe fait partie de deux communes, une rupture est imaginée à l'endroit des limites de ces deux villes. Aussi, l'axe Cargo-Campus, dans son ensemble, n'a aujourd'hui aucune existence dans les représentations habitantes.

Cependant, suivant les entretiens côté Grenoble ou côté Saint Martin d'Hères, les représentations et les limites sont assez symétriques. Les habitants reconnaissent assez bien les photos montrant des points de vue près de là où ils habitent, les photos illustrant la piste cyclable, sauf pour ceux qui ne se promènent ni à pied ni à vélo, mais ne reconnaissent pas les

[56] SANSOT Pierre - *Poétique de la ville*. Paris, Ed. Klincksteck, 1973, p.11
[57] AUGOYARD Jean-François « La conduite de récit » sous la direction de GROSJEAN Michèle et THIBAUD Jean-Paul, op. cit. p.177
[58] Des extraits ou expressions issus des entretiens seront utilisés pour des exemples. Ils seront notés entre guillemets, sans italique pour les différencier des citations littéraires.

photos de l'avenue présentée après la piste cyclable. On peut dire que leur connaissance du territoire s'atténue à partir de cet endroit et devient plus floue. S'ils reconnaissent certaines photos, c'est grâce à une mémoire de pratiques moins fréquentes et plus occasionnelles.

B. PRATIQUES OBSERVEES

Par sa qualité de piste cyclable, l'axe est l'attraction de nombreuses pratiques : vélo, rollers, trottinette, jogging, promenade du chien, cheminements. Arborée, protégée, interdite à l'accès des voitures, les gens multiplient leurs appropriations car ils se sentent en sécurité. Cependant, certains dénoncent une fausse tranquillité : le passage des scooters et mobylettes interdites, le caractère trop isolé de la piste à certains endroits : « c'est dangereux la nuit, car c'est trop sombre », « y a eu plusieurs délits, les femmes âgées se font piquer leur sac. » Mais malgré ces remarques, l'endroit est très fréquenté, particulièrement la partie de la piste cyclable sur Saint Martin d'Hères, le soir et les week-ends. Elle permet aussi de rejoindre assez facilement un quartier à un autre, elle devient un raccourci lorsqu'elle est uniquement piétonne.

Dans le sens de traversées nord/sud, l'axe est en général assez poreux sauf à quelques endroits : l'usine Schneider et l'espace vide fermé devant Teysseire. Exceptées ces situations spatiales qui ne permettent pas aux habitants de rejoindre l'autre côté, l'avenue ne s'affiche pas comme une frontière, mais comme une limite des quartiers : une personne de Léon Jouhaux désigne Teysseire spatialement « juste de l'autre côté ». Les pratiques sont plus de l'ordre de l'habituel et sont souvent fonctionnelles. Le champ devant le lotissement de la Cerisaie incite à prendre des raccourcis qui permettent de rejoindre le collège H. Wallon ; le début de l'avenue des Jeux Olympiques est traversé pour relier le supermarché Leclerc aux quartiers de l'Abbaye et Léon Jouhaux ; les habitants vont assez facilement de Léon Jouhaux à Teysseire pour rejoindre les commerces et le supermarché Atac, avenue Jean Perrot.

C. IMAGINAIRE CONVOQUE

Certaines expressions, plusieurs fois énoncées, expriment une rhétorique qui dépasse la perception réelle. L'imaginaire devient la métaphore d'une réalité au travers d'images. Nous avons sélectionné celles qui identifient l'axe Cargo-Campus.

Image 1, la superposition : « P'tites maisons en bois »

Assurément, le quartier de la Cerisaie appelle une image unanime : « y a des chalets », « c'est là où il y a les maisons en bois ». Même si les gens interrogés ne connaissent pas le nom de ce quartier, ils le reconnaissent tout de suite. En effet, le caractère architectural de ce lotissement est assez particulier et, même si les gens ne passent pas beaucoup à cet endroit, ils le mémorisent assez facilement par sa spécificité esthétique. Son échelle et sa densité ne véhiculent pas l'impression d'être dans une ville, mais dans un faubourg, un quartier. L'image de la banlieue que présente Saint Martin d'Hères est réellement celle du quartier : « Saint Martin d'Hères, je le situe pas comme une ville, mais comme un quartier. Ce n'est que des quartiers au milieu d'un grand quartier. »

De plus, les gens pensent que ce lotissement n'est pas approprié à une image de ville : « ces trucs en bois, d'abord, ce n'est pas le coin, c'est affreux. (…) Pas ici, pas à la ville », « quoique je n'aime trop l'architecture, je trouve que ça va pas là. » C'est le matériau lui-même, le bois, qui évoque une image urbaine non stéréotypée. La ville, c'est le béton. Par translation, les gens appelle une impression autre : « y a des chalets sur la droite » et occulte leur perception réelle par une image plus adaptée.

Image 2, l'opposition : « C'est la campagne dans la ville »

La piste cyclable à Saint Martin d'Hères, parce qu'elle se situe au milieu de champs peu à peu construits, évoque l'image de la campagne à la ville. Parce qu'elle semble isolée des sons urbains caractéristiques : voitures, drone urbain,… elle se présente comme un endroit tranquille. Pourtant, le niveau sonore mesuré sur la piste n'affirme pas que c'est un endroit réellement calme (Piste cyclable : Leq 56.3, presque autant que d'autres carrefours). Cette impression vient, entre autres, du fait qu'on quitte du côté Grenoble, comme du côté Saint Martin d'Hères, des carrefours assez bruyants (SMH : Leq 61 ; Grenoble : Leq 70.3), l'effet de coupure est alors assez important lorsqu'on gagne la piste. Aussi, la réverbération du drone urbain, les bruits de la nature, l'effet de métabole des voitures passant proches ne qualifient pas le lieu physiquement calme. Pourtant, l'image de verdure, à l'opposée de celle de la ville bruyante, est plus forte que le ressenti perceptif. Dans cet exemple, la piste cyclable transporte un imaginaire caractéristique fort d'espace vert tranquille.

Aussi, il existe une gradation d'expression dans le caractère campagnard évoqué : « c'est rural, mais ça n'est pas vraiment la campagne », « impression de nature », « c'est un peu la campagne à la ville ». On sent bien la dualité entre le fait de désigner un lieu en ville et son caractère remarquable, exprimé par le mot opposé à la ville : la campagne. Mais, elle reste ajustée et réaliste dans le récit : les expressions ne sont pas entières, elles introduisent des termes prudents. La piste cyclable apparaît pourtant bien au travers de ces images comme un territoire à part, à protéger et privilégié. Son caractère exceptionnel est reconnu.

Image 3, l'intimité : « P'tit chemin »

Cette expression revient très souvent pour parler à la fois des cheminements à l'intérieur du lotissement de la Cerisaie et de la piste cyclable elle-même. Le chemin a une définition première de voie de communication locale en général à la campagne[59]. Ici, elle est reprise pour désigner plutôt les cheminements qui restent uniquement piétons et qui sont protégés. Leur caractère végétal, la liberté de s'y promener véhiculent cette image de campagne. On observe une distinction entre la nomination de la piste cyclable côté Saint Martin d'Hères-début de Grenoble : « c'est le p'tit chemin qui mène au quartier de l'Abbaye » et celle de l'avenue des Jeux Olympiques : « c'est la grande piste cyclable qui mène à Léon Jouhaux ». Le fait de parler de Grenoble déplace le vocabulaire employé vers un plus urbain.

Aussi, le petit chemin renvoie à une idée de maîtrise du territoire. L'échelle plus intime énoncée suppose une appropriation plus aisée de l'habitant : le parcours est caractérisé ''petit'', c'est-à-dire contrôlable, à soi, un peu secret. Il faut s'aventurer pour connaître, au risque de se perdre, car le ''chemin'' n'évoque pas forcément la lisibilité, le contrôle de l'autorité publique. Il échappe sans doute un peu à son caractère d'espace public pour devenir plus suspendu entre le privé et le public. On le remarque surtout pour les cheminements à l'intérieur de la Cerisaie : « les gens ont privatisé les entrées », « mais on voit tout chez les gens ». On se risque donc à être confronté à une intimité exposée, mais on la respecte en adoptant une attitude discrète.

Image 4, la confusion : « C'est la compagnie de chauffage qu'on voit là »

La chaufferie ne se situe pas tout à fait le long de l'axe, mais on peut l'apercevoir à plusieurs moments. Les habitants l'identifient très bien, mais ne pensent pas qu'elle représente un repère pour eux dans la ville.

Dans les récits, il existe un collage d'images autour de cette chaufferie. Tout d'abord, certains la confondent avec l'ancienne (à l'emplacement du nouveau pôle festif, Léon Jouhaux) et ne savent pas se situer en conséquence spatialement. De plus, comme l'ancienne chaufferie

[59] D'après la définition du Petit Larousse, 1986

était elle un véritable repère, c'est comme si la nouvelle ne pouvait plus l'être. L'image de l'ancienne reste donc plus forte que la nouvelle et influence les représentations. Ensuite, la chaufferie est souvent confondue avec la déchetterie. Cette déchetterie, au carrefour de l'avenue des Jeux Olympiques et de la rue Léon Jouhaux, est spatialement très proche de l'ancienne chaufferie. Comme l'image de cette ancienne chaufferie masque celle de la nouvelle, les habitants font un amalgame spatial : la chaufferie devient déchetterie.

Image 5, la rumeur : « Teysseire, Léon Jouhaux, mais c'est la cité Teysseire, c'est pareil »

Cette expression, pas toujours littéralement reprise par les habitants, traduit toutefois une image récurrente. En effet, pour les gens qui n'habitent pas Léon Jouhaux ou Teysseire, ces quartiers sont les mêmes. Ils sont associés, sans grande distinction, dans leur connaissance du territoire. Cette association peut être définie paronomase, figure de style qui rapproche des paronymes (ici les paronymes ne seraient pas phonétiques, mais les deux quartiers caractérisés identiques).

Car l'image inconsciente véhiculée est celle exprimée par : « vraiment moche », « c'est un quartier défavorisé », « ne vais jamais dans les cités », « je crains que cela soit dégradé, tagué ». Les bâtiments, nommés par les habitants eux-mêmes « les tours », sont connotés de l'image de banlieue au travers de leur histoire, du béton. Ils n'appartiennent pas à la ville d'hier, comme la définit Yves Chalas[60], mais bien à des cités. Cette imaginaire émerge malgré des pratiques très occasionnelles et montre une appréhension sans doute véhiculée par des récits entendus et répétés. La mauvaise connaissance des lieux, les images stéréotypées incarnées par les bâtiments s'insèrent dans les paroles par un évitement, une distance. Alors, les récits entendus et appropriés par la personne interrogée sont à nouveau répétés. Cet imaginaire se construit comme une rumeur urbaine, son origine est plus ou moins basée sur une réalité mais correspond à une crainte ressentie.

On se rend compte que cet imaginaire habitant dévoile une relation plus ou moins impliquée de l'habitant avec sa ville. Il la nomme et les mots choisis expriment cette ville invisible, sensible dont l'habitant fait quotidiennement l'expérience. Et nous allons voir que ces éléments spatiaux, figurés par l'imaginaire, deviennent aussi des supports de récits d'une mémoire collective.

1.2. IMAGES DE MEMOIRE

A. MEMOIRE EXISTANTE DE L'AXE CARGO-CAMPUS

Malgré l'inexistence d'une identification globale de l'axe dans les représentations habitantes, il existe des images de mémoire qui structurent ce territoire planifié. Nous avons donc sélectionner des expressions qui, témoignant d'une mémoire partagée, expliquent une relation plus ou moins imprégnée par l'imaginaire.

La mémoire historique : « Il y avaient des chemins de fer qui passaient »

Lors de la présentation des photos montrant la piste cyclable, son histoire a été souvent évoquée. Effectivement, avant d'être aménagée, la piste était une voie ferrée. On découvre encore des rails au niveau du Cargo, sur l'avenue Marcelin Berthelot. La photo fait souvent

[60] CHALAS Yves – *L'invention de la ville*. Paris, éd. Economica, Anthropos, coll. Villes, 2000, p.90-91 *« La ville d'hier, sinon dans la réalité, du moins dans les têtes et le langage, c'est la ville de l'harmonie classique, la ville de l'unité formelle du point de vue architectural, la ville compacte, ramassée sur elle-même (…). »*

émerger l'histoire du lieu dont il est question, mais cette mémoire racontée n'est pas interprétée. Elle ne s'exprime pas au travers d'images identifiant la piste cyclable par la métaphore : la piste est nommée fidèlement « piste cyclable ».

La mémoire nostalgique : « Il y avait un champ de maïs à côté »

Cette expression est associée aux images de campagne évoquées auparavant. La désignation du champ, image encore opposée à celle de la ville, devient la trace subsistante de l'histoire du quartier. En effet, avant la construction du lotissement de la Cerisaie et des bâtiments le long de la piste cyclable, cet endroit de Saint Martin d'Hères était complètement occupé par des champs. On comprend aussi la nomination unanime de la perception actuelle de la piste cyclable par le mot campagne, car elle est issue d'une mémorisation du lieu dans le temps : avant, c'était la campagne.

« des champs abandonnés », « c'est un peu en friche », « avant, c'était un jardin qui appartenait à une dame et ils ont tout détruit », « y a un grand champ là », « c'est le champ qui vient d'être tondu »

Cette image de campagne incarne la mémoire de l'installation de la ville sur les terrains libres : peu à peu, la nature est annexée pour agrandir la ville et Saint Martin d'Hères a été urbanisé de cette façon. On ressent une nostalgie du temps d'avant, celui avant la construction urbaine.

La mémoire présente : « C'est l'ancienne chaufferie »

La reconnaissance par le présent (*c'est* et non c'était) de la chaufferie détruite montre que son image est très ancrée dans les mémoires habitantes. Cette chaufferie était à l'articulation des quartiers situés aux alentours : l'Abbaye, Teysseire et Léon Jouhaux. Et même si elle a été détruite il y a cinq ans, son existence perdure dans les perceptions : les habitants interrogés désignent bien la photo n°23 du pôle festif par la chaufferie. Cette prégnance de l'objet détruit souligne le caractère d'identité du quartier. Les habitants de Léon Jouhaux regrettent tous la chaufferie car elle incarnait comme une fierté du quartier, un monument : sa particularité dans le paysage urbain symbolisait un repère pour les habitants. La mémoire très forte de cette chaufferie se transfert dans le récit : elle n'existe plus et pourtant on la « voit » encore.

« il y avait la chaufferie, on l'a vue oui », « petit morceau de vie du quartier qui s'en va, ça a eu une histoire », « la chaufferie, on la connaît bien, elle était ici avant. Y avait le charbon, ils l'ont changé de coin. »

Dans ces expressions sélectionnées et non exhaustives, on remarque plusieurs degrés d'interrelations entre la mémoire et la construction d'un imaginaire présent. La mémoire imprègne la perception du réel et se métaphorise par des images qualifiantes. L'habitant nomme les éléments qu'il perçoit au travers de cet imaginaire construit.

B. MEMOIRE DU QUARTIER LEON JOUHAUX

La connaissance d'un territoire peut s'effectuer par la sollicitation de sa mémoire habitante. Nous abordons ici l'échelle du quartier pour comprendre comment la mémoire tisse une carte mentale du territoire.

On remarque une véritable similitude des cheminements effectués lors des visites. En effet, même si l'ordre du parcours n'était pas le même, les habitants nous ont emmené aux mêmes endroits. Seule, une habitante qui ne connaissait le quartier que depuis six mois n'a pas entrepris la même visite. Les habitants nous ont emmené à leurs commerces, aux écoles, aux

services dont ils avaient souvent besoin : médecin, kiné, … On se rend compte que les enseignes publiques qualifient le quartier, ce sont elles qui offrent son potentiel d'attractions. Elles ponctuent les cheminements habituels de l'habitant, et il compose son itinéraire en fonction de ses utilisations.

Le repère exceptionnel du quartier est véritablement le marché de l'Abbaye : presque tous les habitants nous y ont emmené et lors des entretiens, la plupart des personnes nous parlait de la proximité de ce marché où elles allaient : « c'est la piste cyclable qui mène au marché de l'Abbaye ». Et pourtant, il fait déjà partie du quartier de l'Abbaye. On remarque par le récit que les habitants construisent les limites de leur quartier selon leurs appropriations. Une habitante de la Bajatière nous emmène au marché de l'Abbaye, puis au Parc Mistral, mais trouve que l'avenue des Jeux Olympiques est trop loin (c'est à la même distance que le marché). C'est bien par les cheminements que l'habitant explore, maîtrise et mémorise son quartier. Et la mémoire collective se fixe aussi sur ces repères énoncés : le récit habitant nous explique l'historique du quartier, sa construction, ses changements, ses aménagements.

IMAGES	MEMOIRE
La superposition « p'tites maisons en bois »	La mémoire historique « Il y avaient des chemins de fer qui passaient »
L'opposition « c'est la campagne dans la ville »	La mémoire nostalgique « Il y avait un champ de maïs à côté »
L'intimité « p'tit chemin »	La mémoire présente « C'est l'ancienne chaufferie »
La confusion « c'est la compagnie de chauffage qu'on voit là »	
La rumeur « Teysseire, Léon Jouhaux, mais c'est la cité Teysseire, c'est pareil »	

Après la présentation des images remarquables du territoire étudié, rencontre d'une mémoire et d'un imaginaire, nous allons développer un vocabulaire articulant la mémorisation des ambiances à la composition de cet imaginaire habitant.

2. DES DISPOSITIFS AUX PROCESSUS : L'HABITANT, SA MEMORISATION, SES PRATIQUES ET SES IMAGES

2.1. LES DISPOSITIFS SENSIBLES

Par l'analyse des récits habitants, nous avons fait ressortir et défini ce que nous nommions « indices sensibles » dans nos hypothèses. Ils se composent de repères spatiaux, sensibles et temporels.

A. SUPPORT DE MEMORISATION, LE REPERE SPATIAL

C'est le repère qui permet à l'habitant de s'orienter dans l'espace public. Nous ne qualifions pas uniquement le repère spatial comme un repère visuel. Il est question de l'expérience construite par ces repères et l'interaction entre le repère et le cheminement habitant.

Les repères construits : ce sont les bâtiments, les commerces, les institutions publiques.

Ils structurent le paysage du quartier et situent spatialement l'habitant. Quand l'habitant désigne, par exemple, le bureau de tabac, il n'a pas besoin de préciser son emplacement car ce commerce est identifié par l'ensemble des habitants du quartier. Par ailleurs, le parcours qui mène au repère spatial, devient qualifié comme tel : « ça c'est le chemin que j'emprunte pour passer à la Poste ». Le cheminement est caractérisé alors par la figure de **la métonymie** : il est défini par son but, le repère construit.

Les repères paysagers : ce sont les arbres, les parterres d'herbe, les montagnes.

Ces repères sont moins partagés par l'ensemble des habitants. Ils sont exprimés plus poétiques dans les récits et désignent une attention affective de l'habitant pour son environnement. Ils deviennent souvent les éléments qui interagissent avec le cheminement et suscitent une attention plus particulière : la perception sera active pour observer les changements temporels :

« Je traverse toujours dans l'herbe, j'aime bien passer dans l'herbe. »
« J'aime bien être sous les arbres, je trouve qu'ils sont beaux. »
« Je regarde toujours les montagnes. »

Ces repères représentent **des ponctuations dans l'habitude** car ils articulent la perception mémorisée, la localisation du repère, à la perception active, l'attention au changement.

Les espaces libres : ce sont les rues et avenues, les p'tits chemins, les places.

Ils s'apparentent à l'espace du cheminement lui-même, mais c'est le cheminement qui caractérise ces espaces. Ils qualifient à la fois la continuité d'un parcours, mais aussi sa discontinuité. Les habitants composent un rythme de cheminement avec ces repères : le long d'une rue, le rythme est celui des pas réguliers qui se succèdent ; lors d'une traversée, le rythme est interrompu pour une pause d'attention de la perception ; sur une place, l'habitant doit écrire lui-même son cheminement. Ces repères sont donc **des seuils**, qui à la fois mettent en rythme le cheminement et le rompt à l'articulation de deux repères différents :

« Alors, s'il n'y a pas de voiture, je passe vite et sinon je commande le passage pour piétons. »
« S'il est vert, j'accélère le pas, je marche plus rapidement. »
« Donc on va traverser ici, y a pas de problème pour traverser de ce côté. »
« Alors je traverse, et je file au marché. »

Les écritures : ce sont les enseignes, les slogans, les écriteaux

Ces repères, qui sollicitent la perception visuelle, interviennent dans l'orientation du cheminement. Trouver une rue, mémoriser un lieu s'effectue souvent par un repère écrit. Relativement remarquable dans la perspective de l'habitant, leur lecture demande un traitement de la perception qui activera un processus de mémorisation pour reconnaître le sens du mot, pour établir une référence à quelque chose de connu. Cette acuité facilite donc une mémorisation à long terme de ces repères et les ordonnent dans la routine du cheminement :
« Alors là, une fois que je sors, c'est à chaque fois la même chose, c'est les panneaux publicitaires, s'ils ont changé ou pas. »
« On est obligé de passer mais vraiment, juste devant les étalages, les légumes et de faire attention aux prix. »
« Et je sais plus si c'est la rue Jules Ferry, j'en suis pas très sure, il me semble, je vais vous dire cela, non, c'est la rue Claude Genin, voilà. »
Ces écrits deviennent notamment les espaces du citadin[61] : les enseignes des commerces, les étalages, les pancartes ont été souvent photographiés lors des visites. Ils ne sont pas uniquement une lecture, mais bien une **installation dans l'espace** de la mémorisation des perceptions.

Ces repères spatiaux qualifient à la fois le cheminement lui-même, des brèches dans l'habitude, des seuils de mise en rythme et des installations dans l'espace. Ils organisent l'espace du cheminement selon leurs mémorisations par l'habitant.

B. LE REPERE SENSIBLE

C'est le repère physique qui sollicite les sens. Il met en évidence deux relations avec l'habitant : le sentir, et l'émotion.

Le sentir : lumière, vent, son, odeur, texture

Les éléments sensoriels caractérisent les qualités sensibles des espaces parcourus. Ils sont invisibles mais font ressentir, par leur perception, une expérience dans l'espace. Même si les phénomènes ont un caractère changeant, ils peuvent aussi, par interaction avec l'espace construit, qualifier un repère mémorisé :
« Là, en général, y a du vent parce qu'on change de rue »
« Une fois que je sors de chez moi, ce qui me marque le plus, c'est qu'il y a, je le dis, c'est qu'il y a de plus en plus de crottes de chien, des odeurs désagréables »
« J'aime bien passer dans l'herbe, c'est plus doux aux pieds »
« C'est agréable de passer là, il y a de l'ombre »
« Le bruit des voitures, c'est plus le bruit des oiseaux (…) Oui là, c'est la limite, je rentre dans la ville ».
L'habitant mémorise ces repères plus inconsciemment et compose difficilement une topographie uniquement sensorielle. C'est par **l'expérience** que l'habitant articule les éléments sensibles et qu'il associe des sensations à une posture dans le cheminement.

L'émotion

[61] LUCCI Vincent dir., MILLET Agnès, BILLIEZ Jacqueline, SAUTOT Jean-Pierre, TIXIER Nicolas – *Des écrits dans la ville. Sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*. Ed. L'Harmattan, 1998. On peut se référer à l'étude de Nicolas Tixier sur les écrits de la Place Ste Claire.

Pascal Amphoux définit[62] la création de l'émotion par l'expérience de l'ensemble des effets sensibles, qui engagent notre inconscience dans et par le temps. On se rend compte que la relation de l'habitant avec son contexte, qui passe par la mémorisation, se traduit par une émotion. Elle peut être positive, négative, légère, sévère ; l'habitant se saisit, par son inconscient, d'un ressenti. L'intensité de cette émotion peut être mémorisée et qualifier l'expérience à cet instant. L'habitant ne se souviendra pas d'un repère, mais bien d'un sentiment provoqué lors de son cheminement. Cette émotion fait écho à un sentiment déjà intériorisé et provoque une réaction car l'habitant ne reste pas neutre dans son environnement, il se positionne par ces émotions, il **exprime ses sensations**.

« E : Et là, il y a des voitures qui passent ou c'est tout le temps calme ?
A : Non, c'est pas calme, il faut pas se voiler la face. Y a du rallye, c'est pas calme, du non respect d'autrui. »
« Quand il fait beau là, quand il y a du soleil du côté de la Bastille, en général, on le voit parce qu'il y a vraiment une belle perspective au niveau de… de la Bastille. »
« C'est un marché très vivant, y a beaucoup de monde. »
« Et l'automne, j'aime beaucoup parce qu'il y a l'arbre, le Ginkgobiloba et je ramasse des feuilles, je trouve qu'elles sont tellement belles et je pense toujours que c'est l'arbre qui a résisté à Hiroshima et qu'il est resté solide. Alors, ça m'émeut toujours. »

Lors de l'expérience, les phénomènes sensibles qualifient des repères qui passent par une sensation et une émotion. Ils ne sont pas visibles mais colorent l'existence au monde de l'habitant.

C. LA RELATION DE L'HABITANT A SON HABITUDE, LE REPERE TEMPOREL

Ce sont les indications du temps qui passe. Ils se fixent sur les repères, déjà identifiés, spatiaux et sensibles, et témoignent des effets du temps.

Le temps cyclique : l'ordre des saisons, des semaines, des horaires

Ils permettent à l'habitant de percevoir une **mise en rythmes de son existence**. Ils se situent à la fois au niveau des éléments naturels, mais aussi des fonctionnements propres du quartier : par exemple, les jours d'ouvertures des magasins, les horaires des médecins, les matinées où il y a le marché. Ils organisent la routine de l'habitant dans le temps, ses parcours en sont influencés. Il existe alors les cheminements définis par la métonymie et ceux de l'ordre de la promenade. Souvent, les parcours s'inscrivent eux-mêmes dans ce rythme de la vie par l'habitant lui-même : il va tous les jours, à la même heure, promener son chien, faire ses courses au marché…

« Y a le marché, le matin sauf… tous les jours sauf le lundi.»
« Quand je passe le soir, y a pratiquement que les gens qui promènent leur chien. »
« Donc là, le coiffeur qui est fermé, c'est lundi. »
« Quand il fait beau et qu'on arrive au moins de mai, les étudiants viennent faire leurs révisions là et donc c'est très vivant. En hiver, y a moins de monde. »
« Et l'automne, j'aime beaucoup parce qu'il y a l'arbre, le Ginkgobiloba et je ramasse les feuilles, je trouve qu'elles sont tellement belles. »

Ces repères sont donc témoins d'informations temporelles et synchronisent la routine de l'habitant. Comme l'écrit Edward T.Hall, la synchronie définie une culture et *« les messages rythmiques sont une des composantes fondamentales du processus d'identification – une force*

[62] AMPHOUX Pascal « Motricité, émotion, mouvance » in Europan 4 – *Construire la ville sur la ville.* Paris, éd. Europan, 1997

cachée qui, comme la pesanteur, maintient une cohésion entre divers groupes » [63]. Par cette mise en rythme, la routine de l'habitant se synchronise avec celle des autres habitants. Elle consolide l'habitable et les pratiques du quartier, de la ville. L'habitant n'est pas unique dans ses cheminements, il harmonise ses actions dans le temps partagé par tous.

Le temps évolutif : la transformation

Lors de la répétition des cheminements, l'habitant reste attentif aux éléments qu'il perçoit différemment. C'est **par comparaison** avec sa mémorisation passée qu'il remarque une transformation, des perceptions nouvelles. L'habitant fait attention alors aux transformations de son quartier dans le temps, et les mémorisent :

« Oui, alors je regarde l'évolution. Y a des gens qui font des travaux, qui restaurent leur maison. »

« Le coiffeur presque toujours fermé. Les rares moments où il y a quelqu'un, tu vois, on tourne la tête pour voir : ah ! y a quelqu'un quand même qui se fait couper les cheveux. »

« Avant, ils ont commencé à faire les fouilles des fondations, je crois au mois de novembre-décembre. (…) Donc, ils ont décidé d'arrêter les fouilles et ils n'ont pas construit tout de suite. »

Ces repères, se modifiant, deviennent des occasions, à chaque cheminement, de réactualisation des mémorisations. L'habitant saisit[64], ce qu'on peut nommer ici, les informations de son territoire, et reste sensibilisé à ce qui peut se passer dans le quartier.

Le temps extra-ordinaire : l'évènement

L'événement, comme présenté dans l'introduction, transforme la perception mémorisée en temps ordinaire[65] de l'habitude. Dans la mémoire des habitants, il se présente comme **une parenthèse** qui change la routine.

« Ce qui m'a fait bizarre, c'est qu'il y avait un arbre à côté (…) Et après la tempête de 99, il tenait bien droit, mais je pense que ça inquiétait la ville, ils ont tombé l'arbre. Alors là, j'ai surveillé, j'ai pris des photos parce qu'ils ont élagué, ils ont commencé par en haut pour couper les branches, puis p'tit à p'tit jusqu'en bas. »

L'événement terminé, la routine reprend sa place dans les perceptions mémorisées, avec la subsistance de traces qui témoignent de cette parenthèse passée. Et c'est sa différence avec la transformation. Dans la transformation, les effets restent perceptifs et qualifient la nouvelle routine. Dans l'événement, il ne reste pas de modifications perceptibles, uniquement des traces.

Nous allons présenter l'ensemble des repères définis :

REPERES SPATIAUX	REPERES SENSIBLES	REPERES TEMPORELS
Les repères construits	Le sentir	Le temps cyclique
Les repères paysagers	L'émotion	Le temps évolutif
Les espaces libres		Le temps extra-ordinaire
Les écritures		

[63] T. HALL Edward– *La danse de la vie*. Ed. du seuil, essais n°247, 1984. p. 214 – on peut se référer aux chapitres pages 196 à 223 pour la définition de la synchronisation

[64] en incluant l'idée que l'information est bien traitée

[65] On peut se référer aux hypothèses méthodologiques du travail de DEA de Catherine Aventin qui distingue le temps ordinaire, la routine et le temps extra-ordinaire, les évènements artistiques en espace public. AVENTIN Catherine - *Approcher les ambiances urbaines par les arts de la rue*. Recherche exploratoire sur le théâtre de rue comme révélateur et créateur d'ambiance des espaces publics. Sous la direction de Jean-François Augoyard, DEA Cresson, UMR CNRS 1563, septembre 1997

On se rend compte que ces repères caractérisent des dispositifs urbains comme le définit Grégoire Chelkoff : *« il est donc important de considérer l'échelle d'un dispositif en tant qu'espace-temps dans l'expérience, dans la mesure où il s'agit d'un fragment d'expérience. »*[66] Le dispositif est un agencement d'éléments construits qui qualifie des formants sensibles et qui suscite une interaction sociale avec l'habitant. Il permet le basculement d'une échelle urbaine à une échelle où les modalités sensorielles sont construites et mémorisées au travers de la perception de cet espace construit.

L'habitant encode donc des indices qui s'associent à l'engramme pour constituer un souvenir. Ces indices sont différents de ceux décrits par les repères énoncés ci-dessus et c'est bien la définition du *dispositif* qui qualifie ces repères. Aussi, nous nous approprions ce vocabulaire pour nommer ce que nous appelions « indices sensibles ».

Les **dispositifs de mémoire** sont donc composés de :

- repères spatiaux qui sont les *formes* sur lesquelles se construisent la mémoire,
- repères sensibles qui sont les *formants* par lesquels se mémorise l'expérience,
- repères temporels qui mettent en relation les cheminements habituels aux formes et aux formants.

Nous allons présenter maintenant les processus de mémorisation qui qualifient la relation des dispositifs de mémoire à la mémorisation.

2.2. LES PROCESSUS DE MEMORISATION

Comme il a été défini lors des hypothèses de notre problématique, il existe des effets, des figures et des motifs qui caractérisent l'interaction entre la mémoire des perceptions habitantes et sa structure exprimée à travers la rhétorique des cheminements.

A. EFFETS

L'effet se situe à la jonction des dispositifs de mémoire, et de leur perception lors des cheminements exprimé par le récit habitant. Il permet la compréhension de la détermination de la mémorisation et de sa structure encodée.

Effet de positionnement

Cet effet caractérise l'utilisation de dispositifs mémorisés qualifiant une mémoire à des fins d'argumentation d'une opinion personnelle.

« Depuis que je suis sur Grenoble, (…) ils n'ont pas avancé du tout dans les travaux et c'est un bâtiment quand même assez bizarre parce que c'est un bâtiment qui tourne le dos à la rue, il s'ouvre vers un autre immeuble juste en face. Tu vois comment les façades, comme les fenêtres sont agencées, ça choque. »

« Parce que c'était un lieu où les gens venaient emmener leurs enfants, on se reconnaît, on se côtoyait. (…) Maintenant, bah, vous voyez, c'est désert, c'est comme cela tout le temps depuis déjà, un p'tit moment. C'est que quelque part, y a un malaise. »

On comprend qu'il existe un basculement entre la perception mémorisée et les mots qui servent à affermir un sentiment mûri, jusqu'à convaincre l'habitant lui-même. La mémoire est utilisée pour asseoir une pensée qui inscrit l'habitant dans un rôle de citoyenneté : non seulement il vit dans son quartier, mais il s'exprime sur son quartier.

[66] CHELKOFF Grégoire « Formes, formants et formalités : catégories d'analyse de l'environnement urbain » sous la direction de GROSJEAN Michèle et THIBAUD Jean-Paul, op. cit. p. 110

Effet d'embellissement

L'effet d'embellissement est la mise en métaphore des perceptions mémorisées. Les mots utilisés pour décrire une perception embellissent la réalité à la fois par un filtre psychologique et par une remémoration influencée. Car la remémoration n'est plus la réalité perçue, mais la restitution d'un souvenir qui s'assimile à la perception mémorisée[67].

« Le point de repère du quartier, c'était la chaufferie, la grande cheminée. (…)C'était notre point de repère. Bon, c'est vrai que c'était un bâtiment qui ne servait plus à rien, mais c'est un bâtiment qui a vécu, qui a connu une histoire. Ca faisait partie de la ville, de l'histoire du quartier. Un peu comme une antiquité. »

« Petit morceau de vie du quartier qui s'en va, ça a eu une histoire. »

« Ca a une âme quelque part, ça a vu beaucoup de choses, ça a donné et ça parlait, ça pouvait raconter pas mal de choses. »

Cet effet traduit un sentiment que l'habitant entretient avec les éléments mémorisés. Ici, il est présenté positif, il embellit ; mais il pourrait être énoncé par son contraire, négatif, il enlaidit. Lors de la mémorisation, le raisonnement influence la sélection des éléments mémorisés et c'est par cette sélection qu'elle peut complètement modifier la perception de la réalité.

Effet d'occultation

L'effet d'embellissement, assez présent dans les récits, en appelle un autre procédant à la manière d'un masque. Car la réalité, filtrée par la conscience, est souvent plus triste que celle nommée. Elle est donc masquée par la belle image et convainc l'habitant. Avec le temps, l'image domine les informations strictement sensorielles : si on reprend l'exemple ci-dessus, l'image de la chaufferie dans la mémoire est devenue celle d'un monument, alors que c'était un bâtiment abandonné et dégradé.

Aussi, l'irruption d'une nouvelle image remarquée peut aussi masquée complètement l'ancienne dans la mémoire de l'habitant.

« Là, y a pas très longtemps, ils ont refait les murs. Avant, je sais même plus ce qu'il y avait. J'ai vu un jour qu'ils refaisaient les murs et avant, c'était une petite barrière, barricade. »

L'effet d'occultation intervient, dans ce deuxième cas, à la suite d'une transformation. L'habitant sait qu'il y a eu une modification, mais ne se rappelle plus de l'image antécédente à ce changement.

Effet de fixation

Ce sont des images stéréotypes qui constituent la mémoire. Ces images se construisent dans le temps par leur répétition dans les paroles habitantes. Ce sont elles, qui souvent, deviennent aussi mémoire collective puisqu'elles sont partagées par l'ensemble des récits habitants.

« Nous avions dans le temps, une cheminée, ça s'appelait la chaufferie qui alimentait… C'était une très haute cheminée. Les gens, les étrangers qui venaient du Nord, on leur disait près de la chaufferie, de la cheminée. »

« Le point de repère du quartier, c'était la chaufferie, la grande cheminée. C'était notre point de repère. Quand on allait à La Bastille, on voyait la chaufferie, on disait, ah, c'est là-bas qu'on habite, c'est là-bas que t'habites. »

« C'était un point de repérage, moi, j'habite dans une des tours devant. »

Par la déformation des perceptions mémorisées, par la succession des effets énoncés, par la répétition du récit, les images se caricaturent et identifient une mémoire qui n'est plus originale. Pour reprendre l'exemple de l'association des quartiers Teysseire, Jouhaux et l'Abbaye, les

[67] Théorie de l'ecphorie synergétique de Tulving expliquée par BADDELEY Alan, op. cit. p.303 à 305

habitants ont fixé une image qui ne vient pas de leur expérience mémorisée, mais du récit collectivement partagé.

Les effets identifiés présentent la déformation plus ou moins grande des images mémorisées dans le temps communiquée par le récit habitant. Ils sont l'expression du décalage entre la mémorisation et la restitution d'une perception et dévoilent de façon implicite le point de vue de l'habitant.

B. FIGURES

La figure s'exprime au travers d'un personnage fictif qui serait la caricature de l'habitant et de la connaissance de sa mémoire du quartier.

Figure 1 : l''historien du quartier

C'est l'habitant qui a toujours vécu dans son quartier et qui le connaît très bien. Lors des visites commentées, nous avons rencontré plusieurs habitants incarnant des brides de ce personnage.

« La boulangerie, le coiffeur. Oui, y a toujours eu les trois petits commerces qu'il y a là. »

« Oui, nous, ça a été construit en 62. A l'arrivée, la cité a été construite en 60, à l'arrivée des pieds noirs en 62. Ils ont fait ces bâtiments pour dépanner, parce qu'il y avait beaucoup de gens, on ne savait pas où les loger et on a crée cette cité. »

« J'y ai habité treize ans et j'ai vu construire les immeubles à 14-15 ans, même le lycée. Avant, y avait des vaches, des chevaux. C'était la campagne, y avait des fermes, y avait les gens du voyage. »

Ils connaissent tout et racontent tout ce qui s'est passé depuis qu'ils habitent là. Ils détiennent les récits de mémoires du quartier et la transmettent. C'est par leur récit qu'on accède aux images de la mémoire collective.

Figure 2 : l'habitant-voyageur

C'est l'habitant qui a vécu dans le quartier, qui s'en va et qui revient. Car les habitants de la cité sont attachés à elle. Plusieurs personnes interrogées étaient dans cette situation. Pour plusieurs raisons, ils partaient à un moment de leur vie, puis revenaient plus tard pour rester. Aussi, comme les habitants ne quittent pas tous le quartier, ceux qui sont partis ont l'occasion de venir voir leur famille.

« C'est récent, mais ce n'est pas comme quand j'habitais avant. Il n'y avait pas tout cela. Il n'y avait pas toutes les barrières, les trucs de car, tout ça, ça n'existait pas, pas si moderne que cela. »

« Il y avait une grande ferme, des chemins de fer, ça remonte loin, ça remonte à 20-25 ans. »

Ces habitant-voyageurs ont une perception mémorisée de la ville et du quartier ancienne, ils ne reconnaissent pas les images prises aujourd'hui. Ils comparent immédiatement la réalité présente à ce qu'il y avait quand eux habitaient là.

Figure 3 : l'obligé

C'est l'habitant qui vit là contraint. Il n'a pas spécialement choisi de venir, mais il sait qu'il veut partir. C'est l'habitant qui ne connaît pas son quartier et qui en reconnaît à peine les photos.

« Euh, je crois que j'habite ici, l'impasse. Avant, il y avait une usine de vêtements, je ne me rappelle plus. »

« Ca doit être le truc qui est devant chez moi, passe jamais. »

« Je ne vais pas dans ce nouvel aménagement, je reste ici. »
L'obligé ne participe pas à la vie du quartier et souvent, y reste le moins possible. Il multiplie les pratiques dans d'autres lieux de la ville, qui semblent être mieux mémorisés.

Figure 4 : l'étranger

C'est l'habitant qui vit depuis peu de temps dans le quartier. Il pourrait être celui qui identifie le moins les photos présentées, mais au contraire, il a une bonne connaissance du quartier comme de la ville. Il s'informe et les autres habitants lui racontent l'histoire du quartier. Sa perception mémorisée est actuelle, mais il est capable de restituer la mémoire collective entendue et mémorisée.
« Je crois que c'était la chaufferie Léon Jouhaux. Là, c'est un truc municipal qui a plus d'un an. »
Au travers de la découverte de la mémoire du quartier, l'étranger est peu à peu intégré et prend sa place d'habitant. On pourrait, nous aussi, se comparer à cette figure de l'étranger. Ne connaissant pas le quartier avant cette étude, c'est bien par les récits que nous avons récoltés que nous restituons toute cette analyse.

Les figures permettent d'identifier les statuts des habitants et leurs mémorisations du quartier. La maîtrise des paroles de la mémoire collective, le vécu mémorisé dans le quartier qualifient l'habitant par une des figures énoncées.

C. MOTIFS

Le motif exprime l'organisation des perceptions mémorisées, toujours à travers le récit.

Dater

L'ordre de succession des éléments mémorisés appelle une mise en chronologie. L'habitant mémorise ses perceptions dans une organisation temporelle linéaire et non fragmentée. Il peut dater, par exemple des transformations, des évènements, de façon cohérente.
« Moi, je suis arrivée en 62 et j'ai été logée en 63. J'avais mes parents qui habitaient rue Ponsart à la Bajatière et ils m'ont hébergé, et quand j'ai eu mes appartements, je suis restée là-bas. Après, j'ai eu une attribution. »
« C'est pas la même. Y en avait une qui a pris feu, mais c'est pas la même. On a reconstruit celle-ci après. Elle a toujours existé, toujours au même endroit et c'est pour ça que maintenant, ils veulent la sortir de la cité. »

Sédimenter

Les éléments mémorisés se succèdent au fur et à mesure et construisent l'appréhension des dispositifs par la perception actualisée. L'habitant est capable de restituer toutes les étapes de modifications d'un dispositif dans le temps avec la connaissance de sa perception actuelle.
« Ils ont décidé d'arrêter les fouilles et qu'ils n'allaient pas construire maintenant. Donc là, c'est le début de j'sais pas quoi, les fondations qui sont arrêtées et ils les ont reprises, et là tu vois, c'est dans un état. Donc, ouais, ils ont utilisé les gros moyens. Par contre, là, une fois qu'ils ont commencé, je crois que c'est des voiles, donc ça a été rapide, je crois en deux mois, ils ont presque terminé là. »
« C'était une petite maison comme celle-ci et puis je pense que les gens qui l'ont restaurée, pour agrandir, ils ont fait un autre pan et je regarde d'évolution, j'sais pas, y a longtemps, depuis que je suis là, la maison s'agrandit. »

Au fur et à mesure de la répétition de ses cheminements, l'habitant réactualise et sédimente sa mémoire.

Décaler / Faire référence

Par la perception actuelle, un indice de récupération rétroactive la mémoire de dispositifs autres que ceux présentés à l'habitant. Par exemple, un bâtiment peut évoquer un bâtiment d'un autre quartier que celui dans lequel il est. Son esthétique, le contexte dans lequel il est montré s'apparente à une autre perception mémorisée.

« Là, c'est en hiver, il y a de la neige. » (les photos ont été prises au mois d'avril)

« C'est world Tour center ? Y a qu'à Teysseire qu'il y a des tours comme celles-là ! »

« La Villeneuve ? »

« C'est la tour Albert Chamane, on ne connaît pas. »

Ces irruptions sont souvent la raison d'une confusion dans le positionnement spatial de l'habitant. Souvent, les tours du quartier de l'Abbaye étaient identifiées par celles de Teysseire. Non seulement, topographiquement, elles ne sont pas éloignées, mais elles témoignent aussi de la fragmentation des perceptions mémorisées de l'habitant.

Confondre / Perdre ses repères

Dans le récit, l'habitant modifie la chronologie fidèle des dispositifs mémorisés. Il utilise alors des repères qui lui permettent de reconstruire la chronologie correcte car c'est surtout dans la datation d'un élément que l'habitant utilise ce motif. Il se souvient d'autres dispositifs mémorisés au même moment afin de s'orienter dans le temps passé. Et c'est grâce à cette association de temporalités que la chronologie est restituée.

« Je ne me rappelle plus de la chaufferie. Je crois qu'ils l'ont détruite depuis plusieurs années, en 1989-90. Mais, je crois pas, car y avait une cigogne qui avait fait son nid dans la cheminée et Mélanie l'avait vue, ce devait être en 1993, elle n'était plus bébé. »

C'est à travers le récit que les processus de mémorisation sont identifiés et qualifiés par des effets, des figures et des motifs. La rhétorique utilisée par l'habitant est bien la *« métonymie entre temps du récit discursif et moment de vécu »*[68]. **C'est le racontable qui constitue l'expression du mémorable** et la manière de communiquer ce racontable nous permet d'accéder aux processus de mémorisation. Nous n'avons pas interprété ce qui nous a été décrit, mais nous avons analysé les mots, leur structure pour faire ressortir la façon dont les dispositifs perçus sont mémorisés.

Nous allons mettre en évidence les modalités des cheminements habituels définies par une rhétorique mémorisée jour après jour.

2.3. CHEMINEMENTS HABITUELS, UNE ATTITUDE EUPRAXIQUE MEMORISEE

Après l'identification des dispositifs et processus de mémorisation, nous abordons une qualification des cheminements par la mémoire. Elle s'effectue aussi par des effets, des figures et des motifs.

A. EFFETS

Ici, l'effet qualifie une dialectique entre la perception mémorisée et le cheminement. Par la répétition, l'habitant utilise cette mémoire pour rendre son parcours plus fluide.

[68] AUGOYARD Jean-François « La conduite de récit », op. cit. p. 177

Effet d'articulation

L'habitant mémorise la chronologie des actions qu'il effectue : sa position dans l'espace, l'articulation à une autre posture constitue un scénario mémorisé inconsciemment. En effet, le nombre de pas qui le mène d'un endroit à un autre est enregistré, la posture dans l'espace est mise en équilibre, l'interaction avec l'environnement est anticipée. C'est par la perception des dispositifs que l'habitant organise ses actions.

« Alors là, une fois que je sors, ça c'est à chaque fois la même chose, c'est les panneaux publicitaires. »

« Non, je coupe le p'tit bout là-bas, vous voyez entre les deux petits. C'est vrai que comme disait ma sœur tout à l'heure, bah, c'est comme un point de repère, la cabine téléphonique. »

« Bon, on va passer par là pour commencer. Alors par là, y a la boulangerie, y a le marché, y a un coiffeur, des p'tits commerces, y a un bureau de tabac. Alors, on passe par là. »

Cet effet s'exprime au travers du récit par des mots de liaisons ou d'articulations. Les successions d'actions s'énoncent dans les visites lors des changements de directions. Mais, même s'il est plus difficile de l'illustrer, cet effet est l'organisation nécessaire des perceptions mémorisées dans la routine.

Effet d'anticipation

Comme l'habitant a mémorisé son cheminement, il sait à quel moment il va devoir anticiper son action pour rester dans le rythme de sa marche. Ces actions anticipées sont souvent celles qui rompent le cheminement par un obstacle ou qui supposent un changement de direction.

« Là, je traverse, mais si je traverse en ville, que je vais au centre ville, je passe là mais si je vais, si je vais ailleurs, par exemple vers la Poste, je longe là et je passe là. Mais en général, je coupe là. »

« Alors en général, une fois que j'arrive là, j'ai tendance à ne pas aller jusqu'au bout pour traverser, je traverse directement. (…) Parce que je vais à Albert 1^{ier}. »

« Je vais de l'autre côté quand je vais à la boucherie de l'Abbaye au fond là-bas, parce que c'est sur ma droite. »

L'anticipation intervient grâce à une bonne connaissance du parcours et permet la continuité du rythme mémorisé. Car l'installation dans la routine passe par un contrôle du rythme de son cheminement.

Effet de contrôle

Par l'habitude, l'habitant se fie à ses perceptions mémorisées et n'est pas forcément attentif à son environnement. Il doit mémoriser les moments et les lieux où un risque pour lui demeure malgré sa bonne connaissance. Ce contrôle se porte plus particulièrement sur des objets, même si c'est l'environnement lui-même qui est en perpétuel changement.

« C'est que là, on fait jamais attention lorsqu'on traverse, parce que je sais pas… On dit que ce sont les piétons les prioritaires, alors, je fais jamais attention. On se sent, en fait, j'sais pas en sécurité, peut-être parce que là, c'est une petite rue, donc on se dit, celui qui va venir… il va s'arrêter quoi. »

« Donc là, je fais attention aux crottes de chien, aux racines d'arbres et… au trottoir. »

« Non, je ne fais pas attention aux feux, je fais attention aux voitures. »

L'habitant mémorise aussi quelle modalité sensorielle sera solliciter pour exercer ce contrôle. Dans le premier exemple, l'habitant fera attention aux sons qui peuvent venir de cette petite rue pour signaler l'arrivée d'une voiture. Dans le troisième exemple, il sollicitera à la fois sa

perception sonore et visuelle. L'effet de contrôle est à la fois la perception activée, mais aussi l'anticipation d'activer peut-être sa perception.

Effet d'association

L'habitant identifie un lieu par une personne ou un expérience vécue. Cet effet s'apparente à la métonymie, puisque l'image associée devient un dispositif mémorisé.

« Et je connais une amie qui travaille au cabinet de radiologie donc, je passe là lui dire coucou quand elle travaille. (…) Oui, parce que je passe au cabinet là et que je lui dis coucou de temps en temps, je pense que je passe là, je traverse pour aller au marché. »

Dans cet exemple, l'amie devient un repère qui constitue le cheminement.

Les effets présentent l'interaction entre l'habitude mémorisée et une potentielle attention que suscite le cheminement. Car le parcours est une activité qui ne peut pas s'effectuer que par la mémorisation. L'habitude est bien l'articulation entre les perceptions mémorisées et une perception active.

B. FIGURES

Toujours sous la forme d'un personnage caricaturale, la figure présente les attitudes multiples que l'habitant occupe dans ses cheminements.

Figure 5 : celui qui peut y aller les yeux fermés

Très souvent, les habitants disaient cette expression lorsqu'on leur demandait de préciser leur description. C'est la figure de la routine. Elle témoigne de la mémorisation complètement intériorisée par l'habitant, au point qu'il a l'impression de ne plus avoir besoin de sa perception activée.

« Bon, puis on a l'habitude, on peut même y aller les yeux fermés, ça fait des années qu'on suit ce même chemin, qu'on fait ce même trajet. »

Figure 6 : celui qui coupe

C'est l'habitant qui prend tous les raccourcis possibles pour aller à un endroit précis. Couper signifie souvent que l'habitant ne respecte pas un cheminement ordonné : il ne prend plus les trottoirs ou les chemins qualifiés, il s'approprie des passages qui semblent être à sa seule connaissance.

« Je pourrais prendre la rue qui est à quelques mètres plus loin, mais j'aime bien marcher dans l'herbe pour couper parce que je trouve cela agréable. »

« C'est le champ sur l'avenue qui donne sur le Collège Edouard Vaillant. On passent par là et on coupe par la rue et après on prend le p'tit chemin dans le champ, c'est un p'tit raccourci. »

Figure 7 : le passant

Lors des entretiens, nous avons remarqué que lorsque l'habitant précisait qu'il passait, cela ne signifiait pas qu'il allait à cet endroit. Passer, pour l'habitant, définit un lieu que son cheminement rencontre, mais pas le but de son cheminement. Il décrit alors beaucoup de lieux qu'il connaît parce qu'il passe tout le temps devant, mais qui n'ont pas un attrait remarquable pour lui.

« On passe toujours devant, mais ils vont la démolir. »

« Je connais aussi, je passe forcément. »

Figure 8 : le promeneur

C'est l'habitant qui prend le temps de s'attarder dans les lieux de son quartier. Il profite de ses cheminements pour découvrir son territoire. Le promeneur ne va pas non plus à des endroits précis, il se laisse guider pour une meilleure connaissance. Cette figure reste occasionnelle dans la mesure où l'habitant dispose de temps pour prendre le risque de se perdre et de rallonger son chemin.

« E : Vous vous baladez à l'intérieur du quartier ?

A : Oui, je traverse des fois, le dimanche quand je marche, je suis passée par là. »

Les figures définissent l'attitude de l'habitant dans sa routine. Elles prennent places dans le répertoire des figures définies par Jean-François Augoyard dans son essai *Pas à Pas*[69], en ne qualifiant que les cheminements habituels mémorisés.

C. MOTIFS

Ils nous permettent de comprendre comment l'habitant compose son cheminement. C'est la rhétorique de l'expression de son vécu à l'échelle du quartier.

La ligne droite

Comme l'habitant connaît très bien son parcours, il ''économise'' son effort en privilégiant les postures les plus rapides. Aussi, le cheminement est composé de lignes droites qui s'articulent entre elles à un changement de direction et qui relient un point à un autre.

« Et puis je traverse après, et je file. C'est tout le même trottoir, le même côté, les commerces sont tous du même côté alors je passe de ce côté. »

Le raccourci

Dans la même idée, le raccourci offre la possibilité à l'habitant de gagner du temps. Ce motif est l'expression de sa bonne connaissance du territoire. Il a emprunté des chemins différents pour trouver celui de sa routine, celui qui lui donne l'impression d'aller plus vite.

« Oui, je regarde parce qu'un jour, j'ai voulu prendre un raccourci et puis je me suis cassée le nez, après je pouvais plus sortir. »

Mais l'habitant s'interdit des lieux parce qu'il a l'impression qu'ils ne sont pas publics ou qu'il peut déranger une intimité. Ses raccourcis sont donc limités mais deviennent une nouvelle écriture du quartier.

« Non, pas l'impression de ne pas être chez moi, mais l'impression un peu de… de violer un lieu privé, de rentrer là où je n'ai pas le droit de rentrer, et donc y a des règles quand même à suivre, c'est une propriété privée. »

La boucle

L'habitant compose son parcours et, tout en l'effectuant au plus court, il essaie de diversifier les lieux où il peut passer. Il décrit alors une boucle, commençant par un chemin pour revenir par un autre. Il peut alors disposer de tous les services présents sur son parcours.

« Quand je viens de la pharmacie et qu'en même temps je vais au marché, je passe par là. »

« Mais ça je le fais, je coupe après pour m'en aller, je coupe par ici. Maintenant, on va faire… ou je fais l'inverse… j'arrive par là et je retourne par là mais je fais un circuit pour pas passer… Je prends le marchand d'œufs est là le samedi. »

[69] AUGOYARD Jean-François – *Pas à pas.* Op. cit.

« Donc là, c'est la rue Elie Cartan qui rejoint la place de la commune, le marché et le centre social et qui rejoint la rue Léon Jouhaux où il y a le CES Vercors et le lycée, et après on reprend sur les commerces et là on va, on retombe sur l'avenue Léon Jouhaux, pareil, et je sais plus si c'est la rue Jules Ferry. »
Comme l'habitant emprunte très souvent les mêmes parcours, son aller et son retour sont différents et composent ainsi son habitude.

Le détour

C'est le motif qui déroge à l'idée de minimiser la répétition. En effet, parce que l'habitant a envie de passer à des endroits qui lui plaisent plus, il peut rallonger son cheminement. Le détour lui procure une sensation agréable et lui fait profiter des "beautés" du quartier.
« E : Et là, vous reprenez pas celle-là ?
A : Non, parce c'est comme cela. Euh… je sais pas c'est l'habitude. Non, c'est plus long par là.
E : Et quand vous avez pas trop de temps, vous prenez l'autre rue ?
A : Oui, bien sûr, ça m'arrive, je coupe. »

C'est par la mémorisation des ambiances que l'habitant compose une écriture de son parcours. Il organise son dessin spatial par l'appropriation de l'espace public. L'habitant se constitue un territoire et définit une ritournelle : *« on appelle ritournelle tout ensemble de matières d'expression qui trace un territoire et qui se développe en motifs territoriaux, en paysages territoriaux »*[70]. **Cette ritournelle** compose une valse des ambiances[71] où effets, figures, motifs mettent en relation la mémorisation des cheminements et une rhétorique maîtrisée par l'habitant dans son quartier.

La compréhension des processus de mémorisation, la définition d'une ritournelle des cheminements habituels nous permettent d'aborder la constitution de l'imaginaire habitant. En effet, en interrogeant la mémoire habitante, on accède à des images fixées par la mémorisation des ambiances. Nous allons donc mettre en évidence la relation entre la mémorisation et l'imaginaire habitant.

2.4. L'HABITANT, A LA RENCONTRE DE SA MEMOIRE ET DE SON IMAGINAIRE

La mémorisation exprime un rapport au monde. L'habitant fixe son existence au travers d'une rhétorique mémorisée dans un territoire qu'il maîtrise et qui le sollicite. Aussi, dans son rôle d'acteur, l'habitant transfigure la réalité pour installer un imaginaire quotidien. Nous présentons la relation inverse à celle définie dans notre première partie à savoir la constitution de l'imaginaire habitant au travers des mémorisations.

A. STRUCTURER

L'habitant sélectionne des dispositifs de mémoire pour structurer des images. Cette structure s'établit par la mise en métaphore des éléments mémorisés. La mémoire propose des images qui ordonnent l'imaginaire de l'habitant.

[70] DELEUZE Gilles, GUATTARI Felix – *Mille plateaux, Capitalisme et schizophrénie* cité par PETITEAU Jean-Yves et PASQUIER Elisabeth « La méthode des itinéraires : récits et parcours », op. cit. p.65
[71] Référence à l'article de AMPHOUX Pascal « La valse des ambiances », op. cit. où il s'appuie sur la définition de la ritournelle.

« Bon, c'est vrai que c'était un bâtiment qui ne servait plus à rien, mais c'est un bâtiment qui a vécu, qui a connu une histoire. Ca faisait partie de la ville, de l'histoire du quartier. Un peu comme une antiquité. »
Dans cet exemple, la chaufferie détruite est personnifiée, l'habitant lui attribue les actes d'une personne réelle (a vécu, a connu une histoire). Son affection vis-à-vis de cette image se traduit au travers de l'humanisation de l'objet. Par cette métaphore, l'habitant accède à une représentation plus forte de la chaufferie : c'est une antiquité. Elle transporte l'image d'un objet d'art d'une époque ancienne pour structurer l'image de son souvenir. De plus, la chaufferie n'existe plus en tant qu'objet, mais l'habitant la nomme encore présente.

B. S'APPROPRIER

L'habitant s'approprie, par la mémorisation, des dispositifs de son quartier. De l'ordre de l'espace public, l'objet désigné devient propriété privé. Car il participe au quotidien de l'habitant et fait partie de sa routine, de sa vie. Le dispositif est possédé au travers du récit.
« Je regarde mon platane, il a cent ans et quelques, il est classé. »
« On s'assoie sur celui-ci, c'est notre banc. C'est celui-ci, y a de l'ombre, on est toujours là. Et c'est drôle quand on vient, c'est toujours les mêmes gens et les mêmes bancs, on se retrouve toujours au même endroit. »
Cette appartenance qualifie un rapport d'intimité entre l'habitant et l'objet, entre l'habitant et son territoire. Par la répétition de ses habitudes, l'habitant se sent chez lui, l'espace public devient espace privé.

C. EVOQUER

Par le récit de mémorisations, il existe l'évocation d'un imaginaire au travers de figures de styles, de rhétoriques qui transforment la description du réel. Les mots intègrent souvent des sens propres et figurés qui sont employés par l'habitant inconsciemment. Pour lui, il nomme les choses telles qu'il les perçoit alors qu'il exprime déjà une image filtrée par son imaginaire.
« On a l'impression d'être dans une forêt, dans les buissons qui sont de chaque côté. »
« Déjà ici, on se trouve à la campagne. »
« Rejoint peut-être l'Ile d'Amour, c'est désertique. »
Par la description, l'habitant évoque des images issues de sa mémorisation de l'expérience. Ce sont ces images qui identifient les représentations d'un territoire.

D. SYMBOLISER

Les images peuvent devenir des symboles : *« le symbole est, comme l'allégorie, reconduction du sensible, du figuré au signifié, mais en plus, il est par la nature même du signifié inaccessible, épiphanie, c'est-à-dire apparition, par et dans le signifiant, l'indicible. »*[72]
L'habitant nomme donc un dispositif non pas par sa perception, mais par une image irréelle qui devient un qualitatif. Dans l'exemple de la chaufferie, le symbole qui apparaît est celui de l'antiquité. La chaufferie prend l'image de l'objet d'art alors qu'elle n'en a jamais été un. Et c'est bien par la mémoire que ce symbole naît, car pour qualifier le dispositif de mémoire, l'habitant fait appel à un symbole.
« Il y avait la chaufferie, la grande cheminée qu'ils ont fait tomber. »
Cette figure de l'imaginaire caractérise une image remarquable et l'habitant l'effectue au travers de cette métaphore.

[72] DURAND Gilbert – *L'imagination symbolique*. PUF, Quadrige, 1964

E. PROJETER

L'habitant peut mettre en scène la réalisation de désirs plus ou moins conscients par son imaginaire[73]. En effet, il projette un avenir sur une perception de sa routine. Les dispositifs mémorisés lui évoquent une image future qui sera canalisée par son imaginaire.

« D'un côté y a la route, et on pourrait faire quelque chose de tout ce vide, en plus on peut même pas passer dedans. »

« J'imagine qu'on va construire quelque chose. »

L'habitant participe à la projection de son territoire et devine ses potentielles transformations.

F. FANTASMER

Dans les visites, il y a eu particulièrement un habitant qui ne nous décrivait pas ce qu'il percevait, mais ce qu'il imaginait à partir de cette perception. Il nous a donc raconté les histoires qu'il avait construites autour de ses expériences habituelles.

« C'est bizarre, parce qu'on a l'impression qu'ils sont enterrés et en général, quand les votes sont ouverts, d'abord les gens se protègent, il y a les rideaux et tout, on ne peut pas voir ce qu'il y a dedans, mais par contre, eux, ils peuvent nous voir. Et on a l'impression que ça les dérange pas de vivre comme cela. Ils n'existent pas. Ils se protègent contre cela mais peut-être qu'ils n'ont pas le choix d'aller ailleurs. (…) Et ça doit être gênant pour eux de se sentir comme cela. »

Dans cet exemple, on se rend compte que l'habitant invente une réalité à partir des dispositifs mémorisés. Il imagine une vie aux gens qui habitent à l'endroit décrit, leurs sentiments. Cette imagination est la figure maximale de l'imaginaire. L'habitant, non seulement transfigure la réalité, mais il la conçoit de toute pièce.

On peut mettre en évidence l'ensemble des effets, figures et motifs qui définissent les processus de mémorisation et la construction de l'imaginaire.

EFFETS	FIGURES	MOTIFS	IMAGINAIRE
Positionnement	L'historien	Dater	Structurer
Embellissement	L'habitant-voyageur	Sédimenter	S'approprier
Débordement	L'obligé	Décaler/faire référence	Evoquer
Occultation	L'étranger	Confondre/perdre ses repères	Symboliser
Articulation	Celui qui y va les yeux fermés	La ligne droite	Projeter
Anticipation	Celui qui coupe	Le raccourci	Fantasmer
Contrôle	Le passant	La boucle	
Association	Le promeneur	Le détour	

Il existe une réelle interaction entre la mémoire et l'imaginaire. Car les dispositifs et les processus mémorisés, les images de mémoire collective fondent l'imaginaire de l'habitant. *« Bien loin d'être le reliquaire ou la poubelle du passé, elle [la mémoire] vit de croire à des possibles et de les attendre, vigilante, à l'affût. »*[74] **La mémorisation des ambiances urbaines structure des occasions qui permettent à l'habitant de construire un imaginaire de son territoire.** C'est grâce à sa connaissance du réel qu'il définit une relation sensible plus ou moins impliquée avec son environnement : ces relations s'identifient au travers des images exprimées.

[73] LAVAUD Laurent – *L'image.* Paris, Flammarion, Corpus, 1999, p.216 pour la définition du fantasme
[74] DE CERTEAU Michel, op. cit. p.131

3. RETOUR CRITIQUE

Nous allons énoncer les limites qui sont apparues durant cette recherche à la fois au niveau des méthodes employées, mais aussi au niveau de l'analyse établie.

3.1. RETOUR CRITIQUE SUR LES DEMARCHES EMPLOYEES

A. UNE VALIDITE A MESURER

En effet, pour plusieurs raisons, le temps consacré aux exercices *in situ* n'a pas permis de récolter suffisamment d'entretiens. Ce nombre, qu'on peut juger faible, témoigne des limites liées au temps imparti pour cette recherche de DEA. Cependant, ces entretiens nous ont permis d'accéder à une analyse assez développée. Aussi, pour la méthode de l'album photos (dix entretiens), nous considérons qu'un nombre supérieur de rencontres aurait multiplié les représentations, mais n'aurait changé les conclusions énoncées. Par contre, pour la méthode des visites commentées (cinq visites), il est sûr que nos quelques visites n'assurent pas une valeur de connaissance intangible : d'autres visites auraient permis de consolider le vocabulaire sélectionné et de l'affûter.

Par ailleurs, l'autre objectif de cette recherche, qui était d'expérimenter la méthode hybride des visites commentées, a été réalisé. Et, même si elle reste encore au stade de son établissement, elle semble répondre aux hypothèses posées, ce qui est intéressant pour notre recherche méthodologique.

B. LIMITES DE L'ALBUM PHOTOS

Assurément, la méthode de l'album photo est peut-être la démarche qui nous satisfait le moins. Liée à une échelle du territoire assez grande, les informations qui en sont issues restent assez caricaturales. En effet, il existe bien une mémoire collective identifiée, mais elle s'associe à des lieux exemplaires. Nous ne sommes pas arrivés à déclencher un récit plus ciblé sur la constitution de cette mémoire.

Cependant, elle nous informe réellement sur les pratiques et les représentations caractéristiques de l'axe Cargo-Campus. Les objectifs attribués à cette méthode n'ont pas tous été atteints, mais elle apporte déjà, à son niveau, les paroles uniques sur une mémoire potentielle construite, expressive du vécu habitant.

C. LIMITES DE LA VISITE COMMENTEE

Demander aux habitants de décrire leur routine est la limite évidente de cette méthode. L'enquêteur doit savoir demander à l'habitant de développer la description d'une expression stéréotypée : « c'est calme », « c'est agréable ». Ensuite, le récit reste souvent à la hauteur d'une description visuelle et évoque très peu les autres modalités sensorielles. Aussi, il faut qu'indirectement le chercheur propose à l'habitant de décrire son ressenti. Enfin, l'ensemble des habitants nous ont emmenés dans les lieux caractéristiques de leur quartier et il aurait été intéressant qu'ils nous fassent découvrir des lieux secrets, cachés et moins institutionnalisés.

Mais cette méthode nous fait accéder aux dispositifs et aux processus de mémorisation. Aussi, elle pourrait être complétée par une représentation visuelle pour synthétiser les parcours empruntés : prise de photos par une tierce personne, filmage de l'ensemble du parcours afin de mettre en évidence les attitudes de l'habitant tout au long de la description.

3.2. RETOUR CRITIQUE SUR LE REPERTOIRE ETABLI

A. IMAGES CHOISIES

Dans la présentation des images représentatives du site étudié, toutes les images n'ont pas été développées. En effet, car une présentation intégrale aurait rendu confus l'analyse, la sélection a permis de faire ressortir les supports de l'imaginaire existant de l'axe Cargo-Campus. Ces images isolées peuvent constituer une attention particulière dans la phase de l'élaboration d'un projet d'aménagement : doivent-elles être conservées comme elles sont évoquées aujourd'hui ou participent-elles à la restructuration du territoire et la re-composition d'un nouvel imaginaire ?

B. LISTE NON EXHAUSTIVE

Le répertoire développé ne se limite pas au vocabulaire identifié. En effet, il mérite d'être complété et enrichi par des relations plus subtiles ou manquantes, car il exprime les résultats mis en forme des méthodes établies. Aussi, par l'interprétation d'autres résultats, on pourrait définir d'autres variations, tout en conservant les grands termes énoncés.

Et pourtant, même si ce répertoire n'est pas exhaustif, il assoit toutefois un outil à compléter d'analyse des ambiances, dans le champ de la mémoire et de l'espace public.

Conclusion

Par l'élaboration d'un répertoire définissant les dispositifs de mémoire, les processus de mémorisation, l'interaction entre la mémoire habitante et la construction d'un imaginaire, nous avons redonné place à l'habitant au sein de ses espaces vécus pour les comprendre. Car il s'agissait bien de se constituer des outils d'analyse pour appréhender le projet urbain.

Les outils d'aide à la conception peuvent être de l'ordre du dessin, de la modélisation, de l'analyse de l'existant et notre recherche a proposé d'interpréter, de nommer l'expérience des phénomènes pour construire une démarche de projet.

L'intégration de la définition des ambiances dans ce travail permet d'aborder l'espace public non seulement par sa dimension construite mais aussi par cette écriture de la routine que crée l'habitant chaque jour. **L'habitant est bien celui qui a les compétences à vivre ses espaces, à dire ses espaces**. Ces compétences doivent donc être prises en compte car elles offrent des informations qui ne sont pas uniquement observables et mesurables. C'est pourquoi, il est important de se constituer des méthodes *in situ* qui positionnent l'habitant dans l'action. A travers ses cheminements et ses récits, l'habitant devient l'expert le mieux placé pour décrire son quotidien. Cette mise en action sollicite sa participation, il devient acteur dans l'élaboration des éléments d'analyse.

L'habitant se retrouve donc dans la lecture de la multiplicité des récits, ce qui l'incite à s'impliquer et à participer au projet urbain. Et cette démarche n'est pas neutre. Elle ne se contente pas d'installer une médiation entre les concepteurs et les usagers, mais de comprendre et de s'appuyer sur une écriture existante pour en projeter une nouvelle.

On pourrait penser que cette méthode d'analyse d'un contexte est encore expérimentale mais, elle propose de placer l'habitant au cœur de son environnement et dans une situation de projet. Car le fait de demander de décrire à l'habitant son expérience, c'est déjà énoncer un projet. Cette recherche sur les mémorisations des ambiances urbaines a donc pris ce parti d'analyse pour nommer des dispositifs sensibles, des effets, des figures et des motifs qui permettent de comprendre l'appréhension de l'habitant avec son environnement.

L'imaginaire, qu'il soit structuration, appropriation, évocation, symbolisation, projection ou fantasme dévoile aux concepteurs des images mémorisées, des images remarquables que l'habitant personnalise, déforme pour parler de son territoire. L'image incarne donc le rapport au monde de l'habitant. Le fait d'analyser et d'isoler des images décrites par les habitants peut permettre aux concepteurs de prendre parti. Ils prennent connaissance de la structure du territoire au travers des pratiques, mais aussi à travers la mémoire, qui peu à peu installent l'habitant dans sa routine.

Un projet urbain s'apparente non seulement à un événement, mais à une transformation, un dérangement dans la routine. L'habitant doit prendre le temps de se construire une nouvelle découverte de ce territoire mis en « désordre ». Car, un nouvel aménagement s'identifie, non pas à une continuité, mais à une nouvelle écriture dont l'habitant se saisit pour la maîtriser. Il doit à nouveau installer sa routine, répéter ses actions, ses perceptions, ses représentations pour les mémoriser.

Le projet qualifie un temps autre, un temps où l'habitant n'est plus *celui qui y va les yeux fermés*, mais celui qui devient acteur de ce projet. Ce temps de transformation s'appuie sur ce qui existe et modifie, qualifie, révèle, pour projeter un nouvel espace à vivre. Le projet proposé ne peut pas se dire fini, dans la mesure où il doit être soumis à l'usage des habitants, à la mémorisation des représentations sociales et culturelles. Car le risque est peut-être d'oublier que tout espace public suscite l'appropriation et que c'est l'habitant qui invente son expérience sensible.

Il faut donc, sans doute, prendre encore ce temps, qui se situe entre la découverte du nouveau projet par l'habitant, et son appropriation, son installation dans la routine. C'est l'habitant qui « finalise » l'aménagement par son écriture, sa mémorisation et son imaginaire construit.

Jean-François Augoyard[75] écrit : *« Habiter, c'est configurer l'espace, c'est « modaliser »*, nous pourrions dire, par analogie, en conclusion :

- habiter, c'est mémoriser son cheminement,
- habiter, c'est modaliser par l'expérience,
- **habiter, c'est imaginer un territoire par les modalités sensibles mémorisées.**

> *« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources. (…)*
> *De tels lieux n'existent pas et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.*
> *Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. »*[76]

[75] AUGOYARD Jean-François – *Pas à pas*. op. cit. p.159
[76] PEREC Georges – *Espèces d'espaces*. op. cit.

Bibliographie

AUGE Marc – *L'impossible voyage. Le tourisme et ses images*. Paris, Payot & Rivages, coll. Petite bibliothèque, 1997

AUGE Marc – *Les formes de l'oubli.* Paris, Payot & Rivages, coll. Petite bibliothèque, 2001

AUGOYARD Jean-François – *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Paris, Ed. du Seuil, 1979

BADDELEY Alan – *La mémoire humaine, théorie et pratique*. Grenoble, PUG, 1992, traduction de l'anglais sous la direction de Solange Hollard

BOURRIAUD Nicolas – *Esthétique relationnelle*. Ed. Presses du réel, 1998

CALLE Sophie – *Souvenirs de Berlin-Est*. Actes Sud, 1998

CASATI Roberto, DOKIC Jérôme – *La philosophie du son*. Nîmes, éd. Jacqueline Chambon, 1994

de CERTEAU Michel – *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Gallimard, folio essais n°146, 1990

CHALAS Yves – *L'invention de la ville*. Paris, éd. Economica, Anthropos, coll. Villes, 2000

CHALAS Yves et TORGUE Henry – *La ville latente.* Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles. Université des Sciences Sociales de Grenoble, DUP SO 31396, octobre 1981

CHALAS Yves et TORGUE Henry – *Fragments et figures du quotidien réhabilité* – L'exemple des vieux quartiers de Grenoble. Université des Sciences Sociales de Grenoble, contrat ANAH 86179, mai 1988

COUIC Marie-Christine, ROUX Jean-Michel et al. – *A l'entour du cemitière*. Un parcours dans le quartier du Crêt de Roch (St Etienne) – Lectures du site, enjeux du projet. Commande n°011358, juin-décembre 2001

DA SILVA NEVES Rui – *Psychologie cognitive*. Paris, Armand Colin, coll. Synthèse, 1999

DURAND Gilbert – *L'imagination symbolique*. PUF, Quadrige, 1964

DURAND Gilbert – *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Ed. Bordas, 1969

Sous la direction de GROSJEAN Michèle et THIBAUD Jean-Paul. *L'espace urbain en méthodes*. Marseille, Parenthèses, 2001

HALBWACHS Maurice– *La mémoire collective*. PUF, Paris, 1949

T. HALL Edward– *La danse de la vie*. Ed. du seuil, essais n°247, 1984

JIMENEZ Manuel – *La psychologie de la perception*. Flammarion, coll. Dominos, 1997

LAVAUD Laurent – *L'image.* Paris, Flammarion, Corpus, 1999

LEROUX Martine, THIBAUD Jean-Paul et al. – *Compositions sensibles de la ville*. Ville émergente et sensorialité. Cresson, UMR CNRS 1563, recherche n° F97-97, juin 2000

LIEURY Alain – *La mémoire. Du cerveau à l'école.* Flammarion, coll. Dominos, 1993

LUCCI Vincent dir., MILLET Agnès, BILLIEZ Jacqueline, SAUTOT Jean-Pierre, TIXIER Nicolas – *Des écrits dans la ville. Sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*. Ed. L'Harmattan, 1998

LYNCH Kevin – *L'image de la cité*. Paris, Dunod, 1998

MERLEAU-PONTY Maurice– *Phénoménologie de la perception*. Gallimard, coll. tel, 1945

NICOLAS Serge – *La mémoire humaine.* Une perspective fonctionnaliste. L'Harmattan, 2000

PEREC Georges – *L'infra-ordinaire*. Ed. du seuil, la librairie du XXIe siècle, septembre 1989

PESSIN Alain – TORGUE Henry – *Villes imaginaires*. Paris, Ed. du champ urbain, 1980

PROUST Marcel – *A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*. Paris, Le livre de poche classique, 1992. pp 88 à 91 pour la description de la madeleine

ROUBAUD Jacques – BERNARD Maurice – *Quel avenir pour la mémoire ?* Paris, Découvertes Gallimard n°349, 1997

RICOEUR Paul – *Temps et récit. 3. Le temps raconté*. Ed. du seuil, essais, 1995

L. SCHACTER Daniel – *A la recherche de la mémoire. Le passé, l'esprit et le cerveau*. De Boeck Université, 1999 – Traduction française de Béatrice Desgranges et Francis Eustache.

SANSOT Pierre – *Poétique de la ville*. Paris, Ed. Klincksteck, 1973

SANSOT Pierre – *Les formes sensibles de la vie sociale*. Paris, PUF, 1986

STRAUS Erwin – *Du sens des sens*. Grenoble, Ed. Jérôme Million, 1989, traduit de l'allemand par G. Thines et J-P. Legrand. Référence à la partie 3, chap.1 et partie 4, chap.3

TADIE Jean-Yves et Marc – *Le sens de la mémoire*. Gallimard, 1999

VERDIER Thierry – *La mémoire de l'architecte.* Essai sur quelques lieux du souvenir. Lecques, Téétète éditions, collection Des lieux et des espaces, 2001

VICKI Bruce, GREEN Patrick – *La perception visuelle, physiologie, psychologie et écologie.* Grenoble, PUG, 1993

ARTICLES

AMPHOUX Pascal « La valse des ambiances » in Autrement, Paris, numéro spécial sur *Le confort*, novembre 1992

AMPHOUX Pascal « Mémoire collective et identité en milieu urbain » in Séminaire du développement local et identité - *Du quartier à la métropole*. Berne, Unesco, 1990

AUGOYARD Jean-François « Eléments pour une théorie des ambiances architecturales et urbaines »in Les cahiers de la recherche architecturale n°42/43 – *Ambiances architecturales et urbaines*. Parenthèses, 1998

CHALAS Yves « La routine. Analyse d'une composante de la vie quotidienne à travers les pratiques d'habiter » in Cahiers internationaux de sociologie, vol. 85, 1988

DORTIER Jean-François « L'univers des représentations ou l'imaginaire de la grenouille » in Sciences Humaines – *Les représentations mentales*. N°128, juin 2002

LAROCHE Serge « De mémoire d'homme » in Le journal du CNRS n°129, septembre 2000

LECOMTE Jacques « La mémoire déchiffrée » in Sciences Humaines n°43, octobre 1994

TIBERGHIEN Guy « Psychologie de la mémoire humaine » in Sciences Humaines n°43, octobre 1994

THIBAUD Jean-Paul – TIXIER Nicolas – « L'ordinaire du regard » dans Le cabinet d'amateur, n°7-8, dec.1998

RECHERCHES DU CRESSON

AVENTIN Catherine - *Approcher les ambiances urbaines par les arts de la rue*. Recherche exploratoire sur le théâtre de rue comme révélateur et créateur d'ambiance des espaces publics. Sous la direction de Jean-François Augoyard, DEA Cresson, UMR CNRS 1563, septembre 1997

COUIC Marie-Christine – *La dimension intersensorielle dans la pratique de l'espace urbain*. Sous la direction de Jean-François Augoyard, thèse de Doctorat Sciences pour l'ingénieur spécialité architecture, Ecole polytechnique de l'Université de Nantes, Cresson UMR CNRS 1563, janvier 2000

FEKIH Kabil – *La carte mentale sonore* – Etude sur son mode de constitution, le cas du Musée de Grenoble. Sous la direction de Yves Chalas, DEA Cresson, UMR CNRS 1563, septembre 2000

TIXIER Nicolas – *Morphodynamique des ambiances construites*. Sous la direction de Jean-François Augoyard, thèse de Doctorat Sciences pour l'ingénieur spécialité architecture, Ecole polytechnique de l'Université de Nantes, Cresson UMR CNRS 1563, novembre 2001

THOMAS Rachel – *Les conduites piétonnières des non-voyants en ville*. Sous la direction de Jean-Paul Thibaud, DEA Cresson, UMR CNRS 1563, septembre 1996

Annexe 1

ENTREVUE AVEC DOMINIQUE GREMEAUX, DIRECTRICE DU GPV A LA METRO

Le périmètre du GPV regroupe plusieurs quartiers qui sont l'objet d'études :

- *Quartier Renaudie*

Une étude urbaine est en cours dirigée par M. Dumetier, architecte (Lyon) qui essaie de dresser un diagnostic technique concernant les espaces extérieurs et les bailleurs sociaux. Ce quartier est très unitaire et sa forma organique rend la notion d'espace public à aborder difficile. L'idée serait d'apporter un regard sur l'étude différent et de devenir une sorte de médiateur entre les élus et les associations habitantes.

- *Futur plaine des sports et loisirs*

Il est défini comme un lieu un peu infranchissable ente Grenoble et Saint Martin d'Hères. L'idée est de comprendre l'utilisation habitante de cet espace pour projeter son aménagement.

- *« Coulée verte »*

Elle deviendrait l'axe d'intérêt communautaire (piétons, cycles, voitures) qui relierait le Cargo au Campus (grand axe Est-Ouest). Elle possède une continuité paysagère mais se présente aujourd'hui comme une rupture entre le Nord et le Sud. Comment qualifier cette continuité Est/Ouest ? L'idée est de dresser un état des lieux et de comprendre comment l'axe est qualifié par les habitants. Il faudrait dévoiler une logique d'identité et d'intervention sur l'ensemble.

Le choix se portera sur la « Coulée verte ».

Annexe 2

MESURES ACOUSTIQUES DU 16 MAI 2002

LIEU	HEURE	MESURES	OBSERVATIONS
Carrefour, feux tricolores Avenue Bataillon Carmagnole Liberté-SMH	14h20	Leq : 57.8 (sur 3min) 40-45 : 13s 55-60 : 55s 45-50 : 17s 60-65 : 40s 50-55 : 43s 65-70 : 9s	Alternance entre le démarrage et l'arrêt des voitures, puis le silence
Dans le lotissement la Ceriseraie - SMH	14h30	Leq : 47.8 (sur 3min) 40-45 : 5s 55-60 : 5s 45-50 : 114s 50-55 : 56s	Bruits de proximité mais pas de voiture. On entend les oiseaux et les voix
Carrefour, fin de l'avenue Bataillon Carmagnole Liberté/début de la piste cyclable - SMH	14h40	Leq : 61.0 (sur 3min) 45-50 : 10s 60-65 : 37s 50-55 : 58s 65-70 : 16s 55-60 : 49s 70-75 : 6s	Présence de l'usine et passage de nombreux camions. Arrêt et départ des voitures au carrefour
Piste cyclable (position 1/3) SMH	14h45	Leq : 56.3 (sur 3min) 45-50 : 13s 60-65 : 23s 50-55 : 50s 65-70 : 2s 55-60 : 89s	Bruits de la nature, présence d'un fond sonore venant de l'usine
Piste cyclable (position 2/3) SMH	14h55	Leq : 52.5 (sur 3min) 45-50 : 20s 60-65 : 8s 50-55 : 126s 55-60 : 26s	Mise en route d'une tondeuse à gazon et drône urbain assez loin
Carrefour, feux tricolores Avenue Potié/avenue des Jeux Olympiques, fin de la piste cyclable - SMH	15h05	Leq : 70.3 (sur 3min) 40-45 : 13s 55-60 : 55s 45-50 : 17s 60-65 : 40s 50-55 : 43s 65-70 : 9s	Carrefour assez passant et le passage des voitures fait masque
Intersection des pistes cyclables, quartier de l'Abbaye - Grenoble	15h10	Leq : 65.7 (sur 3min) 50-55 : 9s 65-70 : 32s 55-60 : 56s 70-75 : 14s 60-65 : 57s 75-80 : 8s	Bruits ponctuels, effet de réverbération de l'avenue au-dessus
Intersection des pistes cyclables, quartier de l'Abbaye, niveau de l'avenue des Jeux Olympiques - Grenoble	15h15	Leq : 58.5 (sur 3min) 45-50 : 50s 60-65 : 23s 50-55 : 50s 65-70 : 23s 55-60 : 37s 70-75 : 6s	Passage de voitures ponctuelles, présence de vent
Le long de la piste cyclable, niveau Léon Jouhaux - Grenoble	15h35	Leq : 53.6 (sur 3min) 40-45 : 6s 55-60 : 25s 45-50 : 77s 60-65 : 19s 50-55 : 49s	Présence d'un peu de vent, drône urbain sans évènement
Le long de la rue perpendiculaire à la rue Léon Jouhaux - Grenoble	15h40	Leq : 60.9 (sur 3min) 50-55 : 3s 65-70 : 12s 55-60 : 104s 70-75 : 5s 60-65 : 53s	Drône urbain, passage de voiture ponctuel
Intérieur de la cité Léon Jouhaux - Grenoble	15h50	Leq : 47.8 (sur 3min) 40-45 : 25s 55-60 : 5s 45-50 : 91s 50-55 : 57s	Vent dans les arbres et perception d'évènements sonores au loin. Effet de réverbération
Carrefour, feux tricolores, rue Jean Bart/rue Léon Jouhaux - Grenoble	16h00	Leq : 66.6 (sur 3min) 55-60 : 16s 70-75 : 29s 60-65 : 58s 75-80 : 8s 65-70 : 67s	Effet de masque par les voitures, pas perception de drône urbain
Place du marche, quartier de l'Abbaye - Grenoble	16h10	Leq : 54.8 (sur 3min) 40-45 : 13s 55-60 : 66s 45-50 : 26s 60-65 : 11s 50-55 : 57s	Evènements sonores, drône urbain assez présent , effet de métabole
Rue de la Bajatière, devant l'Athlétic center - Grenoble	16h20	Leq : 62.4 (sur 3min) 40-45 : 5s 55-60 : 20s 45-50 : 63s 60-65 : 12s 50-55 : 70s	Présence d'un fond sonore venant de travaux au loin. Présence de vent, démarrage de voitures
Carrefour, feux tricolores, rue Léon Jouhaux/avenue des Jeux Olympiques - Grenoble	16h35	Leq : 72.2 (sur 3min) 55-60 : 8s 70-75 : 38s 60-65 : 34s 75-80 : 22s 65-70 : 66s 80-85 : 9s	Passages de nombreuses voitures, cars devant les arrêts de bus, effet de masque

ALBUM PHOTO	
Nom : Temps : Date : Age : Activité :	
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

DESCRIPTION DES PHOTOS CHOISIES :

1. Arrêt de bus Pierre Courtade de la ligne 23, côté piste cyclable, avenue du Bataillon Carmagnole liberté, Saint Martin d'Hères

2. Carrefour rue Massenet / avenue du Bataillon Carmagnole Liberté, vue des deux types d'habitations très différentes de part et d'autres de l'avenue, Saint Martin d'Hères

3. Cheminements piétons à l'intérieur du lotissement de la Ceriseraie, avenue du Bataillon Carmagnole liberté, Saint Martin d'Hères

4. Avenue du Bataillon Carmagnole liberté, vue sur les habitations et le champ en face, Saint Martin d'Hères

5. Vue de la piste cyclable vers le champ, avenue du Bataillon Carmagnole liberté, Saint Martin d'Hères

6. Entrée de Espaces Verts Dauphiné, carrefour piste cyclable / rue Paul Langevin, Saint Martin d'Hères

7. Vue début piste cyclable en direction de la nouvelle déchetterie, Saint Martin d'Hères

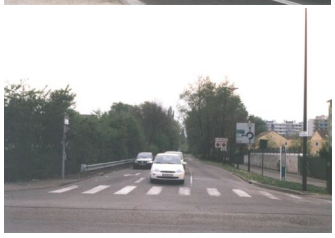
8. Vue retour sur l'avenue du Bataillon Carmagnole liberté, Saint Martin d'Hères

9. Vue sur la gauche quand on est sur la piste cyclable, Saint Martin d'Hères

10. Vue de la piste cyclable en direction de Grenoble, Saint Martin d'Hères

11. Intersection des pistes cyclables au niveau de nouvelles constructions, Saint Martin d'Hères

12. Carrefour de la Houille Blanche, rue Jules Vallès en direction de l'avenue Potié, Saint Martin d'Hères



13. Entrée de Grenoble, début de l'avenue des Jeux Olympiques, Grenoble

14. Vue du carrefour de l'avenue des Jeux Olympiques vers la piste cyclable, Grenoble

15. Promenade le long de la piste cyclable, avenue des Jeux Olympiques, Grenoble

16. Entrée de Schneider Electric, avenue des Jeux Olympiques, Grenoble

17. Stade devant les immeubles du quartier de l'Abbaye, piste cyclable, avenue des Jeux Olympiques, Grenoble

18. Piste cyclable avenue du Grand Châtelet, quartier de l'Abbaye, Grenoble

19. Vue sur la déchetterie, avenue des Jeux Olympiques, Grenoble

20. Intersection pistes cyclables, ancien pont de chemin de fer, actuellement avenue des Jeux Olympiques, Grenoble

21. Piste cyclable le long du quartier de l'Abbaye, avenue des Jeux Olympiques, Grenoble

22. Vue ensemble du carrefour avenue des Jeux Olympiques / rue Léon Jouhaux, début des habitations du quartier Teysseire, Grenoble

23. Pôle festif et immeubles du quartier Jouhaux, arrêt de bus des lignes 26 et 34 rue Léon Jouhaux, Grenoble

24. Nouvel aménagement avenue des Jeux Olympiques et quartier Léon Jouhaux, Grenoble

25. Emplacement de la tour démolie, bibliothèque du quartier Teysseire, Grenoble

26. Espace public dans le quartier Teysseire, Grenoble

27. Stade Léon Jouhaux, avenue des Jeux Olympiques, Grenoble

28. Groupe scolaire Léon Jouhaux, Grenoble

29. Vue sur les tours de Teysseire 2, au travers de l'espace libre le long de l'avenue des Jeux Olympiques, Grenoble

30. Promenade piétonne le long du foyer des jeunes travailleurs, avenue des Jeux Olympiques, Grenoble

31. Carrefour avenue des Jeux Olympiques / avenue Jean Perrot, vue sur le Cargo, Grenoble

32. Vue retour sur l'avenue des Jeux Olympiques et la piste cyclable, carrefour avenue Jean Perrot, Grenoble

Album Photo	
Nom : Bertholet Claude Date : 29/04/2002 Age : 49 ans Lieu : Léon Jouhaux	Temps : Couvert Activité : A la recherche d'un emploi
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

COMMENTAIRE DES PHOTOS

1. « C'est vers Rallye, où il y a le campus, c'est Ambroise Croisat. »
2. « Je connais bien : c'est tout en brique, en brique et en bois. » « C'est vers le Bon Pasteur, là où il y a le 26 qui passe, c'est Saint Martin d'Hères. » « Ce sont les lampadaires, y en a des comme ça vers Gières – Chamrousse, on passe là en voiture. » « On passe en vélo, là, y a la piste cyclable à côté, c'est calme. »
3. « Se sont les mêmes maisons » qu'il a déjà visitées. « S'il y a le feu, ça prend vite. » Il promène son chien parce qu'il a des copains qui habitent là-bas et il passe par l'Abbaye.
4. Encore les mêmes.
5. Reconnaît pas.
6. Pour lui, « c'est pas le centre ville, c'est vers la ville. »
7. « C'est Saint Martin d'Hères, la piste cyclable. » « J'y vais le matin en vélo, ou à pied pour promener le chien parce qu'il y a beaucoup d'herbe et d'arbres. C'est la campagne. » « Déjà ici, on se trouve à la campagne. »
8. « C'est Saint Martin d'hères, au bout, au bout. » « J'ai vraiment le sentiment d'être à la campagne. » « On est bien ici. »
9. Là, il promène son chien , il rencontre des petits bébés, des gens.
11. Là, il passe jamais
12. « C'est vers Saint Martin d'Hères. » « C'est la route qui passe là. »
15. Pour lui, c'est encore Saint Martin d'Hères. « Le dimanche matin, j'y vais. » Les voitures sont garées à côté et il a encore le sentiment d'être à la campagne.
16. Usine Schneider : « on passe toujours devant, mais ils vont la démolir. » « Il y a des gardiens. »
19. « C'est encore l'usine, la chaufferie, on la connaît bien, elle était ici avant. Y avait le charbon, ils l'ont changé de coin. »
20. « C'est chez Madame Poter quand on continue tout droit. » Il passe par là pour aller à Leclerc et il n'a pas de difficultés à traverser l'avenue.
22. « C'est le début de Teysseire : au bout là-bas, ils ont fait des villas. » « J'y ai habité treize ans et j'ai vu construire les immeubles à 14-15 ans, même le lycée. » « Avant, y avait des vaches, des chevaux. C'était la campagne, y avait des fermes, y avait les gens du voyage. »
23. « Quartier Léon Jouhaux, j'ai habité douze ans ici. » « L'usine a été démolie. »
24. « C'est ici, on se promène tous les jours. » « C'est plutôt la ville maintenant, ça commence à redevenir calme. »
25. « C'est là derrière, j'y vais tous les matins presque pour aller au bureau de tabac. »
27. « Là derrière, le terrain de foot, mais y a plus personne qui veut jouer au ballon. » « Y a plus rien pour les jeunes, ils vont détruire la MJC. Il faut aller à l'Abbaye pour trouver quelque chose, la Bajatière pour la maison des jeunes. »
28. « Il va être démoli. »
29. « C'est un terrain vague. » « J'ai travaillé 25 ans à l'usine. Ils ont changer de propriétaire, Schneider, ils ont fait des annexes et ils ont démoli. » « Le terrain vague existe depuis au moins 5 ans, vide. 2004, il doit y avoir un nouveau projet. » « On peut plus rentrer dedans, y a plus rien maintenant. »
30. « C'est juste au bout là-bas. »

Identification de la piste cyclable

Ca n'appartient pas à la même chose, les photos sont toutes différentes : Saint Martin d'Hères, Teysseire, vers la Capuche là-bas « c'est plus la campagne. » « On est mieux ici qu'en ville. » « Ce sont des morceaux de chaque endroit et c'est pas gênant d'aller d'un endroit à un autre. »

Album Photo	
Nom : Christine Berjon Date : 29/04/2002 Age : 41 ans Lieu : Léon Jouhaux	Temps : Couvert Activité : Responsable de cantine
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

COMMENTAIRE DES PHOTOS

1. Ne reconnaît pas
2. « Le lotissement qui est vers Saint Martin d'Hères », « les p'tites maisons en bois ». Elle s'y promène à pied ou en voiture quand elle va à Rallye (actuellement Géant). Ce n'est pas un gros lotissement, « c'est plus paisible, c'est un peu la campagne à la ville ». « Quoique je n'aime trop l'architecture, je trouve que ça va pas là. »
3. S'est déjà baladé dans les petits chemins et elle n'a pas l'impression d'être chez les gens.
4. C'est l'avenue « qui longe les p'tites maisons en bois »
5. L'avenue est bien arborée, les arbres en fleurs sont agréable le long de cette avenue. « image paisible »
6. Ne reconnaît pas le carrefour.
7. C'est la « piste cyclable qui longe les Jeux Olympiques. Elle revient jusqu'à Jouhaux et jusque les « p'tits lotissements ». En vélo, « on peut aller loin », jusqu'à l'Ile d'Amour, le campus.
8. C'est l'intersection de la piste cyclable.
9. « Impression d'être à la campagne. »
10. « Impression de nature. »
11. C'est la piste cyclable qui longe. Nomme les habitations comme « p'tits lotissements », ce n'est « pas la ville mais surtout pas la cité », c'est paisible.
12. « Le foyer de la Houille Blanche ». Cela rejoint Jouhaux et Teysseire. C'est la piste cyclable qui passe devant les lotissements en bois.
13. C'est l'avenue des Jeux Olympiques avec la piste cyclable à côté. « Ca arrive, pour aller à Leclerc, quand on va à pied, on coupe par derrière les arbres, où il y a l'usine, y a un petit chemin, on gagne du temps. » C'est la piste cyclable, mais c'est dangereux, il y a des mobylettes.
14. Intersection.
16. Usine, anciennement « Merlin Gérin, juste derrière le petit raccourci »
17. Stade de foot derrière l'Abbaye. Elle a une amie qui a sa maman qui habite là. « A pied, c'est pas loin. »
18. « Longe Jean Bart ». On passe là.
19. « Usine qui remplace Merlin Gérin et la nouvelle chaufferie qui remplace la nôtre, celle de Léon Jouhaux et qui devient le pôle festif. » « Petit morceau de vie que quartier qui s'en va, ça a eu une histoire. » « Quelque chose d'ancien, on ne peut pas dire historique, mais ancien. » « Ca a une âme quelque part, ça a vu beaucoup de choses, ça a donné et ça parlait, ça pouvait nous raconter pas mal de choses. » Maintenant, c'est un par cet les enfants y vont souvent. « C'est joli et agréable. » « Le pôle festif ouvre le 3 mai, y a eu des infiltrations d'eau. »
20. « C'est le pont qui coupe, qui rejoint le stade de foot. » C'est dangereux à traverser. « Et avant, c'étaient des rails, il y avait des chemins de fer qui passaient, c'était, il y a plus de trente ans. »
21. Piste cyclable.
22. Ne sais pas où c'est., ne voit pas. « Les maisons roses », ne connaît pas.
23. « Chez nous, chez Jouhaux. » La fin du quartier est le pôle festif, jusqu'à la rue Jean Bart. L'abbaye n'est plus le quartier, « c'est plus notre cité ».
25. Ecole, bibliothèque avec la tour qu'ils ont enlevée : « il manque quelque chose ». Elle va au bureau de tabac, « quand on va à Atac, on coupe. »
26. C'est l'intérieur de la cité. Elle passe, mais les enfants ne vont pas jouer. »
27. « Notre stade de foot », on va « jouer au foot souvent. »
28. « Ecole de la cité ». L'école n'est pas sûre d'être démolie. Ils ont demandé que le bâtiment serve à d'autres choses. « Un quartier sans MJC, sans école, on nous enterre dans du béton. »
29. C'est ce qui est derrière le foyer de Teysseire. « Juste de l'autre côté. »
30. « Point d'interrogation. » C'est ce qui rejoint chez nous jusqu'au stade de foot et rejoint Jean Perrot. « De l'autre côté, on ne peut pas passer. »

Identification de la piste cyclable

Elle traverse assez facilement l'avenue des Jeux Olympiques. Pour elle, il y a une unité au travers des pistes cyclables, des trois cités : l'Abbaye, Teysseire, Jouhaux, de l'avenue des Jeux Olympiques, des bâtiments et de l'architecture.
Saint Martin d'Hères est pour elle la campagne, quand elle passe le carrefour, c'est plus calme.
Elle a une vision linéaire, pas de fragments. Tout est quand même tenant à l'avenue.

Album Photo	
Nom : Solange Berjon Date : 06/05/2002 Age : 37 ans Lieu : Léon Jouhaux	Temps : Beau Activité : Femme au foyer
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

COMMENTAIRE DES PHOTOS

1. « Je vois pas trop, je vois une route, un passage piéton. »
2. « Je vois mais bon, je connais cet endroit mais je n'arrive pas à situer. »
3. « Saint Martin d'Hères, ça y est, je vois. Ca fait longtemps que j'y suis allée. » « C'est as très loin. » Elle se promenait avec son chien.
4. « C'est la commune de Saint Martin d'Hères. »
5. « Là, ça donne vers l'Abbaye, ça rejoint. »
7. « C'est la piste cyclable, on se promène pas trop là-bas. »
9. « Rejoint peut-être l'Ile d'Amour. C'est désertique. »
10. « Là, c'est en hiver, il y a de la neige. » « C'est la piste cyclable qui rejoint ici vers Saint Martin d'Hères. » C'est une promenade et elle a le sentiment d'aller loin.
13. « On est passé en voiture avec ma sœur et mon beau-frère. D'un côté, on peut aller faire les courses au p'tit Leclerc, de l'autre côté l'Abbaye et on rentre sur Jouhaux en allant tout droit. »
15. « Y a des gens qui se promènent, c'est toujours la piste cyclable. »
16. « On y passe. »
17. « Je connais aussi, je passe forcément. »
18. « On arrive en longeant vers l'Abbaye, il y a le gymnase du Vercors. »
19. Reconnaît la déchetterie. Elle apporte des objets dont elle se débarrasse, elle n'est pas trop loin.
20. « D'un côté, on va vers l'Abbaye, les chemins se rejoignent tous et on y est passé. »
21. Piste cyclable.
22. « C'est le bâtiment où mes parents habitent. » « Le festif n'est pas encore ouvert et les abris de bus du 34 et du 26. » Elle est partie depuis douze ans du quartier et puis, elle est revenue. Elle ne se rappelle plus de la chaufferie. Ils l'ont détruit depuis plusieurs années 1989-90. « Y avait une cigogne qui avait fait son nid et Mélanie l'avait vue, c'était en 1993, elle n'était plus bébé. » Après c'était fermé, c'était un terrain vague fermé.
23. « C'est le parc, on y passe et ça fait un raccourci par rapport à Teysseire. » Elle y va pour aller à Atac faire les courses, elle va au bureau de tabac quand celui du quartier est fermé. « Y a plus de choses, plus de commerces à Teysseire. »
25. « C'est l'endroit où la tour a été détruite. » « Ca fait du vide, il manque quelque chose. »
26. A Teysseire, elle ne se balade pas dans les cours, elle y passe mais se s'arrête pas.
27. « Le terrain rouge », plus personne ne joue là.
28. « Ecole Léon Jouhaux a toujours été la même. C'est toujours pareil l'extérieur. »
29. « C'est la piste cyclable pour aller à Atac. » « Espace vide. » « D'un côté, y a la route, et on pourrait faire quelque chose de tout ce vide, on ne peut pas passer dedans. » « Toujours été fermé. »
31. « C'est le Cargo et Jean Perrot, pour aller à Atac. »

Identification de la piste cyclable

Pour elle, l'unité, c'est le quartier : « un endroit qui existe pour chaque photo. »
« Là, Jouhaux et il y a les alentours de chaque côté. » « Ca unifie le tout. »
Elle n'a pas l'impression que c'est la même piste cyclable : un côté va vers le campus, un côté va vers Atac.

Album Photo	
Nom : Djebai Serge Date : 13/05/2002 Age : 40 ans Lieu : Léon Jouhaux	Temps : Beau Activité : Gardien d'immeuble
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

COMMENTAIRE DES PHOTOS

1. « On est en face du Lycée Argouges, non ? »
2. « Ah, c'est à Saint Martin d'Hères, où ça peut être précisément. » Il ne connaît pas le nom. « Y a des chalets sur la droite ». Il y passe en voiture.
3. C'est toujours la même rue. On ne va jamais se promener là-bas. « C'est rural, ce n'est pas vraiment la campagne. »
4. Toujours le même endroit.
6. « Là, c'est toujours dans le même côté, vers la DDE, là où il y a les travaux publics.
7. « La Villeneuve ? »
8. « En allant tout droit, on repère le champ et le complexe. »
9. « Y a un grand champ là. J'y passe en voiture. » Il ne prend jamais la piste cyclable.
12. « C'est la Houille Blanche, à côté du foyer Sonacotra. »
17. Le stade de l'Abbaye.
18. « C'est la piste cyclable perpendiculaire, juste derrière. » Il ne connaît pas le quartier de l'Abbaye. De temps en temps, il va aux commerces.
19. Il reconnaît la chaufferie et l'usine Schneider. Il passe derrière ou devant quand il doit aller à Leclerc.
20. Le pont n'est pas loin d'ici. La piste cyclable passe en dessous du passage souterrain. En vélo, il passe.
21. C'est la piste cyclable juste là-bas.
22. C'est le carrefour de Teysseire.
23. C'était la chaufferie de Léon Jouhaux. C'est un « truc municipal, il y a plus d'un an. » C'était un point de repérage. Il habite dans une de ces tours.
24. Ne va pas au nouvel aménagement.
25. C'est l'emplacement de la tour démolie. Il a vu la tour être détruite. Il y va pour les petits commerces, et pour lui, il n'y a pas d'obstacle.
26. Il passe dans les cours, les espaces verts.
27. C'est le terrain de foot où il joue souvent. Sa fille joue là-bas, c'est juste devant chez lui.
28. C'est le groupe scolaire qui est en face. A 16h30, il va chercher les enfants.
29. Teysseire, « mais où a été prise la photo ? »
30. Avenue des Jeux Olympiques, juste derrière la piste cyclable. Il va se balader là-bas.
31. Avenue des Jeux Olympiques et le Cargo, il passe par là pour aller chercher sa fille et pour rentrer du travail.
32. Schneider.

Identification de la piste cyclable

Pour lui, il y a des choses unitaires mais ce n'est pas évident de reconnaître les endroits. C'est tout de même fragmenté car c'est dans le même quartier, mais les photos sont espacées.
Pour lui, il n'y a pas de barrière par rapport à l'avenue des Jeux Olympiques : il y a juste à traverser, il y a une proximité et quelque chose qui ne fait pas rempart grâce aux ouvertures.

Album Photo	
Nom : Maude Laine Date : 06/05/2002 Age : 22 ans Lieu : Léon Jouhaux	Temps : Beau Activité : Femme au foyer
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

COMMENTAIRE DES PHOTOS

2. « Saint Martin d'Hères, là non, c'est où il y a les maisons en bois. » Elle passe en voiture mais pas à pied.
3. C'est toujours le même endroit, c'est trop loin là-bas.
5. « Je vois pas où c'est cela. »
7. « Là, c'est pas trop loin, c'est derrière le foyer Sonatroca. J'ai mes parents qui habitent par derrière, j'y vais souvent à pied. » « C'est très bien, c'est calme, il y a personne et on est tranquille là-bas. C'est la campagne dans la ville. Il n'y a pas de voitures, y a rien. »
11. « Ce sont les nouveaux bâtiments construits il n'y pas longtemps. C'est tranquille. »
12. « C'est vers chez Mémé, juste à côté, on va à Leclerc. »
15. « C'est pareil, l'Abbaye, des fois je passe par là. Des fois, je passe de l'autre côté ou on coupe par le petit pont, ça change un peu. »
16. « Schneider, on passe souvent pour aller à Leclerc. »
17. « A côté de chez ma grand-mère. »
18. « Là aussi, à pied on arrive de là-bas, on fait le tour. »
19. « C'est où il y a la chaufferie, mais ce n'est pas un repère. »
22. « C'est le début de Teysseire, c'est à côté de chez moi. » « Par contre, là, je ne passe jamais, non, parce que je ne vais pas à Teysseire, tout ça. »
23. « C'est où il y a le nouveau pôle festif, la salle des fêtes. Il y avait la chaufferie, on l'a vue, oui. »
24. Elle ne va pas dans ce nouvel aménagement, « je reste ici. »
25. « Teysseire, je n'y vais jamais. » Elle ne traverse pas, mais y va en voiture.
27. C'est le stade de Léon Jouhaux « là-derrière »
28. Elle est allée à cette école.
29. « Là, c'est les tours de Teysseire mais je ne sais pas d'où on les voit. » « Là, je ne sais pas où c'est. » « Ils ont détruit une usine l'année dernière, ou il y a deux ans. »
31. Va à Jean Perrot pour prendre le bus, la ligne 31.

Identification de la piste cyclable

Pour elle, c'est tout dans le même secteur, c'est toujours à côté de chez elle. Mais elle n'a pas le sentiment qu'il lui a été montré la même chose : ce sont des quartiers différents collés les uns à côté des autres.

Album Photo	
Nom : Alain Guyot Date : 30/04/2002 Lieu : Piste cyclable	Temps : Beau Age : 57 ans Activité : Professeur d'université
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

COMMENTAIRE DES PHOTOS

1. Ne reconnaît pas. Il passe à pied sans doute car il emprunte la piste cyclable. « Je marche à l'ombre, donc au Nord. »
2. « Ca a l'air pas mal et j'ai vu construire ces maisons en bois, et c'est original de les avoir construites en bois. » Avant, il y avait des jardins, qui étaient des jardins privés sur un terrain public, des potagers.
3. « Je reconnais bien ces petits passages. Les gens ont privatisé les entrées. »
4. « Y avait un ruisseau pour récupérer les eaux de chemin de fer. » « J'imagine qu'on va construire quelque chose. » « Ca fait faubourg, quartier périphérique, mais c'est assez joli. L'esthétique est satisfaisante. » Il a l'impression d'être à la périphérie de Grenoble.
6. C'est le carrefour qu'on a terminé
9. C'est le carrefour et la piste cyclable. C'est comme « non terminé », en attente d'une urbanisation plus complète. C'est un peu en friche.
11. Ces nouveaux bâtiments sont un peu près des villas. Il aime bien le mélange.
12. « C'est la Houille Blanche, je vois la chaufferie, là-bas. C'est une partie de la ville agréable sauf qu'il n'y a pas de vitrines à voir, pas de commerces. »

15. Près du stade de foot. Ce quartier a été réhabilité depuis qu'on a construit les petites maisons.
16. Schneider : « on en a détruit une grande partie. On a laissé que le restaurant du personnel. » C'est ce qui reste, c'est à côté de la chaufferie. « Je reste du côté de la piste cyclable, des arbres et de l'ombre. »
18. « C'est là où il y a les religieuses qui sont là. » Il prend la piste cyclable, mais le vélo reste occasionnel.
19. C'est la déchetterie. « Ils sont très gentils et ils prennent tout ce qu'on leur apporte. » « Elle pourrait être dégueulasse, mais elle n'est pas très sale. »
20. Ancien pont de chemin de fer qui est recyclé pour la piste cyclable.
21. Encore piste cyclable.
22. « C'est plus près de Malherbe, là où il y avait l'ancienne chaufferie. Teysseire, on essaie de réhabiliter, mais c'est pas terrible. Je crains que cela soit dégradé, tagué. »
23. Ne sais pas ce que c'est. C'est un quartier d'habitations, mais rien ne l'appelle. Il va se promener au marché de l'Abbaye.
27. Près de la piste cyclable, il passe à pied, mais ne s'y promène pas.
28. « Mes enfants n'ont pas été là. »
29. Reconnaît les deux tours, mais pas le terrain vague.
31. « Je vois tout à fait où l'on est. » Jean Perrot au croisement, il a été à l'enquête publique du Cargo.

Identification de la piste cyclable

Pour lui, il n'y a pas d'unité, de style commun. Il n'y a pas de recherche là-dedans.
Ca fait périphérique calme, mais pas banlieue.

Album Photo	
Nom : Nina Donato, Mehdi Benhaddou, Ingrid Rub Date : 30/04/2002 Age : 15 et 16ans Lieu : Lotissement La Cerisaie	Temps : Beau Activité : Collégien
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

COMMENTAIRE DES PHOTOS

1. Ils reconnaissent : « le long de la route qui mène au quartier des Eparts, où il y a le bus , le 23 et le 11. » Ils prennent le bus là.
2. « Là, c'est la route qui mène à notre collège Henri Wallon et c'est le quartier de la Cerisaie, les p'tites maisons en bois et à côté, un quartier que je ne connais pas, j'y vais jamais. » Des fois, ils se baladent, viennent faire du vélo. Ils passent pour aller au collège.
3. C'est « la maison de Nini, ce sont des sortes de p'tits chemins qu'on emprunte. » Ils n'ont pas l'impression d'être chez les gens, « mais on voit tout chez les gens. C'est un chemin où on passe pour aller dans le quartier. »
4. « C'est le champ sur l'avenue qui donne sur le collège Edouard Vaillant. » Ils passent par là et coupe par la rue. « P'tit chemin dans le champ. », « P'tit raccourci. »
5. « C'est pareil, c'est par là qu'on passe pour aller au collège. »
6. « Le carrefour là où il y a l'entreprise et où les voitures passent, et on fait attention de ne pas se faire écraser, c'est un carrefour très dangereux. » « On ne les voit pas arriver. »
7. « C'est la piste cyclable pour aller direction Teysseire, l'Abbaye et Estier. » Ils prennent la piste tout le temps, c'est un raccourci. Ils ont l'impression d'être dans une forêt, dans les buissons de chaque côté. C'est dangereux la nuit car c'est trop sombre : « le jour ils sont tout petits et le soir, ils sont grands. »
11. « Là, c'est le carrefour de la piste cyclable. » « Avant, c'était un jardin qui appartenait à une dame et ils ont tout détruit. » Les bâtiments sont encore en construction, et il y a des maisons à côté.
12. « C'est le long de la rue qui amène au quartier de la Plaine, quartier Chamberton, en face du foyer Sonacotra. » Ils ont le sentiment d'être dans un quartier mais pas dans la ville.

15. « C'est le p'tit chemin qui mène au quartier de l'Abbaye. C'est la piste cyclable qui mène à Grenoble, vers Léon Jouhaux. Y a plusieurs délits, les femmes âgées se font piquer leur sac, il n'y a pas de lumière, c'est pas surveillé ces p'tits chemins. » « De l'autre côté, c'est la route qui mène à Grenoble. »
16. « A côté de Teysseire, c'est une entreprise, c'est perdu je trouve. » « Les gens pour chercher, ils doivent se perdre. » Ils trouvent ça bizarre qu'il y ait une usine juste à côté d'un quartier. »
17. « Là, c'est le stade de foot à Teysseire. » Ils vont presque jamais dans ce quartier, c'est à côté de l'Abbaye.
18. « C'est la piste cyclable qui mène au marché de l'Abbaye. »
19. « C'est Saint Martin d'Hères, là où il y a la chaufferie, juste à côté de mon quartier. » « Représente rien et c'est dangereux. Ca peut être un repère, mais n'oriente pas dans la ville. »
20. « C'est à la sortie de l'Abbaye, le p'tit pont qui mène à Grenoble. » Ils vont facilement d'un côté à un autre.
21. « C'est la grande piste cyclable qui mène à Léon Jouhaux. »
22. « Voit pas, je suis perdu : c'est la fin de la piste cyclable qui mène à Géant. » « C'est pas vers chez moi, ça ? » « Ah, c'est Léon Jouhaux et le lycée Argouges, il est un peu perdu, il est vilain. »
23. « Là, c'est Teysseire, y a le 26 qui passe, il mène à Grand Place. Ils ont construit un machin, mais je ne sais pas ce que c'est. » Elle ne sait pas ce qu'il y avait avant, « un champ ? », c'est juste à côté de l'usine Schneider.
24. « Perdu, carrément perdu. » Reconnaissent Léon Jouhaux : « on y passe presque jamais. » Ils vont voir des amis qui habitent là. « Vraiment moche. » Ils préfèrent ici parce que c'est plus calme : « là-bas, c'est sale, y a pas d'hygiène et ici, c'est carrément le contraire. » « C'est pas un quartier fréquentable. »
25. Ils ne vont jamais à la bibliothèque. C'est un quartier « défavorisé », ils n'ont pas envie de rester là-bas.
26. « Dans Teysseire, quand j'y vais, je reste chez ma copine. »
27. « C'est le stade de foot où les clubs vont jouer, je regarde des matchs. »
28. « Léon Jouhaux, j'y passe pour aller voir ma tante. »

29. Ils voient deux tours, « Léon Jouhaux, Teysseire, c'est pareil : trop de couleurs, sont mal placées. » Ils passent jamais par là, à l'opposé de Grenoble.

Identification de la piste cyclable

Ce sont certaines phases de différents quartiers : « Vous avez montré dans quoi on vit. » Pour eux, il n'y a pas d'unité. Ils ne se ressemblent pas du tout ces quartiers, et ils n'ont pas l'impression que c'est linéaire. Ce sont des petits morceaux, « tout à part. »

Album Photo	
Nom : Albert Cucat et sa femme Date : 30/04/2002 Age : 77 ans Lieu : piste cyclable	Temps : Beau Activité : Retraité
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

Commentaire des photos

1. « On voit des arbres, c'est tout ce qu'on voit. « C'est par là, les p'tits maisons en bois. » Avenue Carmagnole Liberté fait partie de sa promenade journalière.
2. C'est le même endroit : « La Cerisaie, on ne connaît personne. » « C'est un endroit où il n'y a pas trop de voitures pour se promener, pas loin de chez nous. »
3. Petits chemins, « des fois en traverse, mais on ne va pas circuler dans les bâtiments. » « Je n'aime pas trop circuler dans les lotissements. »
4. « C'est le champ qui vient d'être tondu, c'est pas vilain, mais y a des fois où c'est pas bien beau. » « Coupe jamais à travers champ, on a du mal à marcher. »
5. « C'est encore ici. »
6. « Là, c'est où on est, ce carrefour. » « Quand les pierres sont à l'ombre, on va s'asseoir dessus un moment. » C'est partout bruyant parce qu'il y a des motos sur la piste cyclable, ce n'est pas toujours calme. Ils ne marchent pas sur la piste cyclable.
7. « Jusqu'à maintenant, on avait encore l'impression que c'était une partie de campagne. » « Ce qui s'est construit là-bas, c'était un maraîcher, tandis que maintenant, non, non on n'est plus à la campagne, de moins en moins. » Le maraîcher et les espaces verts étaient ce que représentait la campagne. « Maintenant, ce champ est bientôt un terrain vague. »
9. Sur la piste cyclable, « à côté, sur le passage piéton », c'est « notre circuit, en général. »
11. « Le biou (?), c'est ramassé, ce n'est pas vilain, c'est joli comme bâtiment. » Ils ne voudraient pas habiter là.
12. « C'est le bout de la piste cyclable, il y a la chaufferie pas loin de chez nous. »
13. « On se rend pas compte, c'est l'entrée de Grenoble. » « Nous, on est en limite. » Ils ne se promènent pas du côté de Grenoble « en ville, c'est difficile. »
16. « Usine Schneider, on ne connaît pas. »
17. « C'est la tour Albert Chamane, on ne connaît pas là. » « On connaît pour y passer de temps en temps pour aller au marché, c'est un peu loin. »
19. Ne reconnaît pas. La chaufferie a à peu près dix ans. Ils y sont allés pour la visiter avant son ouverture. Ils sont habitués et quand quelqu'un vient, c'est un repère.
20. « Pont en bas, quand on va au marché, le p'tit chemin. » Ils ne passent pas de l'un à l'autre.
22. C'est pour eux le début de Teysseire, « quand on n'y passe, on ne se rend pas compte. »
23. Le nouveau bâtiment, « se ressemble tout. » « On y passe mais on ne connaît pas, on se rappelle quand ils l'ont démolie » (l'ancienne chaufferie)
25. « On sort pas de notre quartier, non. » « C'est pas notre secteur et il y a rien qui nous intéresse. »

Identification de la piste cyclable

Pour eux, il n'y a pas de cohérence, ce sont pleins de choses différentes. Saint Martin d'Hères, ce n'est plus la campagne.

Album Photo	
Nom : Michel Cortes Date : 30/04/2002 Age : 50 ans Lieu : Ecole primaire de la Cerisaie	Temps : Beau Activité : Technicien coordinateur
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

Commentaire des photos

1. Ne voit pas où c'est : « c'est une double avenue. »
2. Nomme le carrefour et les maisons : « c'est affreux quand ils ont inventé ce système-là. » « Ces trucs en bois, d'abord, ce n'est pas le coin, c'est affreux. » « Pas ici, pas à la ville. »
3. Coupe par les petits chemins, il coupe soit par là, soit il fait le tour. Pour lui, les rez-de-jardin « ne ressemblent à rien »
4. Il y avait un champ de maïs à côté. « Ils peuvent l'aménager à la limite pour rendre le quartier plus agréable. » Pour lui, ils vont construire des HLM, mais ce n'est pas la ville. « Saint Martin d'Hères, je ne le situe pas comme une ville mais comme un quartier. Ce n'est que des quartiers au milieu d'un quartier. »
5. Ne passe jamais sur la piste cyclable
6. C'est le carrefour qu'il emprunte pour aller à l'école de sa fille.
9. Ne fait pas de vélo et ne passe pas à pied. Il ne se promène pas à Saint Martin d'Hères. Ce sont « des champs abandonnés. »
11. Saint Martin d'Hères, « c'est tout mélangé : on a Casino et la Clinique en face. »
12. « C'est le bâtiment vers l'autre école après le feu, le nouveau bâtiment qui fait l'angle, on tombe sur Gabriel Péri. » « C'est la compagnie de chauffage qu'on voit là ? »
13. « Là, c'est marqué Grenoble. » Reconnaît mais ne se rappelle plus où c'est situé. « Passe partout en bagnole. »

16. Schneider : « ils ont aussi à Saint Martin d'Hères un Schneider ? »
17. « L'immeuble qui est au bout là-bas, là où il y a les pompiers. Vous connaissez le quartier de l'Abbaye ? J'habite là, vers le lycée Jean Bart. »
18. « Votre truc a un rapport avec les pistes cyclables. »
19. « La chaufferie : en face, il y a un club de boules 'le clos des Peupliers' et je suis bouliste. » « Même l'ancienne était un repère, vers la cité Teysseire. »
20. « J'habite ici, l'impasse. Avant il y avait l'usine de vêtements, je ne me rappelle plus. »
21. « Ca doit être le truc qui est devant chez moi, passe jamais. »
22. « Situe pas, je sais pas. » Il y passe.
23. « C'est l'ancienne chaufferie, c'est Teysseire, Léon Jouhaux, mais c'est la cité Teysseire, c'est pareil. » Il passe parce que c'est son quartier, il va voir des gens qu'il connaît.
24. C'est le même endroit mais n'y va jamais, il n'y a que son bureau de vote.
25. « C'est tout pareil, ce sont les mêmes quartiers. » Il ne va jamais dans les cités.
27. Le stade, il y a un gymnase à côté où ses filles vont faire du tennis.
28. C'est là où il va voter.
29. « C'est world tour center ? Y a qu'à Teysseire qu'il y a des tours comme celles-là ! »
31. « Le Cargo, mais qu'est-ce que cela à voir avec la cité Teysseire ? »

Identification de la piste cyclable

Pour lui, il y a une unité qui se situe au niveau des immeubles et des pistes cyclables. Mais ce n'est pas forcément identique. Il parle de moments où il y a « concentration de personnes ».

Album Photo	
Nom : William Mimouni Date : 06/05/2002 Lieu : Léon Jouhaux	Temps : Beau Age : 50 ans Activité : Invalide
Protocole : Montrer les photos pour embrayer un récit Est-ce que la personne identifie la photo ? Sait-elle la replacer spatialement ? O/N Connaît-elle bien cet endroit, comment pourrait-elle le qualifier ? Qu'y fait-elle, pourquoi elle le fait à cet endroit ? A la fin de l'entretien : est-ce qu'elle identifie une unité à toutes ces photos ? Comment elle pourrait nommer cette unité ?	

COMMENTAIRE DES PHOTOS

1. « C'est récent, mais ce n'est pas comme j'habitais avant. Il n'y avait pas tout ça. Il n'y avait pas toutes les barrières, les trucs de car, tout ça, ça n'existait pas, pas si moderne que cela. » Il a une copine qui habite là, c'est vers Poisat.
2. « Ca me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à me souvenir. » C'est Saint Martin d'Hères, il passe en voiture ou à pied.
3. « Quand je suis à pied, je coupe le soir. »
4. « Des fois, je traverse le champ pour couper. »
5. « C'est tellement moderne que maintenant, je m'en souviens moins. »
9. « Impression d'être un peu à la campagne, on est aux bords de Saint Martin d'Hères, ça me dit quelque chose. » « Il n'y avait pas la voie ferrée avant ? C'est ça, je me disais. » Il se promène rarement.

15. « C'est vers le terrain de foot, mais je ne sais plus. »
16. Il n'y passe pas souvent. Si il passe, c'est pour aller faire des commissions.
17. C'est l'Abbaye, « j'y vais. », sa sœur y habite.
19. La déchetterie est un repère pour lui dans la ville, mais il souligne qu'il n'a pas besoin de repère puisqu'il connaît la ville depuis 35 ans.
22. Il reconnaît le début de Teysseire : « c'est juste au carrefour. »
23. « C'est la cité, juste les cars. Il y avait la chaufferie, la grande cheminée qu'ils ont fait tomber. »
24. Il s'y promène et y discute.
25. Il a des amis à Teysseire, il traverse très souvent pour y aller. « Avant, je jouais avec les gamins de Teysseire. » Il va à Atac, il traverse.
26. Il traverse par les cours, « avant, il n'y avait pas ça. »
27. C'est le terrain de foot. « Ca fait dix ans, avant, il y avait un p'tit chemin, c'est là où on jouait tous quand on était gamin, il existe plus là-bas derrière. »
28. C'est l'école. Lui, il a été à Jules Ferry et à Jean Bart. Il a passé toute son enfance ici.
29. « Il y avait une grande ferme, des chemins de fer, ça remonte à loin, ça remonte à 20-25 ans. »

Identification de la piste cyclable

« Y a beaucoup de trucs qui se ressemblent. » « Ca fait un peu ghetto, c'est le béton. »
Lui traverse la rue, et il a l'impression d'être ailleurs, « on se croirait dans une autre ville, ça fait une sacré différence. »

Visites	

Nom : Mme Sarrazin — Temps : Beau
Date : 29/04/2002 — Age : 59 ans — Activité : Retraité
Lieu : rue de la Bajatière
Habitant dans le quartier depuis : 7 ans

Protocole : Faites moi visiter votre quartier par les trajets que vous avez le plus l'habitude d'emprunter. Décrivez-moi les éléments qui vous semblent remarquables et vos sensations.
Pourquoi passez-vous ici plus qu'ailleurs ?

Prenez 5 à 7 photos de ce parcours, choisies par vous. Pourquoi celle-ci plus qu'une autre ?

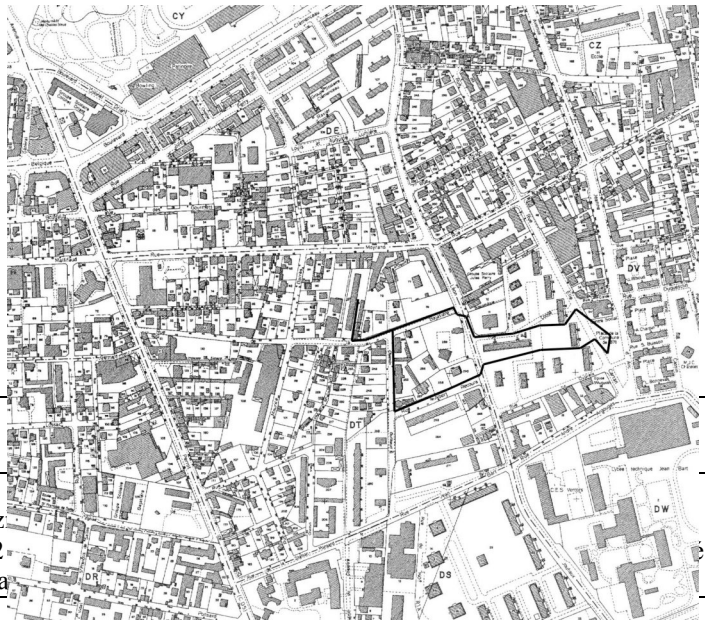
A la fin de l'entretien : Par rapport à la coulée verte : pourquoi vous m'avez emmené/pas emmené à cette coulée verte (avenue des Jeux Olympiques). Pensez-vous qu'elle fasse partie de votre quartier ?
Y allez-vous souvent ? pour faire quoi ?

A : Alors, c'est parti ! Ce qui est agréable d'abord, c'est la verdure et puis, euh… surtout en cette saison, ça change tous les jours.
I : D'habitude, vous marchez sur le trottoir ?
A : D'habitude, pas tellement, non !
I : D'accord. Pourquoi vous ne marchez pas sur le trottoir ?
A : Parce que je trouve qu'il n'y a pas trop de voitures, puis, je peux… ben je traverse, je suis très indisciplinée de nature, je crois.
I : Et par exemple, vous marchez plutôt à l'ombre, au soleil ?
A : Au soleil, surtout l'hiver, je marcherais plutôt au soleil. Ca c'est… le chemin que j'emprunte pour passer à la Poste, puis aller au marché.
I : Qu'est-ce qui vous fait signal dans cette rue ?
A : Euh… je sais pas, je regarde les maisons, les jardins, ça m'intéresse…(…)
I : Et vous prenez cette rue parce qu'il n'y a pas de voiture, parce que c'est calme ?
A : En général, je chercherais là où il y a le moins de circulation possible… Même quand je vais en ville, je cherche toujours les petites artères, pas les grands axes. Et puis les odeurs.
I : Là, par exemple, c'est quoi ce bâtiment ?
A : A gauche, là, c'est la pharmacie.
I : Est-ce que c'est un repère pour vous, que vous voyez au loin et que vous savez que derrière, il y a la Poste ?
A : Oui, je sais, derrière c'est inscrit (…)
I : Et là, vous allez sur le côté à l'ombre ou au soleil ?
A : Bah, là. Je vais aller au soleil parce que c'est plus agréable, il fait pas très chaud aujourd'hui. Et je connais une amie qui travaille au cabinet de radiologie donc, je passe là lui dire un coucou quand elle travaille ou… Oh oui, j'ai des p'tits repères.
I : Là, il y a un peu de vent. Y a des endroits où vous sentez des fois qui sont moins abrités ?
A : Est-ce que je fais forcément attention à ce que je ressens ?
I : Forcément non, mais là, je vous demande de faire l'effort, si c'est possible. Cette poubelle, par exemple, si vous empruntez ce chemin, elle fait partie de votre…
A : Je crois que d'habitude, je dois jamais passer là, parce que je ne l'avais jamais vue. Je suis des fois souvent sur l'autre trottoir.
I : Alors, on change de côté.
A : Ah oui, parce que je passe au cabinet là et que je lui dis coucou de temps en temps, je pense que je passe là, je traverse pour aller au marché (…)Je ne suis pas un modèle des habitudes !
I : Et là, vous prenez le car des fois ?
A : Non.
I : Donc vous vous attendez jamais à voir passer le bus, voir s'il arrive, si vous le prenez et qu'il ne faut pas le rater ?
A : Non, parce que le bus là mène en ville et j'y suis plus vite à pied qu'avec le bus. C'est ce que je dis moi, maintenant… (…) Donc, ça oui, quand j'arrive là, je prends toujours le même trajet. Je regarde mon platane, il a cent ans et quelques, il est classé et puis là, je traverse toujours dans l'herbe. J'aime bien passer dans l'herbe.
I : Pourquoi ?

A : Ben, c'est plus doux aux pieds, c'est plus doux, quand on a le choix, quand on n'a pas le choix, d'accord. Voilà. Ca c'est l'itinéraire pour aller au marché. Donc.
I : Et là, par exemple, ce panneau « à vendre », il est là depuis longtemps ?
A : Oui, je l'ai vu depuis un mois, un bon mois.
I : Et les gens, ils accrochent toujours leur linge aux balcons ?
A : Oui, quand il fait beau. Et on remarque plus de choses quand il y a le soleil. Mais, bon, je passe plus machinalement que vous et je remarquerais beaucoup moins de choses.
I : Et là, vous savez quelque chose sur ces bâtiments ?
A : Euh, non, pas sur ceux-ci, non. Je ne me suis pas penchée sur l'historique du quartier de la Bajatière et … c'est vrai que ça a été un grand domaine au XVIIIème siècle, ça serait intéressant de savoir. Alors, hier, je suis passée devant l'église et je me suis dit, tiens je suis jamais allée et j'ai dit à Eric, tiens avec Pascaline, mais comme je ne suis jamais allée, on n'entre pas. Alors, je lui disais quand elle était construite, mais ça évoque des coques du Palais des Sports, de l'architecture. Je pense qu'il y a eu une recherche.
I : Et ces bâtiments tout verts ?
A : Voilà, ça c'est la cité, c'est l'Abbaye, ce sont des bâtiments qui ont été construits, je pense en …, je pense dans les années trente, ce sont les plus anciens, je pense, du quartier.
I : Vous vous baladez à l'intérieur du quartier ?
A : Oui, je traverse des fois, le dimanche quand je marche, je suis passée par là.
I : Ca vous fait un appel les volets verts là, de l'autre côté de la rue ?
A : Moi, j'aime bien le vert, c'est ma couleur, alors ça me fera toujours un appel, voilà.
I : Et là, ce bâtiment, le fait qu'il soit bleu, ça ne vous choque pas ?
A : Bah… c'est le centre social et il est resté presque un an en… Enfin, ils ont fait des travaux pendant plus d'une année, donc euh…
I : Et il est neuf ce bâtiment ?
A : Non, non. Ils l'ont restauré et je pense qu'ils ont dû agrandir et rénover un peu, mais je l'ai toujours vu comme cela.
I : Et là, le marché prend toute sa place ?
A : Le marché prend toute la place, alors surtout le samedi et le dimanche. Alors, là, y a le marchand de fleurs, quand j'arrive, y a le marchand de fleurs, après y a mon marchand de légumes là-bas, après je traverse, je regarde toutes les fringues, tout euh… un peu de tout, les épices, ce qu'il y a d'intéressant, c'est le marchand d'épices aussi. C'est un marché qui est vivant, y a beaucoup de monde. Hier qu'il faisait beau, euh, y a du monde. Y a des chaussures là-bas, y a … mais y a jamais ma pointure, c'est ça sur le marché. Sur le marché, y a tout si bien que je ne supporte plus d'aller à Carrefour.
I : D'accord.
A : C'est vraiment l'attraction du quartier ce marché.
I : Et ils n'ont pas beaucoup d'abris, il est quand même très ensoleillé ce marché ?
A : Ouais, ils mettent leur bâche, et tout.
I : Y a des endroits où vous allez, où vous allez juste pour lire, pour vous arrêter ?
A : me reposer ?
I : Oui.
A : Non, ça je ne le fais pas. Oui, je pourrais aller lire dehors mais j'ai tellement de choses à lire que ben… je ne le fais pas. Mais, c'est une idée à retenir.
I : Et là, vous préférez prendre cette rue que couper par l'intérieur ?
A : Mais, ça je le fais, je coupe après pour m'en aller, je coupe par ici. Maintenant, on va faire… Ou je fais l'inverse… j'arrive par là et je retourne par là mais je fais un circuit pour pas passer… Je prends, le marchand d'œufs est là le samedi, alors je viens le samedi quand je suis là (…)
I : Et là pareil, même toute seule vous marchez au milieu de la rue ?
A : Ah ouais, c'est affreux. Mais non, quand je travaillais, mes collègues me disaient : « on va plus avec toi parce que… tu es imprudente, tu traverses n'importe où… » Mais j'ai gardé les habitudes de la campagne.
I : Mais c'est bien aussi ! Et là aussi, vous marchez dans l'herbe ?
A : Oui, oui c'est pour ça, je pourrais prendre la rue qui est à quelques mètres plus loin, mais là, j'aime bien marcher dans l'herbe pour couper parce que je trouve ça plus agréable. La seule chose à laquelle il faut faire attention quand on marche, c'est les crottes de chien quand on marche dans les pelouses. Bon on regarde un peu, mais c'est plus agréable
I : Vous aimez bien quand il y a un peu d'ombre aussi.
A : Oui, mais j'aime le soleil, en général, j'aime bien le soleil.
I : Et là, par exemple, vous venez jamais vous installer sur les bancs ?
A : Non, c'est vrai, je viens jamais lire là.
I : Pourquoi, vous auriez l'impression… parce que c'est pas au soleil par exemple ?
A : Non, non, ben les après-midi, c'est très rare de me trouver chez moi, parce que j'ai toujours quelque chose à faire et si je lis, je lis le soir ou le matin. Le matin, la table est pleine.
I : Et là, il n'y a pas de signaux pour vous ? La tour, c'est la tour que vous voyez de chez vous ?

A : Oui, oui. Ben, c'est la tour qui me bouche le vue sur Belledonne. Alors je pense que ça a été fait dans les années 60, pour euh… 60-70 peut-être et qu'on a beaucoup concentré maintenant [inaudible], mettre le maximum de personnes. Par exemple, je n'aimerais pas habiter une tour comme celle-là, je préfère mon petit immeuble, où il n'y a pas trop de monde…
I : Par exemple, là vous ressentez quoi ?
A : Ben, je trouve qu'on est bien, y a un peu d'air, c'est l'idéal pour marcher, c'est bien. Donc cet immeuble s'est construit en même temps que j'emménageais, donc je l'ai vu construire pendant une année et c'est un petit immeuble que je trouvais très sympa. Et ça, ils ont réhabilité, c'est une médiathèque maintenant et y avait, c'est une ancienne euh… les anciens bains de la Bajatière, Abbaye-les-Bains et ils l'ont (…) C'est la mairie qui l'a réhabilité, dans le même style euh… des maisons qui étaient au départ.
I : D'accord.
A : Ben, je trouve que c'est très joli.
I : Et vous allez à la bibliothèque ?
A : Oui, oui.
I : Là, vous regardez souvent ?
A : Voilà, quand je passe, j'aime bien regarder la vitrine, c'est vrai [inaudible]. Je passe toujours là et je fais jamais le tour là-bas, je passe toujours là. On va regarder… Alors, lundi, c'est fermé. Je trouve que c'est très joli, qu'ils ont fait quelque chose de très joli.
I : Et là, pareil, vous ne venez pas non plus sur ces bancs ?
A : Et oui, je pourrais venir, mais j'ai pas beaucoup de temps de flâner. Je suis encore assez active et l'après-midi, c'est très rare que je sois à la maison et …
I : Et là pareil, vous marchez dans l'herbe ?
A : Toujours.
I : Et vous arrivez sur le trottoir, vous restez sur le trottoir ?
A : Oui là, je reste sur le trottoir, là oui. Mais bon, je vais traverser un peu plus loin.
I : Et là, c'est une rue, c'est la même rue du début ?
A : Ca, c'est la rue de la Bajatière. Donc, entre Léon Jouhaux, qui est celle-ci et Jean Perrot à l'ouest.
I : Et cette rangée d'arbres, pour vous, c'est un signe de la rue ?
A : Oui, c'est un signe de la rue, les maisons aussi. Alors, j'imagine : là ils ont fait construire leur maison, là ils ont beaucoup d'espaces alors je trouve que c'est très intéressant, je rêve d'avoir une maison.
I : Oui, c'est bizarre de trouver des maisons en plein Grenoble !
A : Oui, je trouve que c'est vraiment un quartier sympa et bon… y a des maisons avec un grand par cet je me dis toujours, oh là là, quel bonheur !
I : Là, cette tour, elle est en face de chez vous, elle marque votre arrivée.
A : Oui.
I : Là, vous entendez les oiseaux souvent ?
A : Oui, je vais traverser
I : L'atléthic Center, vous voyez les gens qui y vont ?
A : Oui, on voit les gens qui y vont et surtout le soir, euh… donc, pour garer les voitures, ils savent pas où se mettre, alors les gens de l'immeuble se plaignent qu'ils prennent leur place. Bon, ça doit être juste si vous voulez, comme places de parkings.

Parcours effectués



Visites	
Nom : Eric Sarraz Date : 29/04/2002 Lieu : rue de la Ba	é : Photographe

Habitant dans le quartier depuis : 7 ans
Protocole : Faites moi visiter votre quartier par les trajets que vous avez le plus l'habitude d'emprunter. Décrivez-moi les éléments qui vous semblent remarquables et vos sensations. Pourquoi passez-vous ici plus qu'ailleurs ? Prenez 5 à 7 photos de ce parcours, choisies par vous. Pourquoi celle-ci plus qu'une autre ? A la fin de l'entretien : Par rapport à la coulée verte : pourquoi vous m'avez emmené/pas emmené à cette coulée verte (avenue des Jeux Olympiques). Pensez-vous qu'elle fasse partie de votre quartier ? Y allez-vous souvent ? pour faire quoi ?

I : Et là, c'est marrant cet espèce d'espaces là !
A : Voilà, parce que c'est à l'immeuble aussi et… on veut aussi faire quelque chose là aussi, mais on sait toujours pas ce qu'on va faire. Mais l'année dernière, les gens de l'immeuble ont tout débroussaillé parce que ça pousse à tout allure.
I : Donc là, quand vous passez vous faites attention ?
A : Donc là, je fais attention aux crottes de chien, aux racines d'arbres et… au trottoir, y a quelque chose [inaudible]. Avant que j'arrive, y avait un parc, il passait. Parce que maintenant, c'est une cité d'étudiants et y avait un parc, mais j'ai pas connu. Ca devait être très agréable mais l'immeuble ne gêne pas, il n'est pas haut.
I : Là le garage, ça fait longtemps qu'il est là ?
A : Oui, je l'ai toujours vu comme cela. Ils ont un peu refait la peinture et les…
I : Et quand ils ont refait la peinture, ça vous a fait bizarre ?

A : Non, non, ce qui m'a fait bizarre, c'est qu'y avait un arbre à côté de celui-ci auprès de l'immeuble, près de chez moi, c'était un grand peuplier. Et après le tempête de 99, il tenait encore bien droit, mais je pense que ça inquiétait la ville, ils ont tombé l'arbre. Alors là, j'ai surveillé, j'ai pris des photos parce qu'ils ont élagué, ils ont commencé par en haut pour couper les branches, puis p'tit à p'tit jusqu'en bas. Donc là, ça m'a interpellé.
I : Et ces bâtiments là, ils sont toujours abandonnés ?
A : [inaudible] Ils sont pas abandonnés. Je crois que là… y a du…, pas de Tachi, mais je crois qu'il y a du judo derrière. Donc, je pense qu'ils sont occupés les locaux, le soir pour la gymnastique ou quelque chose.
I : Et là, vous marchez sur ce trottoir d'habitude ?
A : Oui oui. (…) Je traverse pour chercher le soleil.
I : Là, les travaux, ça fait longtemps qu'ils ont commencé ?
A : Non, non pas très longtemps, ça doit faire trois semaines. Et là, je regarde toujours la maison, je trouve qu'elle est sympa. C'est une grande maison, y a de l'espace autour, quoi. Et là, je passe là parce que c'est une petite rue calme.
I : Et là, pareil, y a que des petites maisons ?
A : Oui, alors je regarde l'évolution. Y a des gens qui font des travaux, qui restaurent leur maison.
I : C'est bizarre ce truc-là ?
A : Oui, ouais. Là, y a pas très longtemps, ils ont refait les murs. Avant, je sais même plus ce qu'il y avait. J'ai vu un jour qu'ils refaisaient les murs et avant c'était une petite barrière, barricade.(…)Là, il fait plus chaud, parce qu'il y a moins de vent, le vent [inaudible].
I : Et y a pas d'arbres non plus.
A : Non (…)
I : Elle est marrante cette maison, elle est toute neuve ou presque ?
A : Non parce que c'était une petite maison comme celle-ci et puis je pense que les gens qui l'ont restaurée, pour agrandir, ils ont fait un autre pan et je regarde l'évolution, j'sais pas, y a longtemps, depuis que je suis là, la maison s'agrandit (…) [inaudible] C'est comme cette maison-là, ils sont en train de la restaurer et ils ont agrandi mais, c'est pas le même, ils n'ont pas agrandi comme l'autre, ils ont fait qu'un auvent devant. Alors je regarde et

quand elle se construisait, j'ai demandé, les gens « Monsieur, je peux regarder comment… ? » Y a quelque chose que j'aime bien c'est de voir comment on tire partie, comment on restaure. Ca j'aime bien alors, j'étais rentrée pour regarder. C'est vrai, y a un beau jardin devant, donc ils ont fait un auvent juste devant pour agrandir. Y a beaucoup d'oiseaux, c'est parce que c'est le printemps, ils font leurs nids. [inaudible] Là, il n'y a pas de voitures. Le soir, je pense les gens qui rentrent et qui… et donc la rue est à moi.
I : Et là, vous avez le sentiment d'être dans la ville, quand vous êtes là ?
A : Je sais que je ne suis pas loin de la ville mais je suis… Je pense que ce que j'apprécie c'est que justement je suis près de la ville et que j'en suis loin, je peux y aller comme je veux et que je profite du calme de la campagne

(…)
I : Et là vous prenez à droite ?
A : Voilà, là je tourne à droite.
I : Là, y a plus de vent !
A : Oui, c'est marrant d'une rue sur l'autre.
I : Et vous y faites attention d'habitude ?
A : Je vais le sentir automatiquement, mais bon, est-ce que je relève ![inaudible]
I : Vous passeriez plus dans une rue où il n'y a pas de vent ?
A : Oui, je passerai plus dans une rue où il n'y a pas de vent, mais là, euh bon, j'ai pas le choix pour aller en ville, je passe par là.
I : C'est marrant les petites maisons là-bas, vous regardez les montagnes des fois ?
A : Oui, oui, je regarde toujours les montagnes.
I : Là par exemple, y a quelque chose qui, quand vous passez ici, y a quelque chose qui vous interpelle ?
A : Non, pas spécialement.
I : Les stores jaunes ou les portes vertes.
A : Ben, c'est-à-dire, c'est l'été, alors les gens commencent à baisser les stores, l'hiver euh…
I : Vous passez des coups d'œils dans les autres rues ?
A : Oui bien sûr.

I : Là, quand vous marchez, regardez toujours tout droit ?
A : Euh… oui et je remarque qu'aujourd'hui, toutes les voitures sont garées là et il me semble d'habitude qu'il y en ait moins. Alors lundi, est-ce que c'est fermé, j'en sais rien. Je trouve que c'est plein.
I : Là quand vous passez là, vous regardez ?
A : Oui, je regarde parce qu'un jour, j'ai voulu prendre un raccourci et puis je me suis cassée le nez, après je pouvais plus sortir. Ca m'arrive ça. (…)
I : Là [inaudible]
A : Les bâtiments, ouais.
I : Là, vous sentez quoi ?
A : Le vent.
I : Et qu'est-ce que vous entendez ?
A : Le bruit des voitures. C'est plus le bruit des oiseaux (…)
I : Là, quand vous arrivez ici, vous l'impression d'être plus dans la ville ?
A : Oui là, c'est la limite, je rentre dans la ville.
I : Et pour vous, c'est un obstacle Clémenceau ?

A : Oui, c'est une barrière, c'est l'entrée dans la ville, parce que c'est un grand boulevard, quand même, y a beaucoup de circulation. Alors s'il n'y a pas de voitures, je passe vite et sinon je commande le passage pour piétons. Là, y a des voitures qui arrivent… Et après ce qui est agréable à nouveau, c'est de traverser le parc.
I : Parce que là à nouveau, vous êtes au calme. Vous faites attention au feu ?
A : Oui oui, non je fais pas attention au feu, je fais attention aux voitures.
I : Mais vous passez sur le passage piétons
A : Là oui.
I : Donc vous faites attention aux lignes blanches.
A : Dans ce cas oui.
I : Là, quand vous passez là, je sais pas, vous faites attention à quoi, vous fixez quoi ?
A : Je sais que je vais passer là, je…
I : Là d'un coup, il fait chaud.
A : Voilà, c'est abrité à nouveau. Là, c'est le bowling là, c'est euh… le stade, là vous avez l'anneau de vitesse.

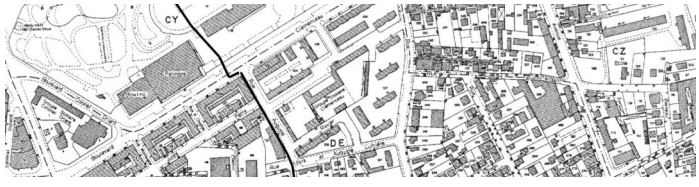
I : Là vous faites attention aux voitures, y en a toujours de garées ?
A : Oui, plus ou moins, quelques fois y en a moins.
I : Et là, vous passez par où ?
A : Là je traverse , mais si je traverse en ville, que je vais vers le centre ville, je passe là mais si je vais euh… si je vais ailleurs, par exemple vers la Poste, je longe là et je passe là. Mais en général, je coupe là.
I : Là, ici, il y a du monde souvent ?
A : Oui, y a assez souvent du monde. Des gens qui s'entraînent sur l'anneau de vitesse au roller et ça me fait toujours envie.
I : Et vous avez pas l'impression que c'est long cette distance ?
A : Non, j'aime marcher.
I : Non, juste là, ça vous semble pas plus pénible ?
A : Euh… non, ça ne me semble pas plus pénible.
I : Vous passez ici et dans l'herbe ?
A : Ben, je passe là oui, c'est vrai. Chercher pas la logique !
I : Non je cherche pas de logique. C'est quoi cela ? Ca vous interroge pas ça, vous l'avez toujours vu ?
A : Oui, je l'ai toujours vu.
I : Une fois, vous vous êtes demandé ?
A : Non.
I : Là, vous prenez où c'est ouvert ?
A : Je prends là où c'est ouvert, ouais.
I : Là, vous êtes comment ?
A : Là, j'ai chaud et je trouve que c'est bon, c'est bon d'avoir le soleil.
I : Ils sont là depuis longtemps les p'tits jeux pour enfants ?
A : Non, y a pas très longtemps, parce qu'il y a les jeux un peu plus haut, mais ceux-ci sont pas là depuis très longtemps, peut-être deux ans, trois ans. Je trouve ce parc génial. Il est beau, il est au centre de la ville. Tout le monde peut en profiter. Par contre, euh… si on crée le… stade, ça va empiéter sur le parc et ça n'est pas une bonne idée.
I : Vous passez sur l'herbe ou…
A : Là, je passe sur l'herbe, j'aime bien être sous les arbres, je trouve qu'ils sont… beaux.
I : Vous visez quoi quand vous passez par là ? Votre regard est attiré par quoi ?
A : Sur les différentes couleurs des arbres, de toutes les nuances. Et puis, les parterres aussi, euh… Bon des fois, je me baisse pour sentir les fleurs, parce qu'en ce moment, y a beaucoup d'odeurs.
I : Y a toujours des gens allongés comme cela ?
A : Non, quand il fait beau et on arrive au mois de mai, les étudiants vont faire leurs révisions là et donc c'est très vivant. Et en hiver, y a moins de monde. Quand je passe le soir, y a pratiquement que les gens qui promènent leur chien ou…
I : Là vous faites attention aux branches ?
A : Oui, oui, je fais attention aux branches, je baisse la tête. Et puis là, je m'arrête, je m'arrête pour sentir. Ah, c'est très joli, tous ces bleus, ces jaunes.

I : Et du coup, quand vous allez en ville, vous allez toujours par là ?
A : Oui, en principe là, ou un peu plus loin là-bas, je rejoins la rue de Strasbourg ?
I : Là, on entend quoi ?
A : Je pense que c'est les enfants, y a des sorties scolaires, on leur fait faire le sport dans le parc.
I : Y a aussi des gens souvent sur les bancs ?
A : oui, oui, par là, oui.
I : Et vous venez pique niquer parfois ici ?
A : Euh, non, je ne suis jamais venue pique niquer, je fais que passer. Mais la dernière année que je travaillais, je traversais le parc et y avait des écureuils aux bords des derniers arbres, donc c'était un peu plus haut là-haut, des écureuils là aux bords de la route et je trouvais ça extraordinaire. Comme ils se sont bien adaptés aux voitures et tout. Je pense que pas en pleine journée, mais le matin vers 8h-8h30, ben, ils étaient là.
I : Et là, quand vous voyez l'avenue avec toutes les voitures, vous passez ailleurs ?
A : S'il y a trop de voitures, j'emprunte parce qu'il y a le passage souterrain. S'il y a trop de voitures, je l'emprunte. Je préfère éviter, je préfère passer en plein air.
I : Vous avez l'impression d'être dans la vraie ville après ?
A : Oui mais si j'ai le temps, je vais prendre le parc du muséum.
Et l'automne, j'aime beaucoup parce qu'il y a l'arbre, le Ginkgobiloba et je ramasse des feuilles, je trouve qu'elles sont tellement belles et je pense toujours que c'est l'arbre qui a résisté à Hiroshima et qui est resté solide. Alors, ça m'émeut toujours.
I : Là, cette statue, c'est quoi, vous y faites attention ?
A : oui, j'y fais attention. C'est les… je pense qu'il n'y a rien d'écrit pour expliquer la sculpture. J'aime bien quand il y a des explications. Parce que deux beaux blocs, trois.
I : Et pareil, vous coupez par l'herbe ?
A : Oui, dès que je peux, je coupe par l'herbe.
I : Vous sentez la petite brise ?
A : Ouais.
I : Et du coup, on n'entend plus les voitures avec la tondeuse.
A : Non. Là, c'est un repère pour moi parce que je me dis toujours, je passe là ou je passe par en haut et je fais le tour.

I : Et le lampadaire, il en fait partie aussi ?
A : Du décor ? (…)
I : Et là, c'est quoi ce truc là ?
A : Je ne sais pas. Je pensais que c'était un WC, j'en sais rien. Non, c'est pas un WC du tout. Y a souvent des oiseaux.
I : Et là, quand vous passez là ?
A : Je fais attention aux branches, surtout le soir et le soir, ça me fait penser, les arbres quand je rentrais chez moi, il fallait traverser un bois et quand je passe là, je pense à ça quand je rentrais quand j'étais petite. (…)
I : Quand vous marchez, votre regard, il balaie ou il vise tout droit là-bas.
A : Il vise tout droit là-bas, parce que je sais que je vais rentrer.
I : Là, vous faites attention aux patineurs ?
A : Ah oui, je fais attention aux patineurs, je veux pas les renverser et ni me faire renverser.
I : Donc là, ça fait une limite.
A : Ouais. Si je passe le soir, y a personne.

Avenue des Jeux Olympiques
N'y va pas souvent car ça n'est pas sur son itinéraire. Il traverse Jean Perrot pour aller à la Maison de la Culture parce que c'est plus court. Il a l'impression que c'est extérieur du quartier, que c'est loin.

Parcours effectués



Visites	

Nom : Christine Berjon Temps : beau
Date : 06/05/2002 Age : 41 ans Activité : Responsable de cantine
Lieu : Léon Jouhaux
Habitant dans le quartier depuis : 31 ans

Protocole : Faites moi visiter votre quartier par les trajets que vous avez le plus l'habitude d'emprunter. Décrivez-moi les éléments qui vous semblent remarquables et vos sensations.
Pourquoi passez-vous ici plus qu'ailleurs ?

Prenez 5 à 7 photos de ce parcours, choisies par vous. Pourquoi celle-ci plus qu'une autre ?

A la fin de l'entretien : Par rapport à la coulée verte : pourquoi vous m'avez emmené/pas emmené à cette coulée verte (avenue des Jeux Olympiques). Pensez-vous qu'elle fasse partie de votre quartier ?
Y allez-vous souvent ? pour faire quoi ?

A : Donc là, on est sur la place, en plein centre du quartier Léon Jouhaux. On est entouré d'arbres, des peupliers. On est envahi de pollens, on dirait qu'il neige. Donc, ce pollen, c'est pas agréable pour les personnes âgées, pour les personnes asmathiques. Donc, euh, il avait été mis en place par la ville de Grenoble, le renouvellement des arbres, c'est-à-dire enlever un arbre et remettre un autre, ceux-ci, enlever les peupliers, les remplacer par les petits arbres, les petits arbustes. Pour l'instant, c'est ce qui marque le plus, c'est ce pollen. On a du mal à respirer, y a pas grand monde dehors surtout quand y a ce pollen, on est mal. On peut pas ouvrir nos fenêtres, on en a plein la maison. Voilà, donc ça jusque fin juin début juillet. Ca a commencé plus tard cette année. On en a plein la maison, c'est pénible !
I : Là, les avions, les hélicoptères, ils survolent souvent ?
A : Oui, souvent, parce que je pense que ça doit être le plus court vers l'hôpital, le trajectoire, je pense. Là, on va au bureau de tabac, la boulangerie, le chemin que je prends euh… je passe pas comme ça, je coupe là puisque j'habite là-bas, vous voyez, je coupe en bout de place en diagonale et je me retrouve sur le trottoir qui longe la piste cyclable. Voilà, donc la piste cyclable, elle va jusqu'au bout de Teysseire, sinon, vous pouvez reprendre l'avenue des Jeux Olympiques qui va sur Saint Martin d'Hères, sinon de l'autre côté qui va sur l'avenue Jean Perrot. Sinon, dans l'autre sens elle va vers le parc Paul Mistral, tout en bas, en bas au fond de la rue Léon Jouhaux. Euh...
I : Et là, vous passez plutôt sur le goudron, plutôt dans l'herbe ?
A : Non, je coupe le p'tit bout là-bas, vous voyez entre les deux petits. C'est vrai que comme disait ma sœur tout à l'heure, bah, comme point de repère, la cabine téléphonique.

I : Donc là, vous restez sur ce trottoir là ?
A : Bon, puis on a l'habitude, on peut même y aller les yeux fermés, ça fait des années qu'on suit ce même chemin, qu'on fait ce même trajet, donc euh.
I : C'est bruyant, est-ce que vous avez l'impression que c'est bruyant quand vous passez là ,
A : Non, pas plus qu'ailleurs. Non, c'est vrai qu'il y a beaucoup de circulation sur l'avenue mais avec l'isolation, on n'a pas trop à se plaindre.
I : Non, mais là, vous quand vous passez ?
A : Non, parce que c'est à l'extérieur du quartier, c'est plus calme qu'à l'intérieur, donc non. Donc, là, on arrive rue André Argouges, anciennement Jean Bart.
I : Donc là, vous passez toujours de ce côté-là ? Et pourquoi vous préférez ce coté ?

A : C'est une habitude, y a pas de préférence. De l'autre côté [inaudible] pour traverser, il faut aller un peu loin pour traverser donc de chez nous, y a pas de passages, y a pas de feux, il faut aller au bout là-bas à l'arrêt du bus. Donc on longe le trottoir. De ce côté là, je ne traverse jamais parce que c'est très dangereux. Les voitures qui arrivent de la droite, de la rue anciennement Jean Bart, Argouges et qui tournent pour redescendre Léon Jouhaux, côté Teysseire, des fois elles s'arrêtent pas parce que c'est vert pour nous, c'est vert pour elles et voilà, quoi. Donc c'est assez dangereux. Donc là, il y a le commissariat de Police. Donc là, on arrive à Jean Bart.
I : Donc là, c'est pour aller au bureau de tabac là et vous préférez traverser sur le passage.
A : Ah oui, tout le temps, jamais de l'autre côté. Attention ! c'est pas à nous d'ailleurs, n'allez pas vous faire écraser.
I : Donc là, quand vous êtes là, vous regardez, vous êtes très attentive au carrefour.
A : Oui. On attends bien sûr, on respecte les feux. On essaie (…) Donc là-bas, vous voyez l'antenne Mairie.
I : Ca vous fait un signal quand vous êtes là ?
A : Oui, oui… c'est-à-dire… on a l'habitude. On connaît notre quartier, on connaît ses alentours. Donc on peut y aller les yeux fermés.
I : Il y a que ce carrefour qui interrompt votre marche ?
A : Oui. Donc y a la boulangerie. Donc on va traverser ici. Y a pas de problème pour traverser de ce côté. J'ai jamais aimé traverser de l'autre côté, même mes enfants. Enfin, le dernier surtout. Donc là, le coiffeur qui est fermé, c'est lundi. Là, bon c'est une annexe de la boulangerie donc qui est ouverte en période scolaire. Bon je pense qu'elle est fermée parce que c'est lundi. Le cordonnier. Donc là, ils vont ouvrir, je ne sais quoi, un p'tit resto, un p'tit khébab.

I : Et avant c'était quoi ?
A : Un khébab aussi. Y a longtemps, plusieurs années en arrière, c'était une bijouterie. Donc voilà le bureau de tabac, là. Après, si on continue tout droit, je vais à ED. Si vous voulez, je vous le montre, c'est mon itinéraire.

Donc là, vous avez le CES Vercors.
I : Et là, vous restez tout le temps de ce côté du trottoir ?
A : Tout le temps, jamais de l'autre côté.
I : Et pourquoi ?
A : Je vais de l'autre côté quand je vais à la boucherie de l'Abbaye au fond là-bas parce que c'est sur ma droite. Sinon, c'est instinctif, je [fin de bande]

[…]
A : Donc là, je continue toujours. De l'autre côté aussi, côté Léon Jouhaux, y a des p'tites maisons mais je trouve que c'est moins animé que… que l'avenue Jeanne d'Arc (…) On entend les p'tits oiseaux. Chez nous aussi, dans la cité, on les entend le matin. Surtout les corbeaux, les corneilles mais on s'est habitué, enfin.
I : Et vous avez l'impression d'être proche de la nature, par exemple dans ce quartier ?
A : Ah non, loin de là. Dans ce quartier, c'est de la nature artificielle, ça c'est… Des corneilles et des corbeaux en ville, ils désertent les campagnes pour venir chez nous, quand même, il faut se poser des questions. Donc ce coin là, ça coupe. Donc là, c'est l'avenue Jeanne d'Arc, hein, elle rejoint le parc Paul Mistral. Donc, tout ce coin-là…
I : Donc là, le repère significatif, c'est l'angle avec le tabac ?
A : Donc le bar,…
I : Vous y allez là ?
A : Non, aucun bar, jamais. En vacances, d'accord, mais sinon non. Pas les bars des alentours d'où on habite, non. Parce que bon, ben voilà.
I : Et là, vous restez toujours sur ce trottoir quand vous retournez chez vous ?
A : Ouais (…) Donc là, on va arriver, je me rappelle plus quelle rue c'est ça, je me souviens plus. J'sais pas si c'est pas la rue Jules Ferry, mais je voudrais pas dire de bêtises. Donc là, y a un p'tit fleuriste.
I : Et là, ça vous fait pas bizarre de voir des p'tites maisons là, comme cela. Vous les regardez ?
A : C'est rare, mais bon, il faut qu'ils restent. Mais ce n'est pas trop disproportionné par rapport aux immeubles, parce qu'ils sont pas très hauts de ce côté. Donc ça va. Ca se mélange bien les deux.
I : Tout est fermé le lundi ?
A : Ah oui, tout est fermé le lundi (…)
I : Là, il y a un « Raymond piscines », c'est quoi ça ?
A : C'est fermé je pense. Ah non, c'est ouvert, ce sont… de l'autre côté… Ils vendent des accessoires pour piscines, salles de bains, tout ça.
I : Et vous la trouvez agréable cette rue ?
A : Bien sûr.
I : Pourquoi ?
A : Parce qu'il y a de petites maisons, c'est animé, ça bouge.
I : C'est quoi pour vous « animé » ? C'est quand c'est rythmé, qu'il y a des choses différentes qui se produisent ?
A : Un peu de circulation quand même, parce que ça bouge bien. Donc là, c'est la rue Elie Cartan qui rejoint la place de la commune, le marché et le centre social et qui rejoint la rue Léon Jouhaux où il y a le CES Vercors et le lycée, et après on reprend sur les commerces et là on va, on retombe sur l'avenue Léon Jouhaux, pareil, et je sais plus si c'est la rue Jules Ferry, j'en suis pas très sûre, il me semble, je vais vous dire cela, non, c'est la rue Claude Genin, voilà.
I : Et là, vous reprenez pas celle-là ?
A : Non.
I : Pourquoi ?
A : Parce que c'est comme cela. Euh… Je sais pas, c'est l'habitude. Non c'est plus long par là.
I : Et quand vous avez pas trop de temps, vous prenez l'autre rue ?
A : Oui bien sûr, ça m'arrive, ou je coupe. Et non, c'est pas bon.
I : Et là, ils ont construit de nouvelles choses au rez-de-chaussée ?
A : Avant, il y avait une boulangerie, coiffeur, boucherie, y a longtemps et maintenant, à priori, ça a l'air d'être des petits appartements. Si, le coiffeur, il y est toujours.
I : Et vous y alliez à ces commerce ?
A : Non jamais, non.
I : Pourquoi ?
A : Parce que les petits commerces de quartier sont assez chers, donc, euh… on fait selon notre budget. Bon, c'est vrai que pour dépasser, si ça tombe un dimanche ou un jour férié, c'est arrangeant parce qu'ils sont ouverts. Donc, c'est vrai que ça nous arrive d'y aller. Donc, euh… Peut-être là, l'intersection de l'avenue avec l'école, et on retombe sur l'avenue Léon Jouhaux.
I : Et par exemple, est-ce qu'il vous est arrivé de vous asseoir sur ce banc ?
A : Non, non parce que… bon, non. A moins que j'ai des commissions, que je sois chargée, que je sois fatiguée, que je trouve un banc, mais pas particulièrement celui-ci, non. Je m'arrête bien sûr, du moment qu'il y ait un banc. Non, mais là, c'est pour les parents qui attendent leurs enfants à la sortie de l'école, je pense plutôt (…) Donc voilà, on retombe… sur l'avenue Léon Jouhaux. Et après, je traverse parce que je retombe sur ma droite et je retombe sur ma longitude, je rejoins mon chez moi là-bas.
I : Et là, vous contrôlez, il y a du monde ici à ce carrefour ?
A : Euh, oui, surtout vers 16heures, 16h 18heures, ouais, quand même, l'heure où les gens viennent chercher leurs enfants à l'école, donc y a pas mal de voitures en stationnement. Ca circule bien, c'est vrai que l'avenue Léon Jouhaux, ça circule bien (…) Donc là, on va arriver à l'intersection de la rue… où il va y avoir la rue Albert [inaudible], donc là je vais souvent aussi, parce qu'il y a la pharmacie, la Poste. De nous, on dépend de la

Bajatière. Il y a des médecins, kiné, dentistes, euh… radiologie. Donc, on va là, quand on a besoin de radio ou kiné ou pharmacie, on va aussi là. On va souvent à l'Abbaye mais on va aussi là.
I : Et là, par exemple cet arbre il est quand même énorme !
A : Oui, mais le plus beau, c'est celui qui est un petit peu plus loin là-bas, je vous montrerai tout à l'heure, qui a plus de cent ans. Ils ont mis une plaque, hein… c'est un platane [inaudible] Là on arrive à la bibliothèque, Abbaye-les-Bains, donc avant c'était un bar avec une piscine. Voilà, donc c'est quelque chose de nouveau depuis quelques années quand même, mais d'assez récent quand même. Bon, on voit l'architecture, elle est moderne.
I : Et vous allez souvent à la bibliothèque ?
A : Avec les enfants, ça m'arrive, oui (…) Voilà, euh…
I : Là, il fait chaud, non ?
A : Il fait beau, bah tant mieux !
I : Vous préférez passer par les coins au soleil, pas spécialement ?
A : A cette période de l'année, oui on apprécie. Après l'été, dans la cuvette à Grenoble, on étouffe, on a chaud donc j'irais où il y a de l'ombre.
I : Ca vous arrive de rester ici, dans ce petit aménagement ?
A : Oui, ça nous arrive quand on va à la bibliothèque, on s'assoie un moment là, on fume une cigarette ou on discute, oui ça nous arrive, bien sûr.
I : Mais vous viendriez pas ici exprès ?
A : Ah non, pas du tout non. Donc là, de nouveaux bâtiments qui se sont construits, aussi. Notre arbre, il est là-bas, on y arrive, un très bel arbre.
I : Et pour vous, les bus qui passent, ça vous fait percevoir un rythme ?
A : Ah non, on est habitué hein, oui, on a l'habitude comme les voitures. On s'habitue au bruit, je coirs, on apprends à vivre avec. On est obligé de s'y faire, on s'accommode.
I : Mais vous trouvez que c'est particulièrement bruyant ou que ça reste encore agréable ?
A : Moi, je trouve pas que ça soit particulièrement bruyant. Le bruit des voitures, bah oui, ça fait du bruit quand ça passe, sans plus.
I : Là, les gens, ils étendent toujours leurs linges ?
A : Oui, oui. Y a des étendages dehors, ils ont le droit d'étendre leurs linges. Le voilà ce fameux arbre, il est en face on y arrive. Donc euh…, c'est vrai il est magnifique, on peut pas s'empêcher de le regarder, hein. Et là, ça doit être fermé… ah non, elle est ouverte la pharmacie, donc, vous voyez la croix qui indique qu'il y a une pharmacie, on arrive comme cela, j'tourne là.

I : Et là, vous allez de quel côté ?
A : En face (…) Donc euh… ce bâtiment où il y a en dessous, y a architecte, médecin, laboratoire, kiné. Enfin, laboratoire radiologique, kiné, dentiste, boucherie et la Poste.
I : Et il vous arrive de jamais couper par les bâtiments là pour aller… ?
A : Pour aller au marché, je fais l'inverse. Je vais d'abord à la pharmacie ou à la Poste ou ailleurs, donc je coupe hop, puis voilà. Euh… on voit bien tout le long les petits commerces, on arrive à la pharmacie. Donc là, on est dans la rue Albert Recoura. Donc voilà, cabinet de radiologies.
I : Et là, vous restez aussi en bas ou vous montez ?
A : Ben, si je dois aller dans un des p'tits, si je dois aller au cabinet de radiologie, chez le médecin ou autre, je monte bien sûr.
I : Ils ont mis des p'tites bornes ?
A : Pour pas que les voitures montent aussi !
I : Là, elle est plutôt calme cette rue ?
A : Oui, c'est plutôt calme, c'est vrai que… Là c'est l'antenne Mairie.

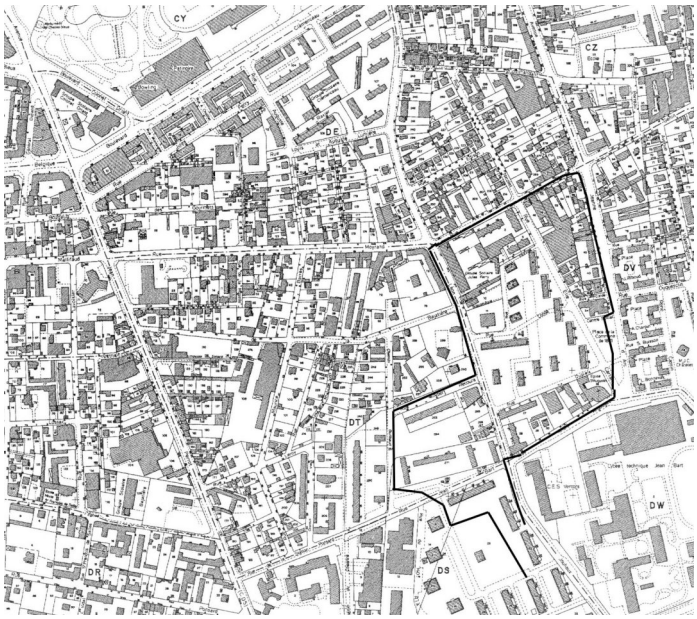
Ils ont leur atelier où ils viennent déposer, où ils ont leur matériel. Là c'est l'antenne de la Mairie. L'antenne des ateliers, pas l'antenne Mairie où on peut faire, nous, les fiches d'état civil, elle se trouve de l'autre côté, là je vous ai montré tout à l'heure. Donc voilà. Tous les p'tits commerces, enfin ce qu'on peut appeler p'tits commerces, là y a la Bajatière Soins, la boucherie, bon elle est fermée, le Poste. Là, il y a , c'est infirmiers, infirmières, la pharmacie et puis on remonte sur la gauche, on va retomber sur la cité Léon Jouhaux, on va retomber surtout sur l'école. Vue de derrière, mais on retombe quand même bien sur l'école. Donc, on y arrive, hein.
I : Et il vous arrive, là par exemple, y a pleins de petites maisons, vous avez l'impression d'être proche de votre quartier là ou pas ?
A : Bah, j'ai l'impression oui, parce que je sais que… Mais sinon, c'est vrai que ça fait plus campagne quand même. Pas vraiment campagne parce qu'il y a du goudron, mais un plus nature que chez nous.
I : C'est pour cela que c'est agréable de passer ici ?
A : Oui, j'aime bien, moi, même quand je vais au parc Paul Mistral, il m'arrive de passer par là et de couper, donc euh… Donc là, on tombe pas sur l'école d'abord, on tombe d'abord sur la restauration scolaire, où il prépare les repas de cantines et juste derrière, c'est l'école, donc là…
I : Et là, vous coupez jamais par les propriétés, là ?
A : Ah non, jamais. Non (…) Là, on continue, je vois pas ce que je ferai là-bas.
I : Vous pourriez passer dans l'herbe ou aller sur les bancs là-bas, vous avez l'impression de ne pas être chez vous là ?
A : Non, pas l'impression de ne pas être chez moi, mais l'impression un peu de… de violer un lieu privé, de rentrer là où je n'ai pas le droit de rentrer et donc y a des règles quand même à suivre, c'est une propriété privée. Je vois pas ce que j'aurais à y faire à moins que je vienne voir quelqu'un que je connaisse, c'est différent.
I : Et là, y a du linge étendu, c'est du linge des enfants ?
A : Oui, tout le temps, depuis des années, enfants, adultes, depuis des années.
I : C'est bizarre quand même, y a des enfants ici ?
A : Non, j'ai jamais vu d'enfants là, enfin, peut-être que des fois où je passe, y en a pas. Mais j'ai jamais vu d'enfants là vraiment. Et on arrive à la cité.

I : C'est quoi ce truc en face ?
A : Et bah ce truc en face, c'est la restauration scolaire.
I : C'est quoi qui est derrière, c'est un hangar ?
A : Non le hangar qui est derrière, c'est le gymnase Léon Jouhaux, ce qui… c'est vieux. C'est vrai que ça a des années, plus de quarante ans. Ca a été rénové quand même, je pense y a un moment, une certaine période, mais bon avec l'usure, à la longue. Oui, ça rehausse la cuisine centrale Jean Bart.
I : C'est là où vous travaillez ?
A : Non, moi je travaille directement dans les écoles.
I : Là, vous traversez là, vous traversez toujours sur le passage ?
A : Oui, ou là, là. Je vous dis, voyez. Même en traversant sur le passage, on risque de se faire écraser.
I : Et là, vous passez toujours par là, vous coupez ?
A : Ah oui, je coupe.
I : En fait, vous avez l'impression que tout ce qui est parking ou parcelle, ça n'est pas un obstacle pour vous ?
A : Non.
I : Vous pouvez tout traverser !
A : Non, il n'y a pas d'obstacle, regardez… Bon là, y a l'école sur la droite, face à la MJC qui est fermée maintenant.
I : Pour vous, ça c'est des repères, ça structure votre espace ?
A : Oh oui, bien sûr, on y est habitué et comme je dis que quand y a quelqu'un qui arrive, qui n'était pas de la ville, qui arrive dans le quartier, on est obligé, on a tous des repères. Bah, là on arrive au quartier. Donc la MJC, la place où on était tout à l'heure.
I : Et maintenant qu'ils l'ont fermé la MJC, il va se passer quoi ?
A : Ben, ils vont la raser dans l'avenir, hein et puis bon… ce qu'il y aura après, on en sait rien. Y a plus rien pour les jeunes, donc c'est pas… C'est dommage quelque part parce que c'était un lieu… où les gens venaient

emmener leurs enfants, on se reconnaît, on se côtoyait. Ca nous permettait de discuter. Maintenant, bah vous voyez, c'est désert, c'est comme cela tout le temps depuis déjà, un p'tit moment. C'est que quelque part, y a un malaise. Parce qu'il y avait tout le temps du monde dehors avant. On voit plus personne.
I : Et là, y a des voitures qui passent ou c'est tout le temps calme ?
A : Non, c'est pas calme, il faut pas se voiler la face. Y a du rallye, c'est pas calme, du non respect d'autrui. (…)

Le point de repère du quartier, c'était la chaufferie, la grande cheminée. Quand on allait au Murier, on la voyait et on disait, on habite là-bas. Que maintenant, c'est vrai on arrive à repérer notre cité par rapport à d'autres petits trucs, on cherche d'autres petits repères. C'était notre point de repère. Quand on allait à La Bastille, on voyait la chaufferie, on disait ah c'est là-bas qu'on habite, c'est là-bas que t'habites. Bon c'est vrai que c'était un bâtiment qui ne servait plus à rien, mais c'est un bâtiment qui a vécu, qui a connu une histoire. Ca faisait partie de la ville, de l'histoire du quartier, ouais. Un peu comme une antiquité.
I : Et maintenant, vous avez plutôt l'impression que c'est la hauteur des barres qui identifient ?
A : Ouais, ce regroupement, encore que c'est pas un grand quartier. Y a quatre tours, y a trois bâtiments Romanet, trois bâtiments Léon Jouhaux et un bâtiment Jean Bart. Y a pas beaucoup de bâtiment par rapport à d'autres cités. Cet aménagement de béton… On est là, on est dans le béton et on y restera, quoi.

Parcours effectués



Visites	

Nom : Mme Charles
Date : 13/05/2002
Lieu : Léon Jouhaux
Habitant dans le quartier depuis : 40 ans

Temps : Beau
Age : 70 ans Activité : Retraité

Protocole : Faites moi visiter votre quartier par les trajets que vous avez le plus l'habitude d'emprunter. Décrivez-moi les éléments qui vous semblent remarquables et vos sensations.
Pourquoi passez-vous ici plus qu'ailleurs ?

Prenez 5 à 7 photos de ce parcours, choisies par vous. Pourquoi celle-ci plus qu'une autre ?

A la fin de l'entretien : Par rapport à la coulée verte : pourquoi vous m'avez emmené/pas emmené à cette coulée verte (avenue des Jeux Olympiques). Pensez-vous qu'elle fasse partie de votre quartier ?
Y allez-vous souvent ? pour faire quoi ?

A : Bah, on va passer par là, pour commencer. Alors, par là, y a la boulangerie, y a le marché, y a un coiffeur, des p'tits commerces, y a un bureau de tabac. Alors, on passe par là. Cette rue n'était pas ouverte avant, mais on l'a fermée parce qu'elle n'était pas assez sécuritaire pour les enfants, à la sortie du lycée et tout ce qui s'ensuit, c'était très dangereux. Alors ils l'ont fermé mais il va y avoir un aménagement de toute la… de l'entrée du lycée. Ca va se faire, mais je ne sais pas quand.
I : Et là, vous coupez toujours, vous marchez toujours au milieu de la rue ?
A : Oui, toujours, ou on peut passer par derrière aussi. Moi, je fais comme ça, je fais toujours comme ça en même temps, en passant par là, je rencontre des gens que je connais. Et comme je fais partie de l'union de quartier, on peut discuter et on me raconte pleins de choses. Je peux pas être partout, hein, alors les choses qui se passent dans la cité. Voilà. Là, c'est le collège Vercors, le lycée Argouges.
I : Et vous passez toujours de ce côté, jamais de l'autre côté ?
A : Non, jamais. Je traverse au feu rouge. Je vais jusqu'au fond et je traverse au feu rouge. Non, non jamais. Rarement, je passe de l'autre côté. C'est-à-dire maintenant, on l'a fermé. Je passais jamais de ce côté parce qu'il y avait beaucoup de voitures qui stationnaient sur le trottoir, sur la rue piétonne, et y a une piste cyclable au milieu. Et les gens… on n'arrivait pas à circuler. Et maintenant ils ont fermé là aussi, donc on passe plus facilement.
I : Et est-ce que c'est les arbres aussi que vous aimez bien, là vous passez où, vous passez… vous restez plutôt là ?
A : Oui, oui. Là y a la piste cyclable, je longe la piste cyclable, ou il m'arrive de passer plus vers les entrées.
I : Et cette rue vous la trouvez comment ?
A : Elle est agréable. [inaudible] Y a beaucoup de circulation, ça… ça circule. Elle est agréable (…) Les rues sont propres. De ce côté, là, voyez, on a fermé parce qu'avant toutes les voitures stationnaient, on n'arrivait pas, même au feu rouge, on n'arrivait pas à sortir. C'était dangereux. (…)
I : Et il y a des odeurs particulières, des choses que vous retenez ?
A : Non. Là on a le poste de Police, alors on passe par là, ou on peut passer par derrière euh… moi, quand j'arrive au poste de Police, je passe là.
I : Comme vous faites. D'accord. et pourquoi vous passez par là ?
A : C'est l'habitude, c'est machinal, je crois.
I : C'est parce que c'est plus court ?
A : Oui, c'est plus court. Alors là, vous avez le coiffeur, un cordonnier avec [inaudible], une boulangerie, le bureau de tabac, et plus loin y a le marché. Alors, je traverse et puis je file.

Là, c'est toujours mon cheminement. Je traverse et je file au marché. J'ai tout sur mon passage, en passant par là, j'ai tout sur mon passage. De la boulangerie, tout tout vraiment. Alors, là, je passe avec tous les commerces. Alors, il m'arrive aussi d'avoir besoin d'aller à l'antenne, l'antenne Mairie là. Alors je traverse.
I : Et quand vous allez à vos commerces, vous passez par quel passage piétons ?
A : Celui-ci ! Et puis je traverse après, et je file. C'est tout le même trottoir, le même côté, les commerces sont tous du même côté alors je passe de ce coté. Là, y a l'antenne Mairie. Là, y a pas de commerces, tout simplement une rue, qu'est-ce que vous voulez… Alors on a les transports en commun, on a deux bus qui passent, on le 26 qui va jusqu'à Univeristé-Grand Place et le 34 qui va jusque… où il va, il va loin [inaudible]… il passe juste devant la gare. Il est très bien parce qu'on le prend et on a l'arrêt devant la gare alors pour prendre les trains, les trams, c'est plus pratique. C'est un peu dangereux ici, les gens, ils circulent vite et hein…
I : Y a toujours eu les p'tits commerces par exemple là ?
A : Oui, toujours. Les boulangeries, la boulangerie, le coiffeur. Oui toujours eu les trois petits commerces qu'il y a là. On a pas plus, on a que ces p'tits commerces. Y a le marché, le matin sauf… tous les jours sauf le lundi.
I : Et là, vous faites toujours attention au feu ?
A : Ah oui, toujours parce que je trouve que ce passage est dangereux.
I : Et vous regardez les voitures ou pas ?
A : Ah oui, je regarde, je fais attention parce qu'ils leur arrivent de passer au rouge ! De griller les feux rouges. Par là, y a les cuisines municipales, le poste de Police. Là, c'est des Baticors, des copropriétés, des dames âgées qui sont très très vieilles. Tout ce côté. Tout ça, toute la cité, ce sont des HLM, l'Opale.
I : Et là, vous restez toujours sur ce côté ?
A : Oui, ou de l'autre côté, ça m'est égal, je fais pas attention, je passe sur ce côté. Tous les gens des tours, tout ça, ils empruntent tous là, cette voie pour aller au marché, ça leur est plus pratique, ils passent toujours par là, les gens des tours. Et puis, pour la pharmacie aussi. Quand on va de la cité à la pharmacie, on passe par là. On traverse la place, la p'tite place, vous avez vu la p'tite place qu'on a et, on va à la pharmacie. Y a un kiné, la pharmacie, euh… les infirmières, le centre d'infirmiers, y a une radio, des kinés, des pédicures. On a tout ce qu'il faut quand on va, on passe par là, on fait le tour (…)

Là, vous avez les cuisines municipales, j'y vais jamais, je passe rarement. Vous voyez, ce côté là-bas, je passe rarement, rarement parce qu'il y a le foyer des jeunes travailleurs, les écoles et les cuisines municipales. En principe, si, les gens qui habitent les tours, passent quand même pour rejoindre l'avenue Jean Perrot et prendre le ligne 31.
I : Et vous, vous passez par là ?
A : Ah oui, je passe par là, je coupe par là, je traverse sur le tremplin (…)
I : Et là, c'est assez calme, c'est beaucoup plus calme que là-bas ?
A : C'est la même chose, c'est pas plus calme. Peut-être au point de vue circulation, c'est moins dangereux que là-bas. Les personnes âgées peuvent circuler sans grand risque, là. Y a des passages, c'est bien signalé. Là aussi, c'est que des copropriétés, tout ce groupe, c'est les Nantis, un groupe de copropriété (…) Alors, je traverse au piéton là-bas.
I : Et là, vous êtes encore dans votre quartier ?
A : Oui, oui, c'est encore mon quartier. Oui, oui. C'est toujours Léon Jouhaux, on dit la cité Jouhaux, c'est toujours le même quartier parce que dans le quartier, y a deux cités : Abbaye, Jouhaux. Jouhaux, donc tout ce groupe et l'Abbaye qui se trouve derrière le marché.
I : Et ça c'est quoi ?
A : C'est un immeuble qu'on vient de construire. C'est un immeuble qu'a deux-trois ans, qui…, c'est un immeuble de propriétaires. Et là, c'est un Bâticoop, ce sont des gens qui ont acheté y a très longtemps, ça fait longtemps qu'ils sont là.
I : Et y a toujours du linge d'accroché ?
A : Ah oui, toujours. Et oui, c'est à eux, ils font ce qu'ils veulent (…)
I : On entend les oiseaux.
A : Ah oui, c'est agréable. Quand il fait beau , c'est agréable de faire tout le tour du quartier.
I : Et il vous arrive de vous promener là derrière ?

A : Oui, oui, bien sûr. On traverse là et on rejoint les feux rouges. On peut aller vers la patinoire, aussi en allant tout droit, là (…) Donc là, au coin, on a la pharmacie. On a tout ce qu'il faut dans le quartier. On peut se passer d'aller en ville au point de vue soins, de radios, on a aussi un chirurgien-dentiste, on a tout ce qu'il faut et c'est bien pratique. Ca nous évite de prendre… d'aller en ville.
I : Là, ces arbres, ils sont drôlement grands ?
A : Oui, ça fait longtemps qu'ils y sont, c'est des vieux. Ca, de ce côté là-bas, c'est la Bajatière. De l'autre côté, ça communique avec Jean Perrot. C'est très bourgeois là, de ce côté, c'est un quartier bourgeois. Des p'tites maisons individuelles [inaudible] (…) La pharmacie…
I : Là, vous allez à la pharmacie ?

A : A la pharmacie. Le lundi, le centre est fermé, la p'tite Poste, le centre infirmier, il m'arrive d'y aller parce que je suis hyper tendue et il m'arrive d'y aller deux fois par semaines. A la Poste, rarement. Je vais poster mes lettres…
I : Et, du coup, vous prenez le chemin que l'on vient de prendre ?
A : Oui, oui, exactement. Je prends ce chemin. Alors là, c'est Grenoble-Bajatière.
I : Et là, quand vous êtes ici, vous passez là, ou plutôt là ?
A : Je passe là, je passe là, c'est agréable de passer là, y a de l'ombre, c'est agréable alors je passe par là. Y a un petit jardin, un petit parc, j'y vais souvent avec mes enfants. Alors là, on passe là-bas. Pour pas les faire traverser, j'les fais traverser au passage et on va au p'tit parc.
I : Là, on entend une tondeuse, c'est un son que vous entendez souvent ?
A : Ah oui, c'est comme partout. Là, c'est les kinés, le centre de kiné. Ah oui, les tondeuses, chez nous aussi, ce matin elles sont passées. C'est bruyant mais ça ne dure pas toute la journée heureusement.
I : Et vous avez des pollens en ce moment ?
A : Ah, si, beaucoup ces temps-ci. Je ferme tout. Je dois passer l'aspirateur tous les jours mais ces jours-ci, ça s'est calmé. Là, y a les docteurs [inaudible], orthophoniste, vous voyez. Là, c'est la radio. On a tout dans le quartier et je trouve que les immeubles sont entretenus, c'est propre, c'est pas délabré. Les gens, les propriétaires font quand même attention à leur résidence, c'est tout propre. Celle-ci vient d'être refaite.
I : Là vous passez par où ?
A : Là, je passe par là, par le petit chemin. Là, y a le dentiste, chirurgien-dentiste.
I : Est-ce qu'il y a des repères qui ne sont pas que des bâtiments ; des arbres, des poubelles, de la lumière ?
A : J'ai tellement l'habitude que je peux pas dire. Nous avions, dans le temps, une cheminée, ça s'appelait la chaufferie qui alimentait… C'était une très haute cheminée. Les gens, les étrangers qui venaient du Nord, on leur disait, près de la chaufferie, de la cheminée. Et quand ils allaient au lycée, on leur disait près de la grande cheminée. Ils se basaient sur la cheminée et ils trouvaient tout de suite. Et pour la cité, c'est la même chose, on disait : où il y a la grande cheminée et ça marchait très bien. Là aussi, c'est l'Opale, ce sont de très très vieux HLM, ils sont anciens. J'sais pas s'ils ont plus de cinquante ans, plus et sont bien, c'est une cité calme qui est très propre malgré que ce la soit des HLM, c'est calme, impeccable.
I : Et là, vous prenez le bus là, ou pas ?
A : Ah non, moi je prends le bus vers le lycée, c'est juste à côté de chez moi. Vers le lycée. Par là, on peut traverser aussi et on se retrouve au marché, sur la place.
I : Vous y allez souvent au marché ?
A : Tous les jours ! Je vais me balader, ne serait-ce que pour regarder ce qu'il y a, y a toujours des p'tits marchands ambulants, tout ça, y a toujours des p'tites nouveautés. Y a toujours, euh…
I : Donc, là vous traversez toujours au passage piéton ?
A : Ah oui, toujours là, ouais (…) Je passe par là. Là, cet arbre, il est centenaire, vous avez vu ?
I : oui
A : Vous avez vu ? Là, on avait mis un parc à chiens et l'Union de quartier trouvait qu'il était déplacé, pas bien, un parc à chiens en plus. On avait un beau petit parc là, mettre un parc à chiens, ça n'allait pas du tout. Non, mais les petites cités, elles sont très bien.
I : Et là, vous passez toujours par là ?
A : Euh… Quand je viens de la pharmacie et qu'en même temps je vais au marché, je passe par là.

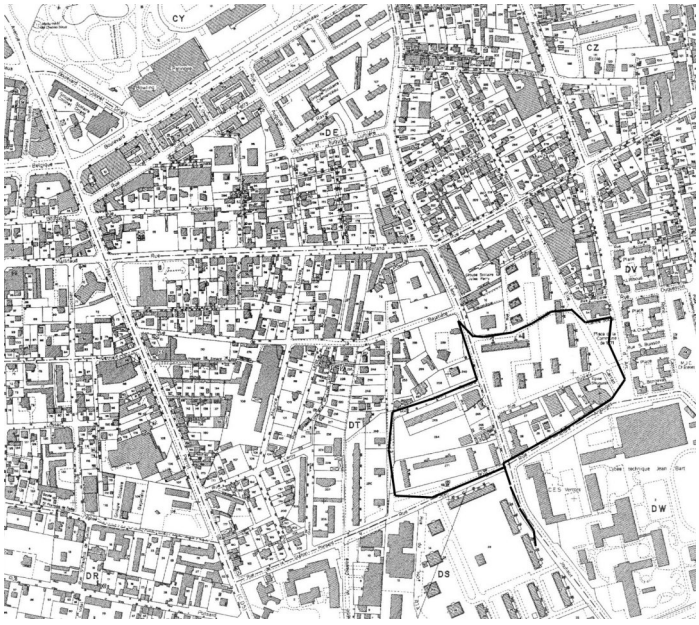
I : Et vous passez dans l'herbe, par exemple ?
A : Ah non. Non, je respecte les pelouses. Je passe là tout le long, les p'tits chemins là.
I : Et il y a toujours du lingé d'accroché ?
A : Au balcon, toujours, les gens étendent. Ils n'ont pas de séchoirs intérieurs.
I : Et là, vous faites le détour ?
A : Oui, non je passe pas par là. Je passe par là parce qu'en même temps, ça m'arrive d'aller aux commerces que nous avons là. Alors, je traverse et je passe par là, et je vais aux commerces.
I : Là vous devez faire attention aux feuilles ?
A : Oui, ils ont pas taillé cette année, les arbres. C'est pas chaque année dans chaque quartier.
I : Et il y a des roses ?
A : Oui
I : Et vous préférez de ce côté ou plutôt à l'intérieur ?
A : Oui, je fais pas trop, j'y vais pas trop à l'intérieur. J'y connais des mais à l'intérieur, quand je vais les voir, je passe à l'intérieur, sinon, j'ai pas de raison, je passe de ce côté. Nous avons l'église de ce côté aussi (…) Là, y a même le passage qui va aux commerces, aussi.
I : Oui, c'est même un petit raccourci ?
A : Oui, oui. Moi, j'y passe jamais par là. On va prendre le centre social qui vient d'être rénové. Là, c'est des vieilles cités. Alors, là, à partir de ces cités de là, c'est l'Abbaye, c'est plus Jouhaux. Ce sont de très très… Je crois que ce sont les premières cités qui se sont construites à Grenoble.
I : Ca a toujours été verts les volets ?
A : Non, ils ont refait. Ils ont réhabilité un peu. C'était gris, c'était… On leur a fait aussi dans les appartements quelques modifications. On leur a mis des douches, le chauffage, il n'y avait pas encore le chauffage. Et ils avaient, ils se chauffaient individuellement. Alors, là c'est l'église.
I : Là, vous y allez ?
A : Ouais, le dimanche. Ouais, j'y vais. Elle est fermée. Vous savez, avec ces évènements, on ne peut pas laisser l'église ouverte. Y a toujours les gamins qui rentrent, c'est fermé (…)
I : Et tous les jours, y a le marché ?
A : Tous les jours sauf le lundi. Alors il est plus animé le vendredi, samedi et dimanche. C'est les trois jours où il y a vraiment l'animation. Ca c'est le centre social qui vient d'être rénové. Là, il y a les médecins de santé, vous savez, un groupe de médecins de santé (…)
I : Là, quand vous venez au marché, vous avez des endroits préférés ?
A : Ah, je fais tout le tour. Je commence par là et je fais tout le tour. Y des contre allées, des allées, je fais tout le tour. C'est tout plein là le matin.
I : Et du coup, vous ne venez pas l'après-midi ? Quand il n'y a pas le marché, vous venez ici ou pas ?
A : Bon, je viens quand j'ai des réunions au centre social, en principe tous les lundis matin. Ce matin je ne suis pas venue parce que le secrétaire n'était pas là. Sinon, je vais tous les lundis matin faire un tour au centre social. On a le bureau là.

Donc là, on pourrait prendre la photo du centre social, foyer de personnes âgées, là. Tout ça, c'est pour les vieilles personnes.
I : Et il y a des activités pour elles, vous y allez ?
A : Oui, je vais là, parce que je connais du monde là, et puis je connais des personnes âgées qui y vont mais moi personnellement, je pourrais aller au restaurant des personnes âgées, je n'y vais pas. Mais il y a beaucoup de personnes âgées qui viennent manger là. Alors, c'est ouvert de 10h à 18h du soir. Alors, elles passent l'après-midi, elles jouent. Elles jouent aux cartes. Y a un club de retraités aussi. Voilà, le foyer des retraités. Et là, aux personnes âgées, on va leur mettre des parasols, des chaises, pour pouvoir sortir un peu l'après-midi et se mettre au soleil, qu'elles aient un petit parc, quoi.
I : Et là, après vous repartez par où ?
A : Je prends le même chemin, voilà.
I : Et sinon, vous allez à la bibliothèque un peu ?
A : La bibliothèque, elle est pas là. Y a l'école Jules Ferry et y a la bibliothèque, on peut passer par là. On passe devant la garderie, l'école et la bibliothèque. Pour les gens qui habitent là, elles n'ont pas besoin de faire le grand tour, ça coupe, elles viennent directement par là (…)

I : Et là, vous passez toujours par l'entrée ?
A : Oui, je passe sous la voûte.
I : Et au milieu ou sur les trottoirs ?
A : Oh, il n'y a pas de circulation, alors… Oui. Y a un jeu de boules pour les gens qui jouent aux boules dans la cité.
I : Et ça vous arrive de rester sur les bancs ?
A : Oui, oui. Quand je vais voir les dames dans la cité, on sort, on s'assoie sur les bancs. Surtout l'été, c'est agréable, y a de l'ombre, c'est agréable.
I : Et puis, c'est tranquille, on n'entend pas les voitures.
A : Le fait qu'elle soit encastrée, elle est en retrait de la circulation. A part les riverains qui habitent là, mais… Alors, là, il y a un petit parc, jeux d'enfants et trucs comme ça. Là, j'sais pas très bien, la garderie, elle est… là-bas [inaudible]. Le malheureux, c'est que les jeunes envahissent tout maintenant. Regardez, ils sont tous là, toute l'après-midi, avec leurs motos ils font des bêtises. Ca s'est dégradé, ça se dégrade.
I : Et ces maisons, elles ont toujours été là ?
A : C'est l'Opale, c'est HLM, oui. Ca fait partie du groupe. Alors, là, ils ont mis un ascenseur, vous voyez, à l'extérieur parce qu'il n'y avait pas d'ascenseur et comme y a beaucoup de personnes âgées qui habitent là, alors ils ont fini par mettre l'ascenseur. On va passer là, on va aller à la garderie.
I : Et là, vous y allez là ?
A : A la garderie ? Non, j'ai personne à la garderie, je passe seulement.
I : Alors on n'y va pas si vous n'y allez pas.
A : Je passe par là, plutôt par là quand je reviens du marché, je passe tout droit là. Là en face, c'et la bibliothèque là-bas.
I : Elle a été refaite, non ?
A : Oui, elle a été refaite. C'était un bar avant. Ils ont racheté le bar, le terrain, tout ça. Y avait une piscine dan le temps là. Y avait une piscine. Alors, ils ont gardé une architecture de la piscine, comme c'était.
I : Et vous êtes allée dans la piscine avant ?
A : Euh, pas moi, mes enfants. Au début que j'habitais dans la cité, ils y allaient. C'était de l'eau qui descendait de la montagne [inaudible], elle était entre parenthèses très froide, mais ils y allaient quand même. Là c'est la bibliothèque.
I : Et là ; après vous passez par où pour rentre chez vous ?
A : Oui, je traverse au piéton et je vais jusqu'au bout ou je traverse. Au piéton là et je file ? Y a l'école Jules Ferry, mais j'ai personne. Alors j'y passe souvent mais pas plus. Là, la garderie aussi.
I : Et la bibliothèque, vous y allez de temps en temps ?
A : Oui, oui, j'y emmène… Il y avait dernièrement, un spectacle de marionnettes et ma petite fille, qui habite assez loin parce qu'elle habite à Sassenage, elle est venue et on y était. Pas, pour les livres, parce que chez moi, les livres, j'en ai, mais… Je traverse là (…)
I : C'est quand même très tranquille ?
A : C'est calme. Ca commence à avoir du monde quand les lycéens sortent. Y en a plein les arrêts de bus, ils vont où ils vont. Là, c'est un peu mouvementé. Sinon, on peut venir l'après-midi s'asseoir là, il fait bon.
I : Vous vous asseyez là parfois ?
A : Ouais, on vient, on s'assoie un moment là, on discute.
I : Vous êtes à l'ombre en plus.
A : Oui, on est à l'ombre.
I : Et vous regardez le sol ou tout droit quand vous marchez ?
A : Je connais le chemin, je regarde… Pas toujours le sol, non. Je regarde les habitations. C'est comme ça qu'on regarde q'il y a des transformations, quand les gens font des travaux, on voit.
I : C'est marrant cette maison là ?
A : Alors, là, ce sont des propriétaires de tous les terrains des grands immeubles. Ils ont vendu, c'était des terrains, ils ont vendu, c'était des jardins. Ils n'y avait pas d'immeubles Ils avaient des jardins, des jardins ouvriers on appelle, des gens qui louaient des jardins. Ils avaient une petite parcelle, beaucoup de gens de la cité d'ailleurs qui avaient un p'tit bout de terrain là, qui passaient leur temps là.
I : Comme il y a à Saint Martin d'Hères, un peu ?
A : Oui, exact. Bon, maintenant, ils ont tout vendu et ils ont fait des immeubles à la place.
I : Oui, donc ici, c'était pas du tout construit avant, il n'y avait que l'Abbaye qui était construite et la Bajatière ?
A : Oui, nous, ça a été construit en 62. A l'arrivée, la cité a été construite en 60, à l'arrivée des pieds noirs en 62. Ils ont fait ces bâtiments pour dépanner, parce qu'il y avait beaucoup de gens, on ne savait pas où les loger et on a crée cette cité. Moi, je suis arrivée en 62 et j'ai été logée en 63. J'avais mes parents qui habitaient rue Ponsart à la Bajatière et ils m'ont hébergé, et quand j'ai eu mes appartements, je suis restée là-bas. Après, j'ai eu une attribution.
I : Et le collège, il a toujours eu cette couleur ?
A : Ah toujours. D'ailleurs, il va être tombé, ils le refont entièrement. Entièrement. Ils vont le faire plus grand. Il a été construit en même temps : Argouges et Vercors. Alors, on va faire tomber Vercors, et Argouges on fait des transformations, ils vont l'agrandir, ils est en travaux.

I : Et les couleurs, elles vous choquent pas trop ?
A : Euh oui… c'est pour ça qu'on va le changer un petit peu. Ca fait un peu [inaudible]. Je ne sais pas comment ça va être. Je ne sais pas quelles couleurs ils vont mettre.
I : Il a toujours été masqué par les arbres ?
A : Oui, toujours. Alors, on traverse. Ce parc là, ça fait pas longtemps qu'on l'a réaménagé. C'était une place nue, y avait rien. Alors ils l'ont transformée.
I : Et vous aimez mieux maintenant ?
A : J'y vais souvent, ouais. J'y vais souvent, je vais m'asseoir sous les arbres. Et y a des gens qui passent, qui me connaissent, qui s'arrêtent et qui discutent. C'est un endroit très passager. Parce que les gens des tours et tout, ils passent par là, ils ne font pas le tour.
I : Et les balcons, ils n'y étaient pas ?
A : Ils n'y étaient pas, ils les ont fait à la réhabilitation. Il n'y avait pas de balcon, en 87. Il est bien le petit parc, il est calme, les gosses s'amusent, à la trottinette tout ça. Il est tranquille, y a pas de circulation. On sait qu'ils sont là et qu'ils ne sortent pas.
I : Et là, vous passez par là, vous n'allez pas dans l'herbe ?
A : Ah non, je vais jamais dans l'herbe. Je coupe jamais les pelouses. Coupez les pelouses, jamais !Je trouve qu'elles sont bien entretenues, c'est dommage de les abîmer.
I : Et là, vous vous asseyez sur les bancs ?
A : On s'assoie sur celui-ci, c'est notre banc. C'est celui-ci, y a de l'ombre, on est toujours là. Et c'est drôle quand on vient, c'est toujours les mêmes gens et les mêmes bancs, on se retrouve toujours au même endroit. Là, c'est la maison des jeunes, aussi qu'on va raser. Je ne sais pas ce qu'on va faire à la place.
I : Ca fait longtemps qu'elle est là cette maison des jeunes ?
A : Oui depuis que je… C'est pas la même. Y en avait une qui avait pris feu, mais c'est pas la même. On a reconstruit celle-ci après. Elle a toujours existé, toujours au même endroit et c'est pour ça que maintenant, on veut la sortir de la cité. Mais où la mettre, on ne sait pas trop.
I : Et sinon, vous allez dans les commerces de Teysseire ?
A : Oui, j'y vais, y a Atac, y a une grande surface. Je prends le bus et j'y vais.
I : Et là, cet arbre, il a toujours été là ?
A : Oui, il a l'âge de la cité. C'est le seul rescapé. Je crois qu'il y en avait un autre, mais les gosses l'ont abîmé.

Parcours effectués



Visites	

Nom : Nadja Arsalane — Temps : Beau
Date : 16/05/2002 — Age : 24ans — Activité : Etudiante
Lieu :
Habitant dans le quartier depuis : 6 mois

Protocole : Faites moi visiter votre quartier par les trajets que vous avez le plus l'habitude d'emprunter. Décrivez-moi les éléments qui vous semblent remarquables et vos sensations.
Pourquoi passez-vous ici plus qu'ailleurs ?

Prenez 5 à 7 photos de ce parcours, choisies par vous. Pourquoi celle-ci plus qu'une autre ?

A la fin de l'entretien : Par rapport à la coulée verte : pourquoi vous m'avez emmené/pas emmené à cette coulée verte (avenue des Jeux Olympiques). Pensez-vous qu'elle fasse partie de votre quartier ?
Y allez-vous souvent ? pour faire quoi ?

A : Là, je sors de chez moi.
I : Lorsque tu sors de chez toi, tu passes par où ?
A : Ben, je passe par la rue, là où il y a les voitures de stationner
I : Par exemple, tu prends toujours à droite du pilier ?
A : Là, je prends, une fois que je sors de chez moi, ce qui me marque le plus c'est qu'il y a, je le dis, c'est qu'il y a de plus en plus de crottes d'odeurs désagréables, là, parce qu'il y a les chiens des voisins qui n'ont pas de parcs ou de … Donc ils l'amènent ici. Donc ça, je fais souvent attention.
I : Là, tu marches toujours au milieu, par exemple ?
A : Oui, au milieu, parce qu'il y a les voitures de part et d'autres de la rue, donc, j'ai, y a pas trop d'espaces quoi. Donc, en général, c'est au milieu. Donc, s'il y a une voiture qui vient devant moi, je me mets contre… mais vraiment contre la voiture pour qu'elle puisse passer parce que c'est quand même une rue très étroite.
I : Et là, quand tu sors là, tu fixes quoi ?
A : Alors là, une fois que je sors, ça c'est à chaque fois la même chose, c'est les panneaux publicitaires, s'ils ont changé ou pas. Surtout quand il y avait les présidentielles, donc à chaque fois, il y avait un nouveau…
I : Et ça, ça pourrait être une photo ou pas ?
A : Euh… non… Parce que… tu vois, ça se passe dans un laps de temps. Je fais attention mais je continue mon chemin, c'est pas parce que c'est en face de moi, tu vois.
I : Oui, mais ça change pas. La photo, ça peut être cela ; pas un truc que tu as tout le temps dans la tête. C'est des choses auxquelles tu fais attention plus ou moins. Donc, je sais pas, c'est toi qui choisis.
A : Peut-être que je prendrais effectivement cela, oui.
I : Ben, on verra au retour.
A : OK
I : Donc, tu prends toujours ce trottoir-là ?
A : Ouais. Donc là, c'est toujours ce trottoir. C'est quand même une rue assez empruntée surtout depuis qu'ils font les travaux là, sur l'avenue Clémenceau. Donc, là il y a beaucoup plus, ben, c'est ce que j'ai remarqué, c'est qu'il y a plus de trafic là. Vu qu'il y a eu… euh… euh… donc, euh… Là, je vais te faire voir ce que je vais prendre en photo. C'est un truc qui me… à chaque fois, qui me marque : je passe le jour, la nuit. Tu vas voir ce que c'est. Depuis, qu'ils ont mis l'échafaudage, je passe pas dessous, j'ai peur. Je vais passer quand même pour te montrer ce que je voulais prendre. Alors, c'est une agence d'architecte. En fait, c'est une agence de designer, y a souvent le soir un… je crois que c'est un architecte qui fait ses projets, qui commence à esquisser et tard le soir, c'est un… un bureau assez sombre qui, je crois… bah, tiens il est là, y a de la lumière. Ce que je comprends pas c'est qu'il… il allume pas la lumière, il arrive à travailler comme cela et le soir, c'est juste une lampe de chevet, une p'tite… un lampadaire, quoi, qui l'éclaire et il est totalement absorbé par ce qu'il fait tu vois.
I : Passionné !
A : Non, mais tu passes, tu peux faire ce que tu veux, d'ailleurs, regarde : on s'est installé là, il prend même pas la peine de regarder, de voir les gens qui… alors que c'est une baie vitrée quand même. Alors, je sais pas si je peux le prendre en photo.
I : Si, quand même, tu peux, tu le fais.

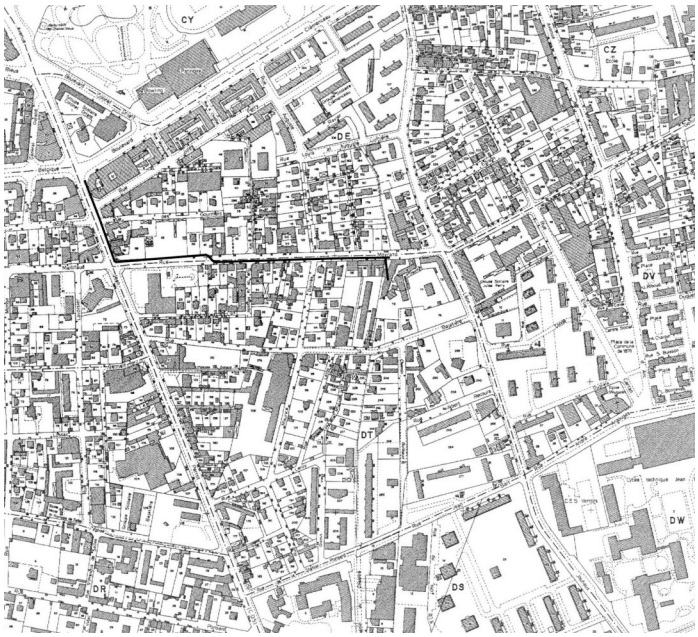
A : Là, il a fait attention, il va sortir, il va nous gueuler dessus ! (…)
I : Donc, là, t'es obligé de faire le détour, tu passes à côté de la barricade en ce moment.
A : Là, je sors, oui, je suis plus sur le trottoir… Donc, je continue et bon là, c'est quand même assez bizarre, c'est que au niveau… A ta droite, t'as de immeubles, toute une allée d'immeubles. Ce qui dérange là, c'est qu'une fois que t'as [inaudible] qui déranges, tu es obligé soit de descendre le trottoir pour faire le tour… Euh, autre chose que je voulais parler : à droite on a des immeubles. Et à gauche, c'est des villas assez anciennes, on a l'impression qu'elles sont abandonnées. Et les week-ends, t'as les gens qui se retrouvent et… tu vois qu'ils dînent sur la terrasse.
I : Et là, quand t'es là, tu fais attention, tu t'arrêtes pas spécialement.
A : Ah non, pas particulièrement, je passe. Euh, bah, là je fais pas trop attention à ces… Là, il va y avoir d'autres points de repères ici, c'est un bar et il y a les hommes qui se rencontrent là le soir pour jouer, je crois, aux dames. Ils misent de l'argent, c'est un… je sais pas comment on appelle cela.
I : Ils jouent à un jeu d'argent.
A : Et… euh donc le soir, c'est plein à craquer. Quand il fait chaud, tu as les… Ils font sortir les petites tables et donc là, ils… sur le trottoir et donc là, tu es obligé de faire le tour. En fait là, c'est… c'est des bâtiments, c'est… C'est bizarre, parce qu'on a l'impression qu'ils sont enterrés et en général, quand les volets sont ouverts, d'abord les gens se protègent, il y a des rideaux et tout, on peut pas voir ce qu'il y a dedans mais, par contre, eux, ils peuvent nous voir. Et on a l'impression que ça les dérange pas de vivre comme cela, on a l'impression que…
I : Ils ont envie peut-être de s'exhiber !
A : Non, ils existent pas. Ils se protègent contre cela mais peut-être qu'ils n'ont pas le choix d'aller ailleurs. Ca… enfin, t'as l'impression que les gens te regardent, j'imagine que eux, ils ont l'impression que les gens les regardent mais on perçoit rien de l'intérieur. Et ça doit être gênant pour eux de se sentir comme ça. Enfin, je sais pas. Là aussi, ils ont mis du verre euh… du verre glacé, une sorte de miroir pour réfléchir et par contre le soir, là, on peut voir tout. S'il y a une télé d'allumée ou quelque chose, alors là, le coiffeur presque toujours fermé. Les rares moments où il y a quelqu'un, tu vois, on tourne la tête, pour voir : ah ! y a quelqu'un quand même qui se fait couper les cheveux. Donc,…
I : Là, le garage Citroën, tout ça, tu fais attention ?
A : J'ai jamais remarqué. Mais vraiment du tout. Et c'est, à chaque fois, je passe sur ce trottoir.
I : Et là, on passe devant le bar ?
A : On contourne.

I : Un autre bâtiment, là, c'est un truc aussi repère.
A : Là, y a souvent les poubelles en plein milieu du trottoir ou pas ? Euh, non, je crois que j'ai jamais fait attention, c'est pas…
I : C'est ce nouveau bâtiment ?
A : Ouais, ce nouveau bâtiment qui…, depuis que je suis sur Grenoble, donc ça fait je crois depuis six mois, ils n'ont pas avancé du tout dans les travaux et c'est un bâtiment quand même assez bizarre parce que c'est un bâtiment qui tourne le dos à la rue, il s'ouvre vers un autre immeuble juste en face et euh… Tu vois comment les façades, comme les fenêtres sont agencées, ça choque. Tu te dis mais comment ils ont pu faire une horreur pareille !
I : Là, c'est sûr !
A : Et ce qui me choque, une fois que j'ai vu la pers au niveau de… tu as quand même l'impression que c'est quand même assez joli, tu as des terrasses euh… un p'tit jardin devant et quand tu vois le résultat, tu… [inaudible] (…)

I : Et là, y a des travaux depuis longtemps.
A : Là, c'est le grand… donc avant, ils ont commencé à faire les fouilles des fondations, je crois au mois de novembre-décembre et comme y a eu la pluie et puis euh… ça a gelé et… comment on appelle cela…
I : Oui, il a fait assez froid
A : Ouais, donc, ils ont décidé d'arrêter les fouilles et qu'ils allaient pas construire maintenant. Donc, là, c'est le début de chez pas quoi, les fondations qui sont arrêtées et ils l'ont reprises, et là, tu vois, c'est dans un état… Ouais, donc ils ont utilisé les gros moyens. Par contre, là, une fois qu'ils ont commencé, je crois que c'est des… des voiles, donc ça a été rapide, je crois qu'au bout de deux mois, ils ont presque terminé là.
I : La structure ?
A : Ouais. Là, avant, il y avait le trottoir, y avait la clôture là [inaudible] et là, ils ont fait ce petit chemin qui déborde sur le route. Et donc, à chaque fois que je passe ici, j'essaie de voir ce qu'ils ont fait de nouveau, quoi. Que ce soit au niveau de, je sais pas moi, de… le technique, comment ils ont construit. Les échafaudages, là on voit, comment ça s'appelle ?

I : Des banchages.
A : Oui, exactement. Alors, en général, une fois que j'arrive là, j'ai tendance à ne pas aller jusqu'au bout pour traverser, je traverse directement.
I : Déjà là ?
A : Ouais.
I : Alors, on traverse. Parce que l'arrêt de ton bus… parce que tu vas à Albert 1^{ier}.
A : Ouais, je vais à Albert 1^{ier}, ouais. Maintenant, c'est une grande résidence, on a l'impression qu'ils sont dans un autre monde, à part, vraiment bien, quoi. La végétation, soit c'est plutôt, au niveau de la végétation comme c'est assez opaque, on peut pas voir ce qui se passe dedans et j'sais pas. Là, j'ai jamais remarqué ce truc, ils sont en train de faire un… en train de construire quelque chose mais j'ai jamais fait attention. Donc, là, un autre repère, c'est ces panneaux d'affichages que je regarde souvent, très souvent. Je crois que je vais me mettre de l'autre côté pour prendre la photo.
I : Et tu regardes pas la perspective, tu regarde pas…
A : Non, Donc il y a quatre panneaux.

I : Et là, après tu passes de l'autre côté ?

A : Ben, j'sais pas. J'ai pas trop décrit les ambiances parce ce que je fais pas trop attention à cela. Là, en général y a du vent parce qu'on change de rue et la prise de l'avenue est plus importante de celle de là où on était. Donc y a quand même changement de… en général, même s'il fait pas beaucoup de vent, on sent qu'il y a… y a un courant d'air, un p'tit courant d'air.
I : Et là, quand tu repasses par là, tu refais exactement le même chemin ?
A : Tu veux pas qu'on continue ? Alors, là, c'est la laverie. Alors là, en général, je fais attention s'il y a des gens que je connais ou… en général, tous les gens du quartier, ils viennent faire… donc si je connais des étudiants, ou des gens… Donc ils viennent ici, quoi. Mais, euh, c'est juste par curiosité, j'sais pas. Des fois, je connais personne, mais je tourne la tête pour voir, par curiosité. Euh, bah, là, on passe…
I : Là, tu passes où en général, plutôt vers le mur ?
A : Ben oui, en général, parce que là, on se sent plus en sécurité, alors que là, on a l'impression, on va vers la route. Là, quand c'est ouvert, c'est un magasin de fruits et légumes. Ben là, en fait, c'est assez cher. En général, quand c'est ouvert, y a un camion qui est stationné donc euh… le trottoir est assez encombré parce qu'il y a des… des boites, des trucs où on met…
I : Des étalages ?
A : Donc, on est obligé de passer, mais vraiment, juste devant les étalages, les légumes et tout ça et de faire attention aux prix, quoi. Sinon, la circulation au niveau de…
I : Là, tu fais toujours attention à la circulation, quand tu traverses ?
A : Justement, ce que je voulais dire, c'est que là, on fait jamais attention lorsqu'on traverse, parce que je sais pas… On dit que ce sont les piétons les prioritaires, alors je fais jamais attention. On se sent, en fait, j'sais pas en sécurité, peut-être, parce que là, c'est une petite rue, donc on se dit, celui qui va venir… il va s'arrêter quoi. Euh, ouais. Quand il fait beau là, quand il y a du soleil du côté de la Bastille, en général, on le voit parce qu'il y a vraiment une belle perspective au niveau de… de la Bastille.
I : Tu fais attention aux feux ici, tu fais attention à quoi à ce carrefour ?
A : Euh, oui, disons que quatre mètres avant, je fais attention aux feux si… si le feux est au vert pour le piéton.
I : Et donc là, tu regardes si le feu est vert ?
A : S'il est vert, j'accélère le pas, je marche plus rapidement.
I : Est-ce que tu regardes s'il y a le bus qu'arrive ou quoi que ce soit ?
A : Euh, non, en réalité non. C'est une fois que je traverse de l'autre côté, si on faisait le chemin inverse, de l'autre côté, là, je ferai attention, je sais pas pourquoi d'ailleurs. C'est peut-être parce que c'est un tournant là, donc on le voit pas venir. Là c'est un sens unique, on fait pas attention, là. Donc, on ne le voit pas arriver.

Repères effectués